

O. J. Hartmann



la MORT

résurrection dans l'esprit

Document PDF imprimable © Triades S.A



TRIADES

LA MORT, RÉSURRECTION
DANS L'ESPRIT

OTTO JULIUS HARTMANN

**LA MORT, RÉSURRECTION
DANS L'ESPRIT**

Traduction de
Simone Hannedouche

2001
TRIADES

© Copyrighted Triades S.A

Titre original :

Wir und die Toten

© Vittorio Klostermann, Frankfurt/M.

3^e édition 1983

Édition antérieure sous le titre ***Nous et les morts*** Triades 1967

Couverture : ***Sita***, Pastel de Odilon Redon, 1893, Art Institute de Chicago.

© 2001 by Éditions Triades
36 rue Gassendi
75014 Paris
ISBN 2-85248-225-8

© Copyrighted Triades S.A

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| I – L'exil de l'âme humaine..... | 9 |
| II – Comment retrouver accès aux mondes suprasensibles ? ... | 18 |
| III – Preuves expérimentales de la réalité d'un monde suprasensible | 28 |
| IV – La connaissance de soi fournit la preuve de la nature impérissable de l'individualité | 37 |
| V – L'égoïsme obscurcit les rapports des vivants et des morts. Rôle de l'amour | 47 |
| VI – La séparation spatiale se surmonte. Les liens du corps se desserrent. L'âme s'élargit | 53 |
| VII – L'activité bénéfique et maléfique des défunts pendant leur existence cosmique | 62 |
| VIII – Les survivants peuvent-ils aider les défunts ? | 70 |
| IX – Rencontres de l'âme des vivants avec les défunts..... | 82 |
| X – L'art est le pont qui relie les deux côtés du seuil | 91 |
| XI – Peut-on traverser la mort en pleine conscience ? | 97 |

| | |
|--|-----|
| XII – Du bienfait de la mort | 105 |
| XIII – La métamorphose du Scorpion en Aigle et le Mystère du Golgotha..... | 117 |
| XIV – Le cheminement de l’âme après la mort et le monde de la conscience morale..... | 132 |
| XV – Défunts à l’âme démoniaque et destins inachevés... .. | 156 |
| XVI – Douleur excessive ou confiance dans le destin chez les survivants ; leur influence sur les défunts..... | 173 |
| XVII – La vie des morts dans les mondes stellaires..... | 184 |
| XVIII – La communauté des esprits et l’action du Christ.. .. | 203 |
| ÉPILOGUE : Pourquoi Dieu permet-il cela ? | 209 |
| Notes | 215 |
| Bibliographie..... | 219 |

*« Le mortel est ébranlé dans ses fondements,
mais l'immortel commence à manifester sa
lumière et se reconnaît lui-même. »*

Novalis

CHAPITRE I

L'exil de l'âme humaine

Avec la fin du Moyen Âge et le début des Temps modernes, des changements se produisirent dans toute la vie culturelle et économique des peuples européens. Depuis cette époque, la conscience humaine s'est détournée d'un monde intérieur psychique et spirituel pour se livrer entièrement au monde extérieur de l'espace et des corps matériels. En même temps, les hommes se sont de plus en plus adonnés à une manière de vivre préoccupée avant tout d'utilité et de jouissance. Ce ne sont pas seulement des mers et des terres lointaines qui ont été découvertes, mais aussi les secrets du ciel étoilé, de l'infiniment grand, et ceux de l'atome, l'infiniment petit. On commence à observer la nature selon le nombre, le poids et la mesure et à l'exploiter à l'aide d'une technique sans cesse perfectionnée. Les pays lointains ouvrent de nouveaux débouchés au commerce. Une époque de prospérité générale et de progrès illimité semble poindre qui apporterait aux hommes une civilisation pourvue de toutes les commodités de la vie. L'espace qui paraissait incommensurable semble lui-même se rétrécir grâce aux moyens de communications, l'avion, la radio, la télévision.

Un seul être reste manifestement exilé dans cet espace nouvellement exploré, dans ce monde encombré d'objets matériels, d'appareils d'utilité pratique, de machines compliquées et gigantesques, au point qu'il est menacé de se perdre, c'est l'âme de l'homme. Car on peut pousser encore plus loin l'exploration de l'infiniment grand avec des télescopes de plus en

plus puissants, et l'infiniment petit avec des microscopes de plus en plus parfaits, l'anatomie et la chimie peuvent sonder les corps vivants, nulle part on ne trouvera trace d'esprit ou d'âme. Si, à l'intérieur du règne humain, l'homme sent qu'il est une âme et un moi parmi les autres hommes, il doit reconnaître que, dans le monde moderne de l'espace, il n'y a place ni pour son âme ni pour son moi et qu'à certains égards il est ainsi menacé de se perdre lui-même.

Cette situation donne lieu à une contradiction flagrante : cette même époque, qui place l'être humain, avec les créations de la science et de la technologie, au sommet de sa puissance et de sa supériorité, est en même temps l'époque qui l'exclut presque entièrement de ce monde. La raison en est qu'au cours des siècles précédents, il a employé ses forces psychospirituelles à étudier et à comprendre uniquement le monde matériel, c'est-à-dire ce qui lui est extérieur et inférieur, et qu'il s'y enfonce toujours plus profondément. Il fait naître comme par enchantement des machines douées de merveilleux agencements, mais, de plus en plus séduit par l'ingéniosité de leurs mécanismes, il s'oublie lui-même.

Elles dirigent son regard vers l'immensité de l'espace, vers le soleil et sa lumière éblouissante, vers la lune et ses scories ou vers les structures impondérables de la cellule vivante et de l'atome, et en fin de compte, il est amené à se demander : Où suis-je donc moi-même, moi, être humain, avec tout ce qui compose ma vie intime, mes émotions, mon destin ? L'homme est aspiré par le monde extérieur froid et mécanique. Il est absorbé non seulement par la nature extérieure matérielle, mais aussi par la société. Les robots le remplacent, l'enlèvent à lui-même et aux autres et l'enfoncent toujours plus profondément dans un isolement terrifiant et à peine supportable.

De quelque côté qu'il se tourne, les mêmes réflexions s'imposent. La physique possède ses lois de la conservation de

l'énergie et de la matière. Dans ce domaine, spécifiquement physique, le caractère indestructible de ces lois est irréfutable. Leur découverte a dominé l'époque scientifique moderne et a fourni depuis lors la base indispensable de notre technique. Nous ne pourrions pas vivre dans le monde spatial matériel, et notre activité perdrait toute sécurité, si nous devons penser que les énergies et la matière puissent s'évanouir entre nos mains, disparaître dans le néant ou naître à la manière de spectres.

Par contre, dans le domaine de notre vie morale et sociale, on n'a nullement la conviction que l'individualité humaine soit indestructible et qu'elle ait préexisté à sa naissance terrestre. Nous tenons pour scientifiquement établi que chaque homme n'est qu'un complexe de forces physico-chimiques et de matière, ou de facteurs biologiques, qui surgit à la naissance ou plus précisément au moment de la conception. Mesure-t-on ce que cette conception a de tragique ? En ce qui concerne les forces indifférentes et les matières mortes du monde, jamais rien, jamais la moindre poussière ne doit se perdre, alors qu'un être humain qui nous est proche, auquel nous sommes intimement liés, apparaît et disparaît ; il surgit du néant et retourne au néant...

L'analyse spectrale nous donne des informations sur la composition chimique des corps cosmiques les plus lointains, la physique atomique nous révèle la structure de la matière, la technologie moderne fabrique un matériel d'écoute et de vision qui tient du merveilleux ; du dehors, nous paraissions tout près d'être omniscients et omnipotents, mais sur les questions les plus pressantes, sur l'origine, le but et le comment de notre être, la science se tait. Qu'un malade incurable languisse après une mort trop lente à venir, que des parents pleurent leurs enfants écrasés sous les ruines de leur maison détruite par un bombardement, que des femmes portent le deuil de leur mari tué par la guerre, la science leur oppose

froidement son *ignoramus* et *ignorabimus* (Nous ne savons, nous ne saurons jamais.) Elle nous abandonne, angoissés, à nos ténèbres et au vide de la pensée.

Or, il n'en a pas toujours été ainsi. Si nous remontons le cours de l'histoire jusqu'à des temps depuis longtemps révolus, jusqu'à l'époque de la Germanie, de la Grèce, de l'Égypte ou de l'Inde, nous y trouvons de tout autres conditions. Tout ce qui est corps et espace matériel était secondaire ; c'était pour la vision de l'homme un premier plan plus ou moins négligeable derrière lequel une réalité différente et plus profonde se manifestait comme à travers un voile. Toutes les formations naturelles, les pierres, les nuages, les arbres, les animaux apparaissaient comme des « gestes » ou des « paroles » à travers lesquels des êtres suprasensibles s'adressaient à l'homme. La nature qui l'entourait frémissait et bruissait d'une multitude de forces et d'entités, esprits des forêts et des champs, des eaux et de la terre, elfes, lutins, géants, divinités de toute sorte. Avant tout, la Terre se trouvait, non dans cet espace astronomique incommensurable, froid et rempli de masses inertes, mais dans un cosmos clos, peuplé d'âmes et d'esprits. Et ce monde n'était pas lointain, il n'était pas quelque part dans l'au-delà, il était tout proche, il entourait et pénétrait toute la terre de lumière, d'air et de chaleur.

Dans ce monde, l'homme, en tant qu'être moral, se sentait intégré dans une communauté humaine que protégeaient des dieux cosmiques aux pensées pleines de sens. La naissance et la mort n'étaient pas des limites infranchissables pour la connaissance, elles n'étaient que des métamorphoses de l'existence : descente d'un monde animé de spiritualité dans une forme corporelle et spatiale, et retour à ce monde. Dans cet univers, les vivants, les morts et ceux qui n'étaient pas encore nés ne pouvaient pas se perdre : ils se connaissaient les uns les autres et, unis par leur destin, ils formaient une grande communauté vivante.

Puis, l'évolution suivant son cours, ce cosmos pénétré d'esprit et cette nature pénétrée d'âme commencent à s'estomper ; la conscience doit s'ouvrir de plus en plus à la réalité matérielle. Lentement, « le crépuscule des dieux » s'étend, l'harmonie des sphères se tait, l'esprit disparaît de l'univers. Alors tout ce qui est d'ordre psychique et spirituel, impulsion morale et religieuse paraît d'abord se réfugier dans le monde intérieur de l'homme. Celui-ci devient un foyer spirituel, chaud et clair, où l'âme se blottit tandis que l'hiver règne au-dehors ; les réalités morales et religieuses y retrouvent leur place. La mort de l'esprit dans l'univers se métamorphose en naissance de l'âme à l'intérieur de l'homme, les dieux du cosmos deviennent « le dieu » qui parle dans les profondeurs du cœur humain (Maître Eckhart), et l'éducation se préoccupe de cultiver les forces morales de l'amour, la confiance, l'obéissance, l'humilité. Les grandioses cosmologies et mythologies antiques de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, de la Germanie deviennent dans l'intimité de l'âme médiévale chrétienne *l'Imitation de Jésus-Christ*, le *Verbum cordis*, le langage du cœur, la chaude pénombre des cathédrales avec ses tabernacles miroitants d'or et ses peintures où des âmes lumineuses se détachent sur un fond de lumière dorée, symboles d'une communauté humaine qu'unissent une même mystique et une même morale.

Mais cela ne dure pas. Sans arrêt, l'évolution commencée suit son chemin : après la mort du monde de l'esprit et de l'âme, après l'intériorisation de l'âme humaine, survient bientôt une dégradation de l'homme lui-même réduit à son corps terrestre. La naissance et la mort marquent alors les limites infranchissables de l'être humain. Le caractère mécanique que l'homme attribue au monde matériel extérieur gagne son être intérieur et son activité au moyen d'une technologie trop poussée, et, avec une apparence de raison, il se dit que si dans l'espace incommensurable on ne trouve ni esprit, ni âme, ni

divinité, ni loi morale, tout cela n'est peut-être finalement qu'une illusion et un leurre. Il n'existe aucun ordre cosmique moral mais uniquement des fins et des adaptations utilitaires. Sur cette voie, ce ne sont plus seulement l'anatomie et la physiologie qui sont « sans âme », mais aussi la psychologie, puisque tout psychisme n'est qu'une fonction passagère de l'organisme ou du cerveau et n'émane d'aucun moi, d'aucun germe d'esprit.

Mais cela ne dure pas non plus : une époque exclusivement dominée par le matérialisme et l'égoïsme en arrive, selon les nécessités du destin, à une destruction générale. Toute la civilisation matérielle conquise par l'homme n'aboutit qu'à détruire non seulement le corps humain, mais aussi la création naturelle dont elle transforme les continents en déserts et les océans en poubelles. Les substances et les forces matérielles ne construisent jamais ; elles ne peuvent que détruire, car tous les processus créateurs de formes sur la terre, aussi bien dans le corps des plantes, des animaux et des hommes que dans les courants de civilisation sont, en dernière analyse, supramatériels. Si l'homme nie l'action de l'âme et de l'esprit dans la nature et dans le cosmos, et aussi en lui-même, s'il oublie les ordres éternels de la morale qui fondent et maintiennent la durée de la vie, s'il s'abandonne exclusivement au matérialisme et à la technique, il conduira finalement le monde terrestre à des catastrophes qui détruiront toute vie sociale, et son propre corps à un durcissement progressif, à la maladie et à la dégénérescence.

Le matérialisme et la technique, la recherche du profit et de l'efficacité, ne donnent pas seulement l'occasion d'ouvrir des instituts de recherches et des laboratoires, ils créent des pensées, des sentiments, des volontés, toute une mentalité qui se répand sur les villes et les campagnes. Elle éteint le monde lumineux et poétique des mythes et des contes, elle corrompt la jeunesse par une intellectualité froide, précoce, sceptique,

sans idéal et sans respect, par une avidité insatiable de jouissances pratiques.

Autrefois on pouvait fort bien être chercheur et adepte du matérialisme théorique, et donc admettre que l'homme descend du singe, en menant une vie de père de famille plein d'amour et en ressentant un respect sacré devant la mort. Aujourd'hui, ces réserves de moralité et de religiosité issues du passé se sont épuisées. Les notions théoriques n'ont pas seulement pris possession de la tête, mais aussi du cœur et de l'homme tout entier. Le nihilisme matérialiste de la pensée devient nihilisme du sentiment et de la volonté, c'est-à-dire indifférence croissante à l'égard des souffrances et de la mort des autres et, en fin de compte, froide brutalité. Comme les matières brutes et les énergies naturelles, le « matériel humain » devient lui aussi de plus en plus un simple moyen au service de la puissance ou des intérêts de l'impérialisme économique ou politique, soucieux avant tout d'achever son énorme « tour de Babel », même s'il détruit ainsi de sang-froid le bonheur, la santé, la liberté et la vie de millions d'êtres.

Cet obscurcissement graduel de la conscience humaine ressemble à un paysage crépusculaire dont l'œil distinguerait encore les lointains et qu'un phare d'automobile illumine brusquement, n'éclairant que les premiers plans et rejetant tout le reste dans une obscurité complète. La science et la technique ont de même éteint la conscience humaine qui ne dispose plus que du champ étroit qu'éclairent le microscope, le télescope ou le calcul mathématique. S'ils permettent d'étudier avec précision les premiers plans du monde spatial, ils conduisent à un obscurcissement complet des réalités spirituelles. Le foyer de notre attention est si fortement centré sur les nouvelles découvertes du monde matériel que notre vision spirituelle n'accommode plus son optique de connaissance que sur les plans de la réalité qu'on peut toucher, mesurer et peser, tandis que les lointains et les arrière-plans deviennent

imprécis et finalement s'évanouissent dans le brouillard.

En outre, comme on l'a déjà indiqué, le matérialisme des temps modernes n'est pas seulement une théorie philosophique ; il est devenu une réalité de la vie humaine et sociale. L'être humain suprasensible, psychique et spirituel, s'est peu à peu séparé des mondes divins pour s'enfoncer plus profondément dans le corps et la matérialité terrestre. Nous dépendons de plus en plus des forces élémentaires démoniaques qui montent des profondeurs de la terre, des roches, du charbon, du pétrole et de l'acier, et qui s'emparent de notre existence tant corporelle que morale. À cette époque, où l'intelligence de l'homme est en apparence si éclairée, mais dont la froide intellectualité et une volonté qui révèle journallement son immoralité et sa brutalité sont devenues redoutables, le problème du mal est de plus en plus actuel.

Celui qui parcourt les événements des dernières décades¹ reconnaîtra sans peine qu'il est difficile d'aller plus loin dans cette voie. Aux « morts » de l'esprit et de l'âme, aux obscurcissements graduels de la conscience et à cette chute dans les forces matérielles dont il vient d'être question – qui répondaient à des nécessités de l'évolution humaine –, doit succéder un changement, un retournement, une résurrection. Toutefois, ce ne sont ni des discours ni des prédications édifiantes, morales ou religieuses, qui l'amèneront, mais uniquement un approfondissement des connaissances scientifiques ; car c'est la science qui a détourné notre regard du monde spirituel pour le plonger toujours plus profondément dans la matière terrestre et dans l'espace. C'est elle qui règne aujourd'hui dans tous les domaines de la civilisation ; elle seule peut donc, si elle comprend bien son rôle, si elle se transforme et approfondit ses recherches, nous reconduire dans les mondes de l'esprit et renouveler aussi la vie morale et sociale. Notre connaissance doit dépasser les limites du monde matériel spatial visible si nous voulons donner à notre exis-

tence humaine son fondement et sa patrie. La mission de la science de l'esprit est de prouver que tout ce qui est matériel et spatial, corporel et terrestre, n'est dans sa réalité matérielle que le reflet, l'expression et la manifestation de mondes supramatériels.

Peut-elle vraiment le prouver ? Oui, et par deux voies, l'une directe, l'autre indirecte ; la voie indirecte part de ce fait qu'il est impossible d'expliquer l'évolution et le maintien des formes, telles que les corps des plantes, des animaux et des hommes, par la seule activité de la matière et des énergies matérielles. Sur ce point, la raison arrive à la conclusion qu'il existe nécessairement un monde suprasensible. Faire ensuite l'expérience directe de ce monde, c'est l'œuvre de la deuxième voie. Elle consiste en une éducation progressive et un élargissement de la conscience humaine dont il sera question par la suite.

CHAPITRE II

Comment retrouver accès aux mondes suprasensibles ?

Sur la voie de la connaissance suprasensible, ce qu'il faut indiquer dès le début, c'est le rôle que joue dans la vie l'égoïsme humain. L'homme ne se borne pas à posséder un moi, il le place au centre de l'existence et profite de sa liberté pour altérer sa vision du monde et de l'humanité. C'est cet égoïsme qui, depuis les temps modernes, le pousse à s'intéresser presque exclusivement à l'immortalité, donc à la vie après la mort, et à laisser entièrement de côté la question d'une existence précédant la conception et la naissance. Le désir de prolonger l'existence qu'on aime, de la manière la plus semblable et le plus longtemps possible après la mort n'est que trop évident.

Un effort de connaissance désintéressé devrait pourtant porter l'homme à se demander d'où il vient, avec autant d'ardeur qu'il se demande où il va, et cette interrogation serait de loin la plus importante pour la science. Car lorsque nous voyons le corps humain à l'état d'embryon, puis dans son enfance, nous nous interrogeons en fait sur les causes de sa formation, de sa croissance, de ses transformations. Si les données matérielles ne peuvent pas répondre, les faits de la biologie et de la médecine moderne nous font indirectement entrevoir l'existence d'un germe humain spirituel antérieur à la fécondation, qui se manifeste bien dans le monde physique, mais qui n'en provient certainement pas. Et c'est là une constatation précieuse pour le problème de l'immortali-

té, car ce qui précède le corps et le maintient pendant toute la vie doit bien aussi perdurer au-delà de sa mort et de sa destruction.

Parler des morts et de la mort n'est donc légitime que lorsqu'en même temps on parle de ce qui précède la naissance. Car à la question souvent posée : Que serai-je et où serai-je après ma mort ? il faut répondre avant toute chose : Ce que tu étais et où tu étais avant d'avoir été conçu dans le corps de ta mère, c'est-à-dire : l'être réel que tu es et que tu as apporté dans la vie.

Ce domaine nous paraît tout d'abord fermé au point de nous apparaître comme un néant. N'est-il pas en réalité un néant que, par une peur trop compréhensible de l'anéantissement, l'homme peuple selon les images de sa propre fantaisie ou de sa croyance religieuse ?

Quand Faust veut pénétrer dans le monde spirituel des êtres qui ne sont pas encore nés et de ceux qui ont déjà quitté la terre, dans le monde des causes originelles de l'être, des « Mères », et quand il en demande le chemin, Méphistophélès lui répond :

*« Point de route. L'immense...
Un lieu vague où nul pas n'a jamais pénétré,
Impénétrable, inexorable... Es-tu donc prêt ?
Point de serrures, là, de verrou ; on avance
De solitude en solitude repoussé.
Solitude, désert, sais-tu bien ce que c'est ?² »*

Et comme Faust se rebelle devant cette allusion à des interdits antiques, Méphistophélès insiste et le prévient que celui qui se risque à pénétrer dans le monde spirituel doit être prêt à renoncer à tout ce que ses perceptions sensorielles, ses pensées cérébrales et rationnelles d'homme terrestre tiennent pour la réalité. Nous franchissons un seuil et nous pénétrons

dans un monde où s'anéantit entièrement la conscience journalière de tout ce qui fait la vie de notre âme et de la nature matérielle, qui nous entoure. On n'y trouve ni espace ni déplacement dans l'espace. Comparé au monde qui nous est familier, cet autre monde apparaît d'abord négatif ; il est le vide, l'obscurité, la solitude, dans une mesure qui dépasse de loin ce que nous désignons par ces mots dans l'univers terrestre.

*« À la nage eusses-tu traversé l'océan
Et vu l'immensité, ce n'est pas le néant.
Vague après vague encore apparaît à ta vue,
Tu crains la profondeur qui menace, inconnue,
Mais tu vois, surgissant des abîmes verts,
La troupe des dauphins sur le calme des mers,
Des nuages passant, lune, soleil, étoiles...
Mais le vide éternel n'a plus rien sous ses voiles,
Aucun bruit ne résonne en écho de tes pas,
Point non plus de sol ferme où tu reposeras. ³ »*

Devant cet anéantissement de tout ce qui est familier et habituel, l'angoisse saisit celui qui n'est pas préparé, car le moi de l'homme moderne et le sentiment de son existence s'éveillent presque exclusivement grâce à la résistance que lui opposent son propre corps et les objets matériels de son entourage. Ce sont la densité et la pesanteur du monde terrestre qui nous éveillent à la conscience de notre moi et de tout ce que nous appelons : être et réalité. C'est pourquoi on a tendance à ne considérer comme réelles que les choses dont on peut travailler la matière à l'aide d'instruments. Nous pourrions parfois être tentés de nous plaindre des difficultés et des efforts que nous impose la vie terrestre pour triompher de la résistance de cette masse matérielle, mais nous aurions tort de méconnaître que c'est justement à cette résistance et

aux obstacles dressés par le destin de notre corps que nous devons l'éveil général de notre pensée, de notre volonté et de leurs réalisations. Si la terre matérielle s'évanouissait soudain sous nos pieds, nous tomberions dans un néant sans fond qui n'aurait plus ni haut ni bas, ni proche ni lointain, et notre conscience habituelle se perdrait comme une goutte d'eau dans une mer sans limites.

C'est ce qui arrive au moment de la mort, mais aussi lorsqu'on pénètre dans le monde spirituel insuffisamment préparé. De là vient l'angoisse instinctive ancrée dans les profondeurs de l'homme du commun devant le « seuil » et le « gardien du seuil » ; mais de là vient aussi la peine que se donnent les hommes qui, pour accéder à l'éveil spirituel, à l'illumination et à l'intuition au moyen d'une discipline méthodique, développent les forces de leur âme et de leur conscience afin de franchir ce seuil avec l'assurance d'une continuité de la conscience individuelle et afin qu'au-delà les aspects insolites d'un monde suprasensible puissent se révéler à une vision supérieure.

Pour Méphistophélès, comme pour le partisan d'un intellect purement cérébral et d'une conception matérialiste qui ne se fie qu'aux données des sens, ce monde des « Mères » n'est qu'un néant. Mais Faust se trouve sur le chemin de l'illumination et de l'initiation et, dans ce néant, il peut avec raison espérer trouver le « tout », c'est-à-dire le monde des forces et des entités créatrices qui maintiennent et renouvellent constamment l'existence. Dans ce monde, par contre, celui des corps peut apparaître comme un monde d'ombres vaines, une sorte de néant.

Puissants et solennels résonnent au début de *Faust* les mots par lesquels Goethe résume la sagesse des initiés de tous les temps :

*« Le monde des esprits n'a pas clos ses secrets,
Mais tes sens sont fermés, ton cœur est mort encore !*

*Disciple, lève-toi ! Va baigner sans regrets
Ta poitrine terrestre aux sources de l'aurore !⁴ »*

Et celui qui, par l'épreuve de la douleur, de la maladie et de la mort était devenu le poète voyant : Novalis, écrit ces phrases remarquables :

« Penser que puisse être refusé à l'homme de pénétrer avec sa conscience au-delà des sens, est le préjugé le plus arbitraire qui soit. À chaque instant, il peut constater qu'il est un être suprasensible ; sans cela, il ne serait pas un habitant du monde mais un animal. Le monde de l'esprit nous est en fait déjà ouvert, il se manifeste toujours. Si nous étions suffisamment mobiles, nous nous verrions transportés en lui. »

L'impossibilité de reconnaître l'existence d'un monde spirituel n'est donc pas inexorable comme le soutient une théorie de la connaissance chère aux sceptiques et aux nihilistes. La source de ces négations est bien plutôt dans la paralysie de certaines forces supérieures déposées en l'être humain, actives autrefois et qui peuvent être à nouveau réveillées. L'impossibilité actuelle de connaître ce monde est à la fois un reproche et une exhortation : « Mais tes sens sont fermés, ton cœur est mort encore ! » L'homme moderne est ainsi plus ou moins coupable d'avoir par négligence laissé mourir quelque chose en lui-même. Si nous étions suffisamment mobiles... Nous sommes tombés dans la torpeur et la passivité et nous portons le poids inévitable de cette situation.

Il se confirmera toujours plus nettement que le monde des défunts n'est pas isolé du nôtre dans un au-delà inaccessible, mais qu'avec toute sa force et sa plénitude il nous entoure et nous pénètre. Seul, le développement du matérialisme des siècles passés en a fait un « au-delà » ; nous vivons en réalité dans un monde suprasensible, dans la sphère où séjournent les êtres, avant de naître et après la mort, non seulement pen-

dant un moment quelconque du passé et de l'avenir, mais maintenant même, et toujours. Notre être réel appartient à ce monde et notre être spirituel ne l'a jamais quitté. Ce que nous appelons notre conscience journalière n'est qu'une sorte de reflet de ce que ressentent nos sens par lesquels nous nous situons dans un monde matériel spatial auquel nous nous imaginons appartenir entièrement.

Cette sphère des esprits et des défunts est semblable à une mer immense, agitée, effervescente fougueuse et qui non seulement nous entoure mais nous pénètre et dont n'émerge que notre tête, c'est-à-dire notre conscience liée aux sens et à l'intellect. Cette mer des défunts est plus présente et plus réelle que ne le furent jamais les objets matériels, car ceux-ci sont extérieurs et séparés de nous dans l'espace, ils n'exercent qu'une action extérieure et matérielle sur notre corps, alors que les défunts pénètrent les profondeurs de notre être psychique et spirituel et s'insinuent dans nos pensées, les impressions de notre sentiment et nos impulsions volontaires les plus secrètes. Celles-ci montent du tréfonds de notre inconscience ou de notre semi-conscience, et proviennent plus souvent que nous ne le pensons, non de ces profondeurs elles-mêmes, mais de ce que les défunts chuchotent dans ces profondeurs. Ceux que nous appelons les « morts » sont en réalité les véritables **vivants**. À ce titre, ils s'immiscent avant tout dans les impulsions historiques et sociales, parce que celles-ci ont leur source beaucoup moins dans notre pensée rationnelle que dans les sentiments, les inclinations et les volontés inconscientes que notre raison cherche après coup à justifier ; ce qui n'est nullement un jugement de valeur, mais une simple indication de leur caractère.

On s'étonnera moins de ce fait si l'on se rend compte que l'homme n'est isolé de ce qui l'entoure que par la peau qui limite son corps ; mais que, par les processus liquides ou mieux encore par les processus gazeux et calorifiques de son

corps, il est plus ou moins mêlé à son ambiance terrestre et cosmique, et qu'il cesse d'être enfermé dans les limites de sa peau. Ceci est encore plus vrai en ce qui concerne notre âme et notre esprit ; seul le point le plus lumineux de notre conscience de veille – donc ce que nous appelons notre moi – peut en quelque sorte être enclos en nous-mêmes ; il nous semble être où nous sommes nous-mêmes, où nous vivons, et se distinguer entièrement du monde ambiant et des autres êtres naturels. Aussitôt que nous nous éloignons de ce point central vers la périphérie, ou de la surface éclairée de notre conscience pour pénétrer dans les profondeurs, la conscience de jour s'atténue jusqu'au crépuscule et s'éteint finalement dans une nuit où les perceptions distinctes et les pensées précises cessent et où ne règnent que les sentiments, les images fantaisistes du rêve et les instincts, et, au-delà encore, les puissances du destin dont les véritables formes et les causes nous restent d'abord cachées.

Dans ces profondeurs de notre être, notre âme se mêle aux âmes d'autres hommes, que celles-ci soient encore sur la terre ou déjà au-delà du seuil. Dans ces ténèbres, nous rayonnons des influences et nous en recevons, mais seule une conscience supérieure suprasensible pourrait éclairer cette nuit.

Si donc, au cours de l'évolution, l'homme a tendu lui-même un voile devant le monde suprasensible en se livrant à la clarté aveuglante de sa conscience cérébrale, perceptions sensorielles et pensée rationnelle y comprises, il peut tenter aujourd'hui de reconquérir la conscience suprasensible. Pour cela, il existe deux voies.

1° Quand on éteint volontairement cette clarté aveuglante de la conscience cérébrale et qu'en même temps on active artificiellement certaines forces de l'âme liées à des processus physiologiques inconscients – ou à demi conscients – du thorax et de l'abdomen (souffle, circulation du sang, digestion, sexualité), au moyen de médicaments ou d'excitants,

on éveille certains sentiments ou certaines tendances. La pratique du yoga respiratoire et aussi ce qu'on peut appeler dans un sens large la *médiumnité* appartiennent à cette voie. Elle est relativement facile à parcourir, mais elle suppose une certaine déficience corporelle et psychique frisant la pathologie et elle conduit aussi, par voie de conséquence, du moins chez les Européens, à des troubles graves qui se manifestent surtout dans la région de l'estomac et, chez les femmes, dans les fonctions génitales ; car on désorganise ainsi le fonctionnement du système nerveux sympathique et parasympathique (plexus solaire). Cette voie, qui prive l'être humain de sa faculté de distinguer et de juger, le plonge dans un océan d'illusions et de mirages. Elle le conduit en fait dans la région la plus basse et la plus trouble du monde suprasensible où l'on ne puise qu'une image entièrement fautive du grandiose royaume des morts.

2° La seconde voie est la seule qui convienne à l'homme moderne. Elle ne cherche pas à ramener la conscience vers un état passé de son évolution, mais à cultiver et à transformer les forces déjà actives dans la démarche scientifique moderne, afin de pénétrer dans le domaine suprasensible. Elle n'assourdit pas la conscience journalière mais elle la renforce grâce à une discipline méthodique.

Goethe a déjà indiqué cette voie : à la différence de Kant qui limite irrévocablement la connaissance humaine à l'aspect matériel du monde, et qui abandonne à la foi religieuse le domaine de la réalité vraie, de la « chose en soi », Goethe est convaincu de la possibilité de transformer et d'élever à un niveau supérieur les forces de connaissance déjà actives dans la science habituelle ⁵. Les recherches qu'il a faites dans le domaine des sciences de la nature ont été conduites au moyen d'une « pensée voyante » et d'une « imagination sensorielle exacte », dans lesquelles les yeux de l'esprit coopèrent étroitement avec les yeux du corps, de sorte que tout ce qui

est matériel et perceptible par les sens devienne une manifestation, une « physionomie » d'un élément suprasensible d'ordre spirituel.

Bien que Goethe ait été profondément en contact avec les réalités du monde spirituel, une sorte de crainte l'empêcha de s'élever lui-même directement jusqu'à ce monde. Toutefois, grâce à sa disposition particulière fortement orientée dans ce sens, il put recevoir de nombreuses inspirations et les faire entrer dans la conscience habituelle. Ses dons personnels lui permirent de les incorporer dans son verbe poétique, dans ses images, ses rythmes, sa mélodie, sa mesure. Il étudia les révélations du monde spirituel dans les formes visibles de l'art grec et tout particulièrement dans les formes de la nature, plantes, animaux, météorologie, géologie ; il établit une théorie des couleurs⁶, mais il n'aborda que rarement et en hésitant les questions de la vie après la mort.

Sur ce point c'est Rudolf Steiner qui continua et acheva de préciser la voie ouverte par Goethe pour combler l'aspiration la plus profonde de la spiritualité moderne. Bien qu'elle n'en soit pas consciente, l'humanité actuelle cherche le monde suprasensible de toute ses forces ; mais, très méfiante à l'égard des superstitions et des médiums, elle ne voudrait entrer dans ce monde que si la voie en était garantie par la science. En liaison avec l'histoire de la philosophie occidentale, Rudolf Steiner reprend dès le début et éclaire toutes les tentatives de la pensée humaine pour aboutir à une connaissance suprasensible, et il indique l'emploi de méthodes claires et sûres pour libérer graduellement les forces de connaissance endormies dans l'homme, dont le premier degré consiste dans la faculté d'une pensée pure, libérée des choses sensibles. Il crée ainsi les conditions pratiques pour recevoir du monde spirituel des inspirations, non à l'état de rêve ou d'extase, mais dans une conscience libre des attaches corporelles afin de s'élever en lui et de s'y mouvoir toujours plus librement

et plus parfaitement. La première de ces conditions est donc une pensée pure, indépendante du cerveau.

Dans ce but, on commence par la pratique de la concentration et de la méditation par lesquelles on dirige la force de la pensée sur un objet choisi librement, une plante, un cristal, une maxime riche de sens, et on cherche à l'éclairer des points de vue les plus divers. L'important n'est ni l'objet lui-même ni le résultat de la méditation, mais l'effort déployé pour maîtriser la pensée et écarter toute distraction, toute diversion de l'attention. Le chaos confus de notre conscience journalière s'ordonne peu à peu et un centre plus ferme se forme en notre âme ; ce que nous appelons notre « conscience » acquiert plus d'intensité, de clarté et de pénétration ; nous ressentons en nous quelque chose comme la naissance d'un « deuxième homme » né de l'activité de nos forces spirituelles.

À la suite de ces exercices pratiqués en vue de renforcer la conscience, d'autres exercices sont destinés à cultiver le silence intérieur, un calme profond, un adonnement patient pour que le « vide de la conscience » entièrement réalisé ne soit ni paresse ni passivité rêveuse, mais au contraire vigilance toujours en éveil. Alors s'établit ce vide dans lequel l'âme peut percevoir non seulement ses propres forces suprasensibles, comme au cours du premier exercice, mais des entités d'un monde spirituel et objectif où vivent aussi les défunts. Au troisième degré, notre âme est suffisamment claire, forte et élargie pour s'unir entièrement à un être suprasensible. L'amour devient ici l'organe de connaissance le plus élevé, le plus pénétrant. Ce n'est que dans cet amour entièrement désintéressé que s'éveille le moi réel, indépendant du corps, qui traverse les naissances et les morts, qui est uni par le destin à l'esprit d'autres hommes et dont notre moi ordinaire lié au corps physique n'est que le reflet égoïste et caricatural.

CHAPITRE III

Preuves expérimentales de la réalité d'un monde suprasensible

Il a été précédemment parlé des méthodes qui ouvrent à la conscience humaine le domaine suprasensible et aussi celui des défunts. Bien entendu, il arrive que, grâce à leur propre destin, bien des hommes apportent déjà avec eux, dans la vie terrestre, ces forces de conscience, de sorte qu'il faut souvent peu de chose pour déclencher l'expérience clairvoyante. Mais, en général, ces forces sommeillent encore sous la surface de la conscience ordinaire et y provoquent des pressentiments vagues, des impressions analogues aux rêves, qui sont plus ou moins des messages d'un autre monde.

Nous aborderons d'abord brièvement les preuves indirectes que la science moderne peut fournir à l'intelligence sur le suprasensible et l'immortalité. Celui qui cherche dans le monde des défunts non des révélations occultes sensationnelles, mais une véritable connaissance, ne pourra négliger les indications qui vont suivre, parce que seule une pensée rigoureuse et claire peut détruire les préjugés et ouvrir ainsi la voie aux expériences qui nous mettent directement en liaison avec les défunts.

Il s'agit d'abord de choses anciennement connues ; par exemple, le fait que les êtres vivants peuvent guérir, cicatriser et parfois même reformer des parties du corps entièrement sectionnées. Un arbre ou un buisson qui a été taillé ou tronqué complète bientôt la partie enlevée et retrouve sa silhouette d'origine. On peut découper certains animaux très

primitifs et même les réduire à une bouillie de cellules, et voir cependant, sous certaines conditions, l'animal se reformer entièrement. De la même manière, des œufs ou des embryons d'animaux aux premiers stades de leur développement réparent des déchirures ou des déplacements de cellules et finissent par reconstituer, bien que par des voies anormales, un organe normal.

La biologie moderne se voit contrainte d'envisager l'existence d'un champ de forces formatrices capable de constituer un ensemble complet et qui, se trouvant devant un matériel de substances chimiques, de forces et de cellules physiques, les pénètre et les forme. Elle est bien obligée d'admettre qu'il est tout à fait impossible, à partir de la donnée matérielle, celle d'un œuf par exemple, de faire dévier la formation et l'évolution de l'organisme en voie de croissance et que, derrière des expressions comme : aptitudes, gènes, noyau formateur d'organes, centre organisateur, se cache en dernier ressort la réalité de forces formatrices supramatérielles et extra-spatiales. De même que l'artisan ou l'artiste a besoin d'une matière première et d'instruments de travail pour réaliser son œuvre, alors que la forme qu'il lui donnera repose dans ses pensées, de même les forces formatrices qui agissent dans l'organisme se servent des données chimiques et physiques et des propriétés vitales des cellules qui leur fournissent un matériel. Elles agissent ainsi dans l'espace, à proximité comme à distance, et dans les substances et les forces du monde matériel, mais elles ne lui sont en aucune façon soumises, car si elles ne disposaient que des forces et des substances matérielles éparses dans l'espace, elles ne pourraient faire surgir un organisme, le renouveler et assurer sa cohésion avec l'efficacité que nous constatons.

Plus encore : les êtres vivants ne sont pas seulement des formes achevées dans l'espace mais aussi dans le temps. Ce qui est durable dans les corps des animaux et des hommes, ce

n'est nullement la matière, mais seulement l'idée formatrice. La matière vivante, les cellules et les tissus musculaires, sont en fait continuellement détruits, rejetés et reconstruits grâce aux substances alimentaires que nous assimilons. Les corps vivants ne sont donc pas des choses fixées une fois pour toutes, ce sont des « flammes » dans lesquelles la matière se transforme, « meurt et devient » selon l'expression de Goethe, et seule la forme persiste. On peut en induire que ce que nous appelons la mort n'est qu'une rupture, une séparation totale et partant, plus frappante, qui nous est imposée à l'égard de notre corps à la fin de la vie, alors que pendant la vie, nous mourons continuellement d'une manière moins absolue et moins frappante et que nous renaissions dans ce que la physiologie appelle le métabolisme, la nutrition et l'élimination.

L'action des forces formatrices de cohésion qui règlent ces échanges est visible dans le processus d'assimilation et de désassimilation, la naissance, le vieillissement et la mort ; elles ne sont par conséquent pas soumises au temps, elles constituent l'élément durable et supratemporel de tout ce qui est échange corporel, devenir et déclin. La matière de notre corps est donc uniquement ce qui rend visible pendant l'incarnation un élément supramatériel invisible pour nous. (Rudolf Steiner appelle ces forces le corps de forces formatrices ou encore le corps éthérique, le mot « corps » devant être compris comme l'ensemble des forces structurales et non comme une chose simplement matérielle.) Au moyen de ces forces modelantes éthériques, l'individualité psychospirituelle de l'homme édifie l'organisme de son corps matériel, et c'est cette individualité qui est en fait l'élément permanent, alors que les forces du corps éthérique sont puisées avant la naissance dans le cosmos supramatériel et lui sont rendues après la mort.

Si nous portons déjà en nous pendant notre vie terrestre un élément intemporel qui édifie, maintient et renouvelle

notre corps depuis l'époque embryonnaire dans le sein maternel, nous trouvons là évidemment un principe impérissable et, par là même, éternel. Il ne se manifeste pas seulement à la fin de notre vie terrestre, puisqu'il l'accompagne tout au long de sa durée, comme la force fondamentale créatrice sans laquelle notre corps ne pourrait ni naître ni survivre un instant. Quand on réfléchit sans préjugé et à fond sur ce sujet, on peut dire avec certitude que ce qui subsiste à la fin de la vie, quand le corps meurt, n'est autre chose que cela même qui a précédé notre corps au début de la vie, c'est-à-dire la force cachée qui lui a apporté croissance, santé, maladie, nutrition, guérison, etc.

Une seule et même force agit avant la naissance, au cours de la vie sur terre, et après la mort.

La nature nous fournit une preuve plus immédiate encore contre le matérialisme, bien que la pensée scientifique n'en reconnaisse pas la valeur – c'est le fait que le cadavre se décompose. Ceci montre en effet d'une manière irréfutable que les forces et les substances chimiques et physiques qui constituent le corps humain, lorsqu'elles sont laissées à elles-mêmes, ne peuvent le maintenir ; elles ne peuvent que le détruire et anéantir sa forme. Il faut en conclure que des forces d'un ordre plus élevé étaient à l'œuvre pendant la vie pour donner à ces substances et à ces forces matérielles l'impulsion qui les rendait capables, à l'encontre de leurs propres tendances, de former un corps organisé. Quand le cadavre se décompose, seule est visible cette tendance propre à la réalité matérielle terrestre qui en vérité était déjà présente dans le corps vivant, mais dont l'action était réfrénée par des forces supérieures. Notre vie corporelle est donc en lutte constante contre les forces de mort et de dissolution qui existent dans le monde terrestre matériel, et les maladies diverses, aiguës ou chroniques, les crises, mettent ce combat en lumière d'une manière dramatique.

Il se révèle ainsi que, dans la mesure où nous sommes originaires de ce monde de substances et de forces matérielles perçues par les sens et utilisées par la technique, nous ne sommes en fait pas des êtres vivants, mais bien des cadavres en sursis. De là vient aussi que les dernières conséquences pratiques d'une époque matérialiste aboutissent à détruire la vie humaine et à multiplier les cadavres, les guerres entre autres. Ce qui est réellement humain en nous, notre forme, notre activité consciente, n'appartient pas au monde qui nous entoure et possède seul ce caractère durable qui peut garantir et vivifier notre existence historique, civilisée et sociale. Quand on examine ce fait avec une clarté rigoureuse, non seulement on discerne les vraies racines des catastrophes qui se sont abattues sur l'Europe, mais on découvre aussi par quels moyens on pourrait susciter des temps nouveaux et meilleurs.

Et l'on arrive à constater que l'espace et le temps, le monde des corps matériels, constituent le domaine dans lequel se manifestent et agissent des forces qui viennent d'au-delà de l'espace et du temps, qui sont donc éternelles et qui, parce qu'elles sont supramatérielles, interviennent pour donner forme à la matière. Je détruis aussi peu le champ magnétique en brouillant la répartition de limaille de fer qui lui doit son existence, que je détruis les forces créatrices et formatrices d'un être vivant quand je trouble ou brise leur domaine matériel d'activité, c'est-à-dire le corps, par la maladie ou la mort. En cas de maladie, ces forces interviennent pour réparer le dommage tant que cela est possible ; en cas de mort, elles se retirent tout à fait du champ d'action devenu inutilisable et elles l'abandonnent à ses propres tendances de destruction⁷.

Avec de telles pensées, on ne quitte pas le domaine de la science objective exacte et l'on ne risque pas de s'égarer – comme on l'entend dire parfois – dans la fantaisie. On a au contraire élargi le domaine de la science vers un degré d'existence et de réalité plus élevé dont on peut étudier les

lois aussi exactement dans le domaine biologique que la physique le fait elle-même dans celui du magnétisme ou de la pesanteur. L'étude exacte de ces réalités supérieures exige évidemment que les hommes adoptent une méthode de pensée capable d'élargir leurs connaissances comme Goethe l'avait à cœur, mais que la routine et la paresse humaines combattent encore violemment. Derrière le dogmatisme matérialiste de notre époque, rien d'autre ne se cache souvent que la paresse d'esprit ou l'angoisse que l'on éprouve devant de nouveaux domaines de la réalité.

Ce domaine supérieur des forces organisatrices formatrices ne se révèle pas seulement au biologiste qui étudie les processus corporels, mais aussi au psychologue qui observe les phénomènes de conscience, par exemple les perceptions et les pensées. Nous n'avons d'abord devant nous qu'une multiplicité de choses juxtaposées dans l'espace, qui suscitent dans notre œil des sensations de lumière ou de couleur par exemple. Mais la chose n'en reste pas là : une force intervient qui groupe en une image unique les impressions sensorielles émanant de ce qui est séparé dans l'espace extérieur. C'est ce qui rend possibles les arts de l'espace, et en particulier la peinture. On peut constater qu'une photographie ne présente qu'un ensemble de taches colorées serrées les unes contre les autres, dont chacune existe par elle-même, ignore tout de sa voisine et par conséquent ne forme aucune « image ». L'image, en tant qu'unité, ne surgit que dans la vision humaine parce qu'elle dispose d'un principe qui domine l'espace et qui groupe la multiplicité de ses parties, proches ou écartées, dans la totalité d'une image unique. À la suite d'une extrême fatigue, d'un état d'ivresse, sous l'action de certains poisons, ou encore après un traumatisme cérébral, cette force de synthèse peut être détruite dans la conscience et, aussitôt, le champ de vision cesse d'être cohérent et unifié. Il est clair que ni les cordons nerveux ni les cellules ganglionnaires du cerveau

ne peuvent produire cette synthèse parce que, en tant que formations matérielles, ils appartiennent au plan spatial de la juxtaposition.

Plus frappante encore est l'action d'un tel facteur dans le domaine de l'audition. Ce qui est purement physique quand résonne un morceau de musique se répand dans l'espace sous forme d'ondes sonores successives. Les premiers sons d'une mélodie ont cessé de résonner alors que les derniers ne sont pas encore entendus et pourtant, au cours du déroulement de l'exécution musicale, on se rend compte que les sons qui depuis un moment sont plongés dans le silence se sont maintenus mystérieusement dans la conscience et que, d'une manière plus mystérieuse encore, ceux qui vont venir y sont présents déjà. C'est ce qui nous permet de suivre la ligne mélodique et de jouir, dans les accords, de la résolution harmonique de dissonances passées. Il faut donc admettre qu'il existe dans la conscience humaine une entité qui n'appartient pas seulement au moment présent, comme tout ce qui est matériel, mais qui embrasse le passé et l'avenir de telle manière que les deux soient présents en elle. C'est le secret de la mémoire, de la montée du souvenir qui vient du passé et aussi de l'attente et des projets d'avenir.

Si donc l'unité d'un tableau présuppose l'activité d'une faculté non spatiale, celle d'une mélodie implique l'activité d'une faculté intemporelle. En ce sens, on peut considérer toute forme artistique comme la juxtaposition dans l'espace et l'émergence dans le temps d'un contenu sensoriel organisé en une unité par un être vivant dans la conscience et dominant l'espace et le temps. En dernière analyse, le cours d'une vie humaine entre la naissance et la mort, y compris le développement et le maintien du corps pendant sa durée, n'est rien d'autre qu'une adaptation de l'être humain aux données du monde matériel, à la succession dans le temps et à la séparativité dans l'espace, selon le sens de son propre destin.

C'est en somme le grand événement de l'incarnation et de la manifestation d'un être non spatial et non temporel dans un corps et dans la vie.

Les conséquences de ces connaissances sont remarquables, car elles n'arrivent à rien moins qu'à pénétrer derrière la scène du monde matériel, dans le royaume des forces formatrices actives aussi bien dans le domaine biologique corporel que dans celui de la conscience psychologique. Si l'on appelle ces forces au sens large des forces d'âme, il est aisé de voir que l'âme se manifeste sous deux aspects : elle est profondément inconsciente et endormie pendant la période embryonnaire et pendant la vie dans les phénomènes de croissance, de nutrition, les processus de guérison de notre corps et de ses organes ; mais elle est éveillée et tournée vers le monde environnant dans la vision et l'audition consciente, la pensée et l'activité volontaire.

En ce qui concerne la vie consciente de l'âme, le système nerveux, particulièrement le cerveau, a une importance décisive, non dans le sens où le cerveau engendrerait les forces de sensation et de pensée, ou même celles de l'âme, mais uniquement dans le sens où le cerveau et le système nerveux offrent les conditions et en même temps les instruments grâce auxquels les forces de l'âme créatrice (qui sont à la base de la vie corporelle et aussi de la formation et des fonctions du cerveau) s'élèvent à la conscience et se tournent vers le monde extérieur. Le sommeil et la veille, c'est-à-dire l'activité organique corporelle dirigée vers l'intérieur du corps, et l'activité dirigée vers le monde extérieur constituent donc les deux pôles des manifestations de l'âme qui, par là même, ne peuvent en aucune façon être assimilées à la conscience. C'est pourquoi on ne peut pas non plus considérer les éclipses de la conscience dans le sommeil, l'évanouissement, à la suite de lésions cervicales ou à la mort, comme une preuve de l'anéantissement de l'âme et de son union totale avec le corps, si l'on

© Copyrighted Triades S.A

ne tient pas compte du fait que l'extinction de la conscience ordinaire dans la mort peut être liée à l'éveil d'une conscience supérieure toute différente, libérée du corps, comme seule peut l'être une conscience ayant ses racines dans l'être supra-matériel.

CHAPITRE IV

La connaissance de soi fournit la preuve de la nature impérissable de l'individualité

Ce qui précède semble bien fournir une preuve suffisante de la réalité d'un élément supramatériel qui est antérieur au corps parce qu'il le crée, le maintient en vie et lui survit. Mais alors se pose une question, la plus intime : Cet élément psychique et spirituel n'existe-t-il que sous une forme impersonnelle, au sens d'une divinité générale, d'une âme cosmique par exemple, ou bien peut-on parler aussi d'une âme et d'un esprit individuels, personnels, et donc, d'une préexistence et d'une immortalité personnelles ?

La réponse décisive à cette question ne peut résulter que d'une étude comparée de l'homme et de l'animal. Un animal est un spécimen de l'espèce : une grenouille, une hirondelle, un cerf, ne sont que des exemplaires du groupe des batraciens, de l'ordre des passereaux, de la famille des cervidés. Il est certain que chaque grenouille se distingue des autres par quelques détails, mais ces différences n'ont pas l'importance de ce qui, dans le genre humain, constitue ce que nous appelons des « individualités » ou « personnalités ». Ni par son être, ni par son activité, l'animal ne peut être tenu pour personnellement responsable de sa conduite vis-à-vis de la morale ou de la justice.

C'est « l'espèce », la « nature », « l'âme cosmique », la « divinité », selon le nom qu'on veut lui donner, qui dote chaque spécimen des caractères précis qui déterminent nécessairement sa conduite, la réussite ou l'échec de ses activités.

Sous ce rapport, les animaux sont entièrement et exclusivement soumis à ce qu'on peut appeler aussi l'hérédité, c'est-à-dire que chaque individu agit non par lui-même, mais selon la lignée de l'espèce à laquelle il appartient. Chez les animaux domestiques, en particulier les chiens, l'animal peut paraître avoir acquis un caractère que l'on pourrait considérer comme le germe d'une personnalité individuelle ; mais il s'agit là d'une certaine influence de l'homme sur l'animal, d'une participation sympathique de l'animal à la personne de son maître qui lui confère une sorte de reflet de personnalité. Toutefois, personne n'ira sérieusement jusqu'à croire à une vie antérieure ou à l'immortalité d'un chien particulier.

Admettons que les travaux réalisés par les abeilles et les fourmis, les toiles tissées par les araignées, l'instinct de couvrir manifesté par les oiseaux, fassent preuve d'une grande sagesse de pensée et même de courage, de sacrifice et d'amour désintéressé. Cependant on ne peut soutenir qu'un animal possède des intentions morales personnelles. Par contre, il n'y a aucun doute que l'homme peut s'élever au-dessus de ces impulsions et de ces instincts naturels. Nous disons expressément « peut », car chez les peuples primitifs et même parmi nous, dans la vie journalière, il arrive souvent que nous obéissions à des instincts ou à des conventions impersonnelles. Il n'empêche que l'homme peut aussi exercer une réflexion absolument personnelle dans la solution d'un problème de mathématiques par exemple. Aussi longtemps que j'apprends simplement un théorème par cœur et que je l'applique sans réflexion, cette application pratique et mon savoir restent encore impersonnels ; mais si j'ai fait l'effort de le comprendre, il est devenu mon bien et personne, pas même un dieu, ne peut me le reprendre, car il est maintenant le résultat de ma propre activité, il est désormais ma propriété inaliénable.

La même chose existe dans le domaine moral. Aussi longtemps que j'obéis à des tendances et des instincts de carac-

tère naturel, j'agis par imitation, par tradition ou selon des conventions sociales. Quelque juste que soit ma conduite, elle est uniquement dictée par un principe général et impersonnel ; mais dès que je me suis élevé à des vues morales indépendantes, grâce à un effort de conscience et peut-être après des années de luttes, je me sens sur mon propre terrain, les fondements de ma conduite prennent la solidité du granit.

C'est pourquoi personne ne peut dire, s'il se comprend bien lui-même : Fais-toi un jugement – moral ou logique – à ma place, réfléchit ou interroge ta conscience pour moi ! La compréhension et la conscience morale ne sont pas des valeurs transférables. On peut encourager quelqu'un d'autre, le conseiller, lui montrer la route à suivre, mais chacun doit se conduire soi-même, par sa propre force, en toute indépendance. Dieu même ne peut se substituer à lui ; chacun est ici, pour ainsi dire, son propre dieu.

Dans ce sens on peut dire que la nature entière, l'homme y compris, est née de l'esprit divin ; elle est un miroir de la sagesse. Pourtant, seul l'homme possède cette étincelle issue du feu de l'amour divin qui est devenue en lui le germe même de la personnalité humaine. Le principe actif incarné dans le corps de l'homme n'est donc autre qu'une substance divine. C'est pourquoi il est dit dans l'Évangile selon Jean que l'homme n'est pas un serviteur mais un enfant – un fils, un ami – du Père.

Ce secret se révèle par ces mots : « Je suis ». Le mot « je » n'est pas un nom comme les autres, un nom que je puisse appliquer à un objet quelconque ; il ne peut s'appliquer qu'à celui qui l'emploie. Il n'est possible ni de le confondre ni de l'échanger avec une autre. Deux jumeaux, aussi exactement semblables qu'ils soient, ne peuvent remplacer le « je » par le « tu » : aucun des deux, aussi longtemps qu'il est sain d'esprit, ne croirait être l'autre, chacun sait distinguer sa propre conscience psychologique et se tient pour responsable de sa propre conduite.

À la fin d'une longue vie, Goethe affirmait le caractère indestructible de l'être personnel, et proclamait, à propos de « l'entéléchie » d'Aristote et de la « monade » de Leibnitz : *« Chaque entéléchie est un fragment d'éternité et les quelques années pendant lesquelles elle est liée à un corps terrestre ne la vieillissent nullement. Les esprits humains ne peuvent qu'être perpétuellement actifs. Si cette activité devient pour eux une seconde nature, pendant l'éternité celle-ci ne peut manquer de leur fournir des occupations... L'avenir de la création leur est confié : appelés ou non, ils viennent d'eux-mêmes sur tous les chemins, de toutes les montagnes, de toutes les étoiles. Qui pourrait les arrêter ? Leur anéantissement est impensable. »*

Faust est justement celui qui, grâce à l'activité, à l'effort incessant qu'il déploie au cours de sa vie terrestre, conquiert la force de conduire sans danger son être spirituel, son vrai moi, au-delà de la mort, non seulement pour s'affirmer dans l'esprit comme un moi indépendant, mais aussi pour prendre part à l'activité créatrice cosmique.

Comme Lessing dans sa célèbre *Éducation du genre humain*, Goethe était convaincu de la nécessité des vies terrestres successives. Comment, en effet, une existence unique pourrait-elle épuiser toutes les possibilités qui reposent en l'homme, et lui assurer la force et la pleine réalisation de son être spirituel ? La chose restera incompréhensible aussi longtemps qu'on reste incapable de voir que l'homme apporte avec lui les fruits d'une vie antérieure. Rudolf Steiner nous a montré que Goethe et Lessing avaient eu raison ⁸.

Mais dans le domaine psychologique et spirituel, les preuves ne peuvent s'établir sur des perceptions sensorielles ou des expériences de laboratoire ; elles exigent de tout autres moyens, non moins exacts et convaincants. En effet, ce que nous appelons habituellement notre moi n'est qu'une sorte

de reflet de notre être spirituel impérissable, notre vrai moi. Il serait absurde de confondre ce reflet – qui non seulement disparaît dans la mort, mais qui déjà, chaque nuit, sombre pendant le sommeil dans un état d'impuissance totale –, avec l'être qui, lui, existe réellement. C'est pourquoi la conscience journalière, c'est-à-dire la psychologie à laquelle elle donne naissance, a raison de dire que l'étude de la vie psychique ne constate que le va-et-vient, le flux et le reflux, l'apparition et la disparition, la transformation des images du souvenir, des sentiments, des pensées et des impulsions de la volonté, mais jamais la présence d'un moi. Elle a donc tendance à ne considérer ce qu'on appelle communément le « moi », dont on parle avec plus ou moins d'orgueil, que comme l'agrégat passager des processus successifs de conscience, c'est-à-dire au fond comme l'expression des processus matériels du cerveau.

On ne peut à vrai dire parler du moi, ni d'ailleurs d'un élément spirituel quelconque, comme d'un objet extérieur que l'on pourrait observer, mesurer ou expérimenter. Pour le connaître, il faut le saisir dans son activité, car il ne se révèle que dans l'accomplissement de lui-même. C'est pourquoi toutes les spéculations intellectuelles sur la nature innée et impérissable du moi humain ne sont pas des preuves, mais seulement des instructions pour que chacun puisse par lui-même avoir confirmation de son essence.

Si l'on pratique la concentration déjà indiquée sur un objet quelconque, sans se laisser troubler par les pensées et les associations d'idées qu'il peut éveiller, on percevra bientôt, dans l'intensification de la conscience habituelle, le premier germe de cet être spirituel impérissable. Il ne s'agit pas d'obtenir un résultat rapide, mais de persévérer dans l'effort nécessaire pour intensifier et concentrer la pensée ; plus l'effort est prolongé, meilleur est le résultat, car il constitue une sorte de gymnastique qui s'apparente à celle que nous pratiquons pour fortifier nos muscles en les faisant travailler.

Ces exercices continus de pensée et de concentration nous confèrent une relation toute nouvelle avec notre corps. Recueillons encore de Goethe cette remarque importante : « *Les animaux sont instruits par leurs organes, l'homme aussi ; mais il a en outre le privilège d'instruire lui-même ses organes.* » En fait, tout ce qu'exécute un animal, son comportement général, son instinct, sa sagesse souvent extraordinaire, son habileté, ne sont rien d'autre que la manifestation extérieure de ce qui est déjà déposé dans sa structure et tout particulièrement dans son système nerveux, ses organes sensoriels et moteurs, dans tout ce qui répond aux excitations venues du dehors. L'animal vit entièrement sous la contrainte de son monde intérieur et extérieur : il pense, sent, agit, se décide, bref « vit » moins par lui-même que sous la poussée des conditions extérieures.

C'est ce qui a lieu aussi pour les hommes : au début, notre conscience habituelle, notre pensée, notre conduite constituent en grande partie une scène sur laquelle les excitations et les impressions du monde extérieur se joignent aux tendances, aux passions, aux souvenirs qui montent des profondeurs de la vie corporelle. Une telle vie ne demande que peu ou même pas du tout d'initiative personnelle : elle se déroule d'elle-même, et tout observateur sincère peut reconnaître que la plus grande partie de ce qu'il ressent et accomplit journalièrement n'est pas le fait de son intervention directe, mais le résultat d'une exigence extérieure ou d'une impulsion venue des profondeurs de son corps et de son inconscient.

Essayons pourtant de nous isoler complètement du monde extérieur et, dans un silence intérieur absolu, tâchons de nous plonger dans une réflexion quelconque, morale ou autre. Pour la première fois peut-être, nous réaliserons l'expérience d'utiliser consciemment les forces qui, depuis notre naissance et même avant, travaillaient à la formation de notre corps,

particulièrement de notre cerveau, et dont notre conscience journalière passive ne saisit qu'un reflet indirect. En disposant ainsi de notre propre activité spirituelle, nous prenons connaissance de son origine prénatale, antérieure à l'apparition du corps qu'elle a formé et, d'esclave que nous étions jusqu'alors, nous devenons le maître de notre vie corporelle. Notre conscience renforcée, intellectuellement et moralement, nous rend capables de transformer peu à peu notre corps, en particulier la fine structure de notre cerveau et les délicates fonctions de notre système nutritif, et de modifier de cette façon les fondements corporels de notre pensée courante, de nos passions, de nos sentiments et de nos impulsions volontaires. Les premiers pas d'une éducation de soi-même qui nous conduit à la transformation de notre caractère, de nos habitudes de pensée et de vie et même de notre tempérament, sont franchis.

Nous ne nous sentons plus aussi exclusivement à l'intérieur de notre corps et portés par lui ; nous avons plutôt l'impression d'être en dehors de lui et de le diriger, voire de le former. Mais nous faisons alors pour la première fois l'expérience de sa résistance interne et des forces que nous opposent les habitudes de pensée, de sentiment et de volonté enracinées en nous. Nous apprenons aussi que le monde extérieur et la nature auxquels ce corps spatial est intégré lui imposent avec force leurs impressions sensorielles et leurs mobiles d'activité. Mais ces résistances mêmes nous obligent à leur opposer en retour la force croissante de notre être psychique et spirituel, de notre moi éternel assuré de son triomphe sur tout ce qui est de nature périssable. Et nous reconnaissons que toutes ces oppositions ont en fin de compte pour mission de nous fournir la fermeté d'une forme matérielle, mais que leur sens le plus profond ne peut être saisi que par l'individualité humaine logique et morale.

Quand l'homme se soumet entièrement aux forces de la nature extérieure et s'abandonne aux tendances et aux exigences de son corps, il prive celui-ci et la nature elle-même de ce qu'il pourrait leur donner si, s'arrachant à leur sourde emprise, il participait au travail divin pour les former, les modifier, les sublimer à son tour. C'est en ce sens que Paracelse appelait « alchimiste » celui qui conduit un processus jusqu'au point exigé par la nature : spiritualiser, moraliser tout ce qui est corporel et naturel, telle est l'alchimie la plus haute, la mission qui nous est confiée et qui n'est rien moins que de l'art véritable.

Novalis écrit à ce propos que « ***la mission à laquelle nous sommes appelés est de former la Terre*** » qui s'affirme ainsi comme « une pépinière d'esprits ». Goethe condense tout ce qui peut se dire sur ce sujet dans ces mots : « ***Le monde entier est devant nous comme une carrière de marbre devant l'architecte. Tout ce qui nous entoure, et je pourrais dire aussi tout ce qui est en nous n'est qu'élément. Mais profondément ancrée en nous repose la force qui permet de créer ce qui doit exister et qui ne nous laisse ni repos ni répit jusqu'à ce que, hors de nous et en nous, d'une manière ou d'une autre, nous l'ayons réalisé.*** »

Pour conclure, les indications qui suivent peuvent éveiller la conscience de ce qui s'annonce dans le secret du moi. Tout être qui vit est soumis à la peur et à l'angoisse. Parce que son existence dépend d'un corps matériel périssable placé dans un univers physique animé de forces extrêmement puissantes, qu'il est en outre menacé par des ennemis et finalement porteur lui-même de forces destructrices sous forme de maladies, de malfaçons et de crises, il ne peut éprouver devant cette menace de l'univers qu'une terrible angoisse.

Or l'homme peut maîtriser cette angoisse et dominer son existence éphémère, d'abord parce que sa pensée saisit l'ensemble de l'univers et connaît ses forces et les lois de ses

mouvements, mais plus encore parce qu'il est un être moral et qu'à toute menace extérieure, à toute destruction, il peut opposer la conscience d'être apparenté au monde de l'esprit.

Alors que, devant un danger immédiat qui menace sa vie, l'homme physique, de même que l'animal devant l'abattoir, est secoué d'un invincible effroi, l'homme spirituel peut demeurer ferme, calme et confiant et voir dans la destruction de son existence corporelle la naissance et l'éveil d'un être spirituel impérissable. **« Le mortel est ébranlé dans ses fondements, mais l'immortel commence à manifester sa lumière et se reconnaît lui-même »**, écrit Novalis.

La mort qui appartient au monde matériel, la destruction causée par la puissance des éléments ou par les engins de mort inventés par les hommes, devient une occasion grandiose de réflexion morale et de retour sur soi-même.

Un point décisif à cet égard nous rappelle qu'au cours des derniers siècles la civilisation matérielle en Occident a conduit tragiquement à un obscurcissement graduel de l'esprit – on peut même dire : à la mort de l'esprit – ce qui a entièrement isolé l'esprit humain de l'esprit cosmique. Toutefois, il se peut que les menaces de destruction que cette civilisation a attirées sur elle-même causent un choc assez puissant pour créer dans les âmes cet éveil à l'esprit dont Rudolf Steiner a parlé en 1923 :

« Les éclairs peuvent foudroyer nos maisons et les réduire en cendres ; par la connaissance, la fermeté et la force de la lumière, nous édifierons des maisons pour nos âmes, et les ruines matérielles deviendront l'aube du jour intérieur. »

Ainsi s'ouvre un chemin que l'on suit déjà pendant l'existence terrestre quand, d'un moi éveillé, on se prépare à la mort et à la rencontre avec les morts qu'on a connus.

CHAPITRE V

L'égoïsme obscurcit les rapports des vivants et des morts. Rôle de l'amour

Notre chemin se tourne maintenant de l'argumentation rationnelle vers la préparation des expériences de l'âme. Ici, le meilleur et peut-être le seul vrai lien entre les vivants et les morts – parce qu'il est au fond le seul entre les hommes – est l'amour. Sans ce terrain nourricier et cette force de cohésion, l'ensemble, desséché, se détacherait en poussières et la totalité se perdrait.

C'est pourquoi la culture de l'amour est la base du chemin de connaissance suprasensible. Cet « amour », qui l'emporte sur l'égoïsme et sur l'égoïsme, se prépare en effet dès les premiers pas, dès que nous concentrons nos pensées sur un thème librement choisi et que nous le faisons vivre dans notre conscience à l'exclusion de tout ce qui monte en nous de subjectif, c'est-à-dire dès que nous méditons. Cet « amour » continue de se développer, à la seconde étape du chemin, quand nous établissons le silence et le vide en nous pour nous ouvrir en pleine conscience, en pleine confiance, à ce qui vient nous parler. Finalement, cet « amour », à la troisième étape, se parachève quand nous sommes devenus assez détachés et assez lucides pour pénétrer dans un autre être comme s'il était nous-mêmes, et combler ainsi le fossé entre « être » et « connaître ».

Combien borné et personnel paraît en comparaison ce que nous appelons couramment l'amour ! Qu'est-ce que nous aimons en effet d'ordinaire dans un autre être, et comment l'ai-

mons-nous ?

Tentons d'abord d'y voir plus clair. Chaque être vivant a l'impression d'être au centre de son univers ; c'est une évidence biologique. Il attire vers lui de tous les points de cet univers, par égoïsme spontané, tout ce qui lui sert à se nourrir, respirer, s'abriter, etc. Le monde qui l'entoure, avec les êtres vivants qui s'y trouvent, ne l'intéressent qu'en fonction de ses besoins vitaux personnels et de la manière dont ils y répondent, selon qu'ils y sont favorables ou non, qu'ils peuvent servir de repaire, d'aliments, de gibier ou de matériau de construction. Cette donnée fondamentale de l'égoïsme biologique s'exprime déjà dans le corps, séparé de l'extérieur par une peau. Il porte au-dedans de lui ses organes vitaux, par exemple le système nerveux central et le cœur. D'ailleurs cet égoïsme biologique ne s'impose pas seulement à la vie du corps, mais également à toute notre manière de percevoir les choses et de nous représenter les idées, de sentir, de vouloir.

Tout être vivant ressent et agit selon ce mode instinctif de tout ramener à soi. La faim qu'il éprouve, par exemple, exprime l'état de manque de ses organes ; les actes qu'il accomplit ont pour but de les apaiser. Cet égoïsme primitif n'est pas entamé quand un animal se sacrifie en apparence pour d'autres êtres tels que ses poussins, son essaim, sa harde, son troupeau. L'animal individuel semble séparé des autres dans l'espace, mais ne forme au fond avec eux qu'un seul tout, enclos dans des limites corporelles et psychiques élargies. La notion organique de former un ensemble qui soit « le mien », qui soit « à moi », n'a fait que s'étendre en ce cas à la nichée ou à l'essaim, à la harde ou au troupeau.

Si l'on applique à ces cas l'expression d'« aimer », il faut s'avouer que cet amour est des plus bornés ; il est provoqué et limité par des impératifs très précis de nature biologique, physiologique. C'est cela qui explique le fait, en apparence surprenant, que dans le règne animal se côtoient sacrifice et

dévouement de l'individu à l'égard de ceux qui font partie de la même bande, du même nid, et par ailleurs indifférence et même cruauté envers d'autres animaux n'en faisant pas partie. Un oiseau peut par exemple combattre ses petits si ceux-ci ont quitté le nid et y sont ramenés par une intervention étrangère. Son instinct biopsychologique a été rompu. Tout se passe au fond comme dans un organisme : si un cordon nerveux ou un vaisseau sanguin vient à être sectionné, l'organe correspondant dépérit et se trouve rejeté.

Tous les êtres vivants sont donc enfermés dans un égocentrisme instinctif et accaparés par leur souci de maintenir leur propre existence, par l'état corporel et psychologique de leurs besoins, par les limites de leur « peau », fût-elle élargie aux dimensions d'une colonie, d'une couvée, d'un essaim, etc. Il leur est de prime abord impossible de voir plus loin que cet horizon. Ils ne peuvent pas le dépasser pour entrer dans la nature personnelle d'un autre être situé au-delà, à plus forte raison sympathiser avec lui et lui rendre service. Cet état d'indifférence et d'aveuglement à l'égard d'autrui trahit l'égoïsme primitif de tout être vivant, sans lequel il n'existerait pas de corps menant une vie distincte ; dans sa primitivité, cet état est « innocent », car il est en deçà de tout code moral.

Ce qui vient d'être dit s'applique pleinement à l'être humain, à ceci près qu'à l'égoïsme biologique, à la vie du groupe, s'ajoute la vie sociale. C'est pourquoi ce que nous avons tout d'abord appelé l'« amour » apparaît lié à certaines conditions et certaines limites. Nous laissons ici entièrement de côté ce qu'on appelle le plus souvent « amour », à savoir la pure sexualité. Il est trop clair que cet amour-là n'est qu'un désir égocentrique qui ne se soucie pas de l'autre pour ce qu'il est par lui-même, ce qui lui fait du bien ou du mal, mais qui se l'approprie afin d'apaiser un instinct plus ou moins passager de possession et de jouissance. Cette sexualité est biologiquement apparentée à l'instinct de nutrition. Or on ne peut guère

dire que le loup aime l'agneau quand il s'en repaît, ou que chez les araignées la femelle aime le mâle lorsqu'après l'acte sexuel elle le dévore !

Mais qu'aimons-nous d'abord en un de nos semblables ? La beauté peut-être, la jeunesse, la santé, le charme, les dons, la richesse, ou encore le fait qu'il nous rend service, qu'il est productif, honorable, qu'il est à notre égard compréhensif, qu'il partage nos idées, notre idéal, que lui aussi nous estime, nous aime, répond avec une patience infinie à nos désirs, à nos besoins, au point que finalement nous pensons que nous ne pourrions plus vivre sans lui. Nous nous croyons par conséquent autorisés à « dénoncer » notre amour, à rompre ce lien si nous sommes déçus dans les espoirs que nous fondions, par exemple, en tant que parents sur nos enfants ou en tant que mari sur notre femme.

Dans tous les cas, qu'on peut multiplier à loisir si l'on a quelque don psychologique, il n'est que trop clair que nous prenons pour la vérité notre propre intérêt avec tout ce qui s'y rapporte d'échelle, de valeur, d'ambitions, de sympathie et d'antipathie. Nous croyons naïvement aimer un être, mais en dernière analyse c'est nous – c'est-à-dire le cercle élargi de notre ego – que nous aimons en lui. Le langage trahit déjà ce fait lorsqu'il fait parler quelqu'un de **sa** femme ou de **son** enfant comme il parle de **sa** maison ou de **son** chien. Toutes tentatives d'autrui pour échapper à cette possession et suivre des voies qui lui soient propres blessent notre autorité, notre fierté, notre vanité, et sont très mal reçues.

La question se pose donc dans tous ces cas : Aimons-nous vraiment l'autre pour lui-même ? Au fond, l'avons-nous jamais « regardé » dans son propre éclairage, avec les nécessités de son caractère et de sa destinée ? Un véritable amour est-il possible sans qu'il y ait connaissance, compréhension ? Et en revanche, celles-ci sont-elles possibles sans un amour qui accepte, sans limite ni condition, que l'autre soit justement ce qu'il est ?

Ne sommes-nous pas enfermés dans nos soucis, nos passions, nos projets à tel point que nous n'avons ni le temps ni le calme nécessaires pour faire abstraction de nous et « vivre » l'autre ? Même quand nous faisons taire nos idées et nos sentiments personnels, nous ne voyons pas encore dans autrui ce qui est en lui le fond humain et, pour nous, le « prochain ». Nous restons indifférents à ses problèmes intérieurs, ses doutes, ses aspirations et n'observons que ce qu'il fait, sa fonction sociale ; nous voyons en lui le postier, le chauffeur, le directeur ou le subordonné, autrement dit le type humain, mais pas l'individu.

On peut se représenter que les hommes d'autrefois, qui jouissaient d'une certaine plasticité intérieure et d'une plus grande sensibilité de corps, avaient entre eux des connexions plus étroites, de nature quasi médiumnique ; chacun pouvait ressentir comme les siennes propres les émotions de l'autre, ses joies, ses peines et jusqu'à ses scrupules de conscience. Car l'homme vivait plus près de l'homme, l'âme adhérait davantage à l'autre âme.

L'ère matérialiste a introduit en cela un changement profond. Elle a non seulement interposé dans les contacts extérieurs l'objectivité froide de la machine, de l'organisation technique qui dénombre et isole, mais la vie intérieure, sous l'effet de l'intellectualisme, a perdu ses délicates antennes pour sympathiser avec autrui. L'organisme lui-même (y compris le système nerveux sympathique et parasympathique) est devenu plus dense, moins perméable aux impressions nuancées. Le résultat de tout cela est l'indifférence et l'égoïsme à l'égard d'autrui, allant de pair avec un désir de jouir et d'exercer son pouvoir. Alourdies par la cuirasse de ces corps épais, les âmes ne semblent plus traversées que de quelques flammes sombres telles que la haine, la peur, l'envie, le goût de la violence, de la vengeance. Comment seraient-elles capables d'approcher l'autre âme avec un véritable amour, une vraie compréhension ?

Mais surtout comment trouverons-nous les morts si, dans notre isolement et notre froideur intérieure, nous passons à côté des vivants sans les voir ?

Aussi longtemps que l'autre et moi habitons un corps terrestre, subsiste la possibilité élémentaire que je perçoive sa présence, prenne conscience de lui. Nous ne sommes physiquement pas seuls et l'on voit même grandir à notre époque ce besoin de ne pas être seul, cette recherche de promiscuité dans les villes, les centres industriels, les lieux de vacances, au point qu'il n'est plus possible d'y échapper pour goûter le silence et se recueillir sur ses problèmes intérieurs. Un contraste tragique oppose la vie grégaire des individus qui finalement se gênent et se heurtent les uns aux autres, et l'isolement des âmes, qui s'enferment dans l'indifférence à la souffrance d'autrui, l'égoïsme haineux. C'est le cas de groupes contraints à vivre longtemps ensemble dans un espace clos – un navire, une prison, un taudis. Finalement les individus se sautent à la gorge, parce qu'ils ne peuvent plus « se sentir ».

Mais qu'ils franchissent maintenant le seuil de la mort, et voilà qu'ils se perdent de vue. Les corps sont tombés et avec eux ce qui créait un lien corporel et spatial (la vue, l'ouïe, le toucher, les vibrations de toutes natures). Seuls des sens purement spirituels pourraient désormais établir des rapports entre les êtres humains. Mais ils font défaut parce qu'ils n'ont pas été cultivés.

CHAPITRE VI

La séparation spatiale se surmonte. Les liens du corps se desserrent. L'âme s'élargit

Dans la vie ordinaire, nous sommes ainsi faits que nous nous exprimons depuis le centre corporel et conscient de nous-mêmes vers le dehors. Nous nous affirmons à partir de ce centre, en face de nos semblables : je suis – je veux – je crois – je pense ; si vous ne croyez et ne pensez pas comme moi, au moins éloignez-vous, je n'ai pas besoin de vous ! L'essence de cet égocentrisme est un fait, une donnée. Elle tient à la cohésion même de notre conscience de veille, de notre mode de percevoir, de penser et d'agir.

Les conditions mêmes de notre conscience de veille exigent d'être localisées. Nous sommes *ici* et depuis ici nous voyons *là-bas* quelque chose d'autre, un arbre, une maison, un homme ; nous pouvons les contourner, les observer, les étudier. Nous distinguons donc entre *ici* et *là*, entre le *su-jet* que nous sommes et l'*objet* que nous voyons. C'est ainsi que la distance s'établit, et ce que nous appelons l'*espace*. Cet espace sert de fond à la conscience que nous avons de nous-mêmes et de l'univers. Que nous ne soyons pas fondus intérieurement dans le milieu qui nous entoure, mais que nous lui fassions face, nous le devons aux conditions dans lesquelles nous vivons à l'état de veille. Quand je connais et que j'agis, je me ressens comme un sujet *actif* qui s'affirme avec plus ou moins d'autonomie en face de l'objet plus ou moins *passif* qui subit mon action. Je ne prends même vraiment conscience d'exister, d'être un « moi », qu'en émergeant du non-moi dont

je me distingue. Allons plus loin : nous repoussons le milieu qui nous entoure, comme un objet qui nous est extérieur, et cela pour nous sentir forts et libres dans notre conscience éveillée, notre conscience personnelle. Par là, toute vie personnelle peut apparaître comme une conquête sur le milieu.

Nous devons cet acquis de la conscience personnelle à ce rôle réduit jusqu'à l'irréalité auquel nous ramenons le monde qui nous entoure en l'enfermant dans les images de nos perceptions et de nos concepts. Finalement, il en résulte ce que nous appelons l'espace, cet espace qui paraît si essentiel que nous ne pouvons nous représenter quelque réalité que ce soit sous une forme autre que spatiale.

Que dans ces conditions l'homme moderne n'ait aucune possibilité de savoir quoi que ce soit du monde des morts, cela semble évident, puisqu'un défunt a quitté son corps de matière et ne peut donc plus être localisé dans l'espace.

La conscience que l'homme moderne a de lui-même et du monde repose entièrement sur cette opposition entre sujet et objet, entre moi et non-moi. Comment pourrais-je connaître ou agir sans m'opposer en tant que sujet à un objet ? Cette question ne fait que ramener à la surface le fait essentiel que l'homme moderne se ressent comme étant détaché du monde ambiant et que son effort doit consister à rétablir avec tout ce qui l'entoure, monde et hommes, des contacts qu'il a perdus, sans savoir où ni comment il les a perdus.

Or nous connaissons dans la vie deux situations dans lesquelles nous cessons de nous opposer au milieu extérieur comme un moi à un non-moi. Ces deux états sont le sommeil et la mort. Mais précisément l'un et l'autre nous font perdre ce que nous appelons la conscience du moi et la conscience du monde. Du point de vue du matérialisme, le sommeil et la mort ne semblent donc provoquer que le néant.

Et pourtant, à cela semble s'opposer l'impression que nous avons en nous réveillant et qui peut être décrite ainsi : cette

nuit, je n'avais plus ni sensations ni idées, car elles sont liées à mon organisation corporelle. Mais pendant ce sommeil profond j'étais uni à l'univers dans son essence. Je ne voyais autour de moi ni la nature terrestre, ni le monde des étoiles, comme des objets externes ; mais j'étais dans les choses, dans les prairies, les forêts, les nuages, les montagnes, les rivières et les mers. J'étais mêlé à la croissance des plantes, à l'odeur des fleurs, à la vie des bêtes, vivant en tout, participant à tout. J'étais sorti de moi, hors de mon corps localisé et de ma conscience personnelle. Je ne voyais plus le monde avec des organes situés dans un corps comme une réalité extérieure à moi. Je participais plutôt, par mon âme et mon esprit dégagés du corps, aux forces qui modèlent et soutiennent toute existence sur terre et dans le cosmos. Tandis que j'étais ainsi uni au « côté interne » des choses, je m'unissais à l'essence de tous ceux à qui me lie le destin, qu'ils soient distants de moi dans l'espace ou qu'ils soient déjà parmi les « défunts ».

Comme des souvenirs à demi effacés, ces impressions peuvent survivre au réveil dans certaines circonstances et nous accompagner de leurs couleurs indéfinissables tout au long de la journée. Nous ne ressentons plus alors notre état de conscience comme uniquement lié à l'espace corporel. Nous avons le pressentiment que, pendant le sommeil et après notre mort, quand nous sommes en dehors du corps, nous pouvons vivre au sein des forces et des êtres qui créent l'univers, unis à eux. Nous pressentons même qu'il en a été ainsi aux temps lointains de l'histoire humaine, quand il n'existait encore ni espace ni distinction de sujet et d'objet. Notre conscience personnelle indépendante n'existait évidemment pas non plus ; elle dormait encore dans le sein divin. Elle ne s'est éveillée que lorsque nous avons acquis un corps dense sur la terre. Nous sommes alors sortis de ce sommeil cosmique pour nous éveiller aux perceptions matérielles, au raisonnement humain. Et ce réveil, qui s'est accompli dans les temps reculés de l'évolution humaine, mais qui se repro-

duit à toute naissance, au cours de toutes les enfances et quotidiennement lorsque nous sortons du sommeil, ce réveil nous fait ressurgir hors de l'univers dans lequel nous étions répandus pour nous réintroduire dans l'isolement de la personnalité. Nous redevons distincts et distants de la nature et du cosmos, et ne voyons plus que des objets extérieurs dans ces règnes minéral, végétal, animal et même humain qui nous entourent. Dans la mesure où nous nous fermons à la nature, elle se ferme à nous et devient ce que nous appelons l'« espace », la « matière », et que nous tenons pour la seule réalité tangible.

Nous commençons alors à saisir par quelle extraordinaire métamorphose nous passons quand nous nous éveillons à la conscience du moi. Nous quittons les forces et les êtres suprasensibles qui modèlent et entretiennent la vie – ce que le Moyen Âge appelait la *natura naturans* – pour entrer dans le domaine de l'accompli, de l'achevé, qui déjà tombe en poussière, les corps matériels, la *natura naturata*. Et en nous, au lieu de notre être spirituel véritable, cheminant à travers naissances, morts et renaissances, nous sommes livrés aux remous des impressions superficielles, aux associations chaotiques d'idées et de souvenirs, d'impulsions affectives ou volontaires qui n'ont ni réalité ni durée. Cette conscience ne peut pas expliquer comment notre vie physique apparaît, se maintient et se renouvelle ; comment le pourrait-elle ? Elle nous semble n'être que le produit de l'activité des nerfs et du cerveau. L'étude des substances et des forces matérielles n'arrive pas davantage à faire comprendre l'apparition et le renouvellement des corps vivants. Nous constatons bien que les nourritures matérielles soutiennent la vie, mais même avec l'aide du microscope nous ne saisissons partout que la matière achevée et non la force créatrice qui travaille à ce devenir. Nos sens ne nous montrent donc que ce qui tombe sous l'action de la destruction et de la décomposition et non pas ce qui engendre la vie, la répare, la renouvelle sans cesse.

En bref, la conscience personnelle n'a pas le contact avec le pôle créateur de la vie, mais seulement avec le pôle de la mort. Toutefois, c'est dans ce monde créé et voué à la mort que nous acquérons une individualité autonome.

Est-il possible d'échapper à cette situation contradictoire ? Oui, et à une condition : si nous parvenons à rendre notre conscience, notre âme, notre moi assez dégagés d'attaches corporelles pour qu'ils ne se ressentent plus seulement dans l'isolement et l'affrontement à l'égard du monde qui les entoure, mais qu'ils puissent, tout en se maintenant, s'unir à lui. Seule peut conduire à cet état la discipline spirituelle, celle qui consiste à franchir ses limites personnelles sans se perdre pour autant, à se dégager de soi tout en restant lucide. L'âme s'élève alors dans l'univers sans que l'unité et la cohésion de la conscience en soient altérées ou rompues comme elles le sont dans les états extatiques, le sommeil et la mort. Nous filtrons à travers les limites du corps par un don toujours grandissant de nous-mêmes à l'univers environnant, jusqu'à ce que nous soyons immergés en lui et ne fassions plus qu'un avec lui, avec les êtres et les forces qui s'y trouvent, les phénomènes qui s'y déroulent. On peut parler alors d'une résurrection. Nous **resuscitons** de la mort à laquelle nous soumettent la science, la technologie et l'économie matérialistes modernes.

Un tout autre rapport s'établit alors entre notre vie consciente et ce que nous appelons d'ordinaire le corps, le monde extérieur ou la nature. Nous ressentons par exemple tout ce qui compose ce monde extérieur et tout ce qui s'y passe comme si c'était notre corps ; nous les ressentons du dedans, non plus seulement sous leur aspect matériel, mais dans leur existence suprasensible. Ainsi ce qui nous apparaît comme le donné extérieur devient pour nous intérieur. On pourrait aussi dire : ce qui nous semblait comme l'environnement de notre corps est devenu maintenant ce corps lui-même, le vrai corps de notre âme entrée en communion avec le cosmos.

La conscience toujours éveillée s'unit à l'action puissante par laquelle toute vie existe : nous germons avec la graine, fleurissons dans les fleurs, mûrissons dans les fruits. Nous ressentons les mouvements fluides de l'eau, les remous de l'air, la concentration de la roche, la lumière chaude des rayons solaires. Nous nous livrons avec prédilection aux rythmes du cycle annuel, saisonnier, quotidien et à toutes leurs résonances cosmiques.

Et par là nous entrons du même coup dans les sphères où vivent les défunts. Car les défunts ont rejeté leur corps étroit et dur qui éteignait la puissance de leur âme et les attachait à *ici*. Ils ont pour corps toute la nature et le monde des étoiles ; ils y sont répandus, unis tout spécialement à ce qui, en opposition avec les corps matériels et distincts, peut être désigné comme la vie de la nature, son dynamisme, son souffle rythmique, sa force de chaleur.

Nous nous rapprochons déjà, dans la vie ordinaire, de cette sphère des défunts quand nous ressentons par exemple la beauté d'un paysage. Si nous laissons notre âme s'absorber dans la mélancolie d'un soir d'automne ou bien dans la force d'espoir d'un matin printanier, dans la lumière si pure d'une journée hivernale, dans la plénitude féconde d'un orage d'été, nous sommes au seuil du monde des défunts. Un reflet de leur existence et de ses qualités tombe sur notre âme attachée étroitement au corps terrestre mais avide d'horizons. Car l'existence des défunts est aussi éloignée que l'on peut l'imaginer de la sécheresse prosaïque, des sensations et des raisonnements d'un cerveau moderne – c'est ce qui réduit à notre époque l'union avec les morts – notamment celui d'un technicien, mais par contre elle s'apparente profondément à la conscience artistique véritable, à tout ce qui anime, féconde, élargit l'âme humaine lorsqu'elle sert d'expression à la beauté ou à l'horrible, au sublime ou au monstrueux.

La puissance qui s'exprime en tous les arts trouvant dans

la musique son langage le plus direct, on peut avancer que, si l'on veut se faire une idée de l'existence des défunts, l'image la plus rapprochée est de la voir sous une forme « musicale ». La musique n'est évidemment pas pour eux quelque chose d'extérieur ; ils ne la perçoivent pas comme nos organes physiques perçoivent les sons physiques. Ils sont plutôt devenus eux-mêmes « musique » et vivent dans le champ des sonorités créatrices qui vibrent à travers eux. Au-delà de cet élément dont sur terre nous avons un reflet dans l'art et dans la musique, le défunt se trouve dans un élément d'essence religieuse qui n'a plus à vivre **dans** les âmes, comme pour l'homme de la terre, mais qui forme et soutient la substance même de l'âme. Le défunt qui progresse sur la voie de la purification est immergé dans cette sphère de l'esprit divin dont la substance est faite de paix, de dévotion, d'adoration. C'est la sphère du Verbe cosmique d'où il entend retentir les jugements qui sont portés sur l'existence qu'il vient d'accomplir sur la terre.

Lorsque quelque chose sur terre vient nous ébranler au point que nous nous sentons dépassés par l'inexprimable, bouleversés par une force qui pourrait nous fracasser, mais qui en même temps remue les profondeurs de notre âme et les féconde, lorsque nous nous sentons alors nous élan- cer au-dessus de nous-mêmes, transportés dans un univers qui vient à nous et nous soulève, nous sommes au bord du monde où vivent les défunts, nous sommes sur le seuil.

Goethe a exprimé cette expérience dans son fragment de *Prométhée* (1773), lorsque Prométhée décrit à sa fille Pandore la parenté entre celui qui aime d'un amour vrai et celui qui meurt :

« PANDORE

*Oh ! certes... Ce cœur souvent m'entraîne,
Ah ! nulle part et cependant partout.*

PROMÉTHÉE

*Il est un instant qui comble toute chose,
Tous nos désirs, nos rêves, nos espoirs,
Et qu'on redoute, Pandore,
C'est la mort !*

PANDORE

La mort ?

PROMÉTHÉE

*Quand, du plus profond de ton être,
Tu sens, tout ébranlée, tout
Ce qui jamais ne te fut prodigué de joie et de souffrance ;
Quand ton cœur en tempête s'exalte,
Et dans les larmes cherche l'apaisement,
Et que s'enflamme son ardeur ;
Quand tu n'es plus que résonance, frémissement, fris-
son,
Que tous tes sens défont
Et que tu crois toi-même défailir,
Que tu t'effondres
Et que tout, dans la nuit, s'effondre autour de toi,
Et que, du plus intime de toi-même,
Tu embrasses un monde :
C'est là que meurt la créature.*

PANDORE

Ô Père, fais que nous mourions !⁹ »

Toutes les émotions pures et profondes qui ébranlent notre âme sont apparentées à la mort et nous donnent un pressentiment du trépas. Elles sont de telle nature qu'en elles s'interpénètrent mystérieusement le bonheur et le malheur, la souffrance et la joie, le sentiment de périr et de ressusciter. C'est ainsi que, devant la beauté de la nature ou d'une œuvre d'art, il arrive que nos yeux se remplissent de larmes et que par contre à la douleur sincère que nous cause la perte d'un parent ou d'un ami se mêle un secret sentiment de bonheur.

Et de cette peine mêlée de joie, de cette joie mêlée de peine, nous dégageons la curieuse impression qu'en elles vit non seulement notre propre âme, mais plus encore l'âme du défunt que nous pleurons. Celui-ci déverse dans notre âme les remous des sentiments et des volontés qui l'agitent et le relie encore aux soucis et aux désirs terrestres. En nous, ils engendrent ce singulier détachement et cette impression d'être soulevé au-dessus de soi que les survivants éprouvent souvent après la mort d'un être cher. Cette impression dure un certain temps, puis s'éteint lentement pour faire place à une sécheresse intérieure que bien des hommes ressentent douloureusement ; ils souhaiteraient retrouver le premier élan d'amour et de douleur grâce auquel ils se sentaient plus près du disparu et dont la perte leur fait croire que le lien est rompu.

CHAPITRE VII

L'activité bénéfique et maléfique des défunts pendant leur existence cosmique

Ce n'est pas dans les substances terrestres que notre intelligence, nos mains, et nos outils façonnent, que les morts interviennent, mais surtout dans l'activité créatrice elle-même, dans l'art et dans l'histoire, ces formes de beauté – ou d'horreur – qui émeuvent profondément nos âmes. Or c'est à peine si une légère pellicule recouvre ces formes naturelles, dernières manifestations où la sphère spirituelle entre en contact avec la sphère terrestre. C'est pourquoi toute perception sensorielle porteuse d'une impression artistique véritable est en même temps une porte ouverte sur le suprasensible. Quand notre regard s'arrête avec admiration sur la forme d'un cristal, le bourgeonnement d'une plante, l'attitude d'un animal, les nuages ou l'azur du ciel changeant selon les saisons, le monde des vivants et le monde des morts se tendent pour ainsi dire la main. C'est pourquoi le petit-bourgeois matérialiste trouvera l'univers de l'art et du beau tout aussi irréel que celui des défunts.

Les qualités semblables des êtres et des choses s'attirent mutuellement comme par magie et, en ce sens, une attraction puissante unit tous les êtres vivants à l'élément qui leur est propre : l'oiseau à l'air, le poisson à l'eau, la chenille à la feuille nourrie de sève humide, le papillon à la fleur parfumée et baignée de lumière solaire ; le cactus croît sur un sol pierreux, la laitue aime l'humus richement fumé.

Quand l'âme humaine quitte les limites étroites du corps

et se répand dans le monde des forces, elle y trouve des tendances très différentes. Les pointes acérées du chardon s'opposent à la tendre blancheur du lys, le parfum délicat de la rose à l'odeur repoussante de l'assa-fœtida, les gelées et les giboulées de mars aux tièdes ondées bienfaisantes du printemps, la chaleur qui mûrit et sucre les fruits à celle qui favorise l'apparition de la moisissure et des champignons. De manière analogue, l'histoire humaine possède aussi des époques, des lieux lumineux et bénis, et d'autres où tous les diables semblent déchaînés.

Tous ces processus paraissent, en dernière analyse, se grouper en deux grands courants dont le caractère moral est indéniable (si on enlève au concept « moral » tout ce qu'il peut avoir de mesquin et d'étroit pour lui rendre sa grandeur cosmique) : le courant des forces constructives, réparatrices, pénétrées d'amour, et celui des entités nuisibles et des forces destructives. Derrière eux s'élève, en fin de compte, quelque chose comme l'ombre gigantesque d'un esprit bienveillant et d'un esprit hostile dont les serviteurs sont soit les hiérarchies angéliques, soit des entités démoniaques.

À l'âme d'un initié moralement purifiée et éclairée par la discipline indiquée plus haut, il est possible, quand elle pénètre dans le monde spirituel, de percevoir ces courants différents et leurs entités et d'obtenir ainsi une vue claire et générale de leur caractère et de leur mission dans le cosmos. Au cours du sommeil ou de la mort, l'âme de l'homme ordinaire fait l'expérience de ce monde élargi où règne la loi de sympathie qui rapproche les semblables, mais aussi celle de l'antipathie qui oppose les dissemblables. Les souvenirs de beauté, les sentiments d'amour et les impulsions morales volontaires qui vivent en nous recherchent pendant la nuit les forces et les entités qui par exemple élaborent la formation des roses et des lys. Les impulsions opposées ne rencontrent en revanche que celles qui engendrent les chardons

et l'assa-fœtida. Le matin, à notre réveil, nous apportons les dispositions que nous avons ainsi recueillies au cours de notre sommeil ; notre humeur, nos sentiments sont purifiés, joyeux, chaleureux, ou au contraire, maussades et agressifs.

Les criminels, en particulier, peuvent le matin ressentir une forte impression d'insatisfaction en ce qui concerne le sens de la vie, parce que le fondement moral de leur vie, pourtant présent au fond de leur âme, leur reste caché ; cette impression peut même créer un sentiment de révolte tel, envers le monde et les hommes, que d'autres crimes peuvent y trouver leur origine. Car les âmes de ces hommes s'unissent la nuit à des forces cosmiques destructrices, incapables qu'elles sont de participer aux forces lumineuses créatrices du monde spirituel divin. Leurs âmes affaiblies et vides retrouvent le matin l'existence corporelle sans avoir éprouvé le rafraîchissement d'un sommeil normal. Qu'une bonne conscience soit un mol oreiller est une vérité profonde inspirée par la sagesse cosmique.

Ce qui se passe ainsi dans le sommeil se produit aussi après la mort. L'investigation spirituelle de Rudolf Steiner nous l'enseigne, et une pensée formée à l'observation des phénomènes de la vie et de l'âme peut aisément l'admettre. Les menteurs, les gens sans scrupules, etc. n'atteignent pas après la mort les régions élevées et lumineuses de l'esprit. Ils en sont pour ainsi dire refoulés et restent à proximité de la Terre. Assujettis aux puissances cosmiques négatives, ils deviennent des serviteurs des « esprits des obstacles » et déchaînent les accidents et les catastrophes qui s'abattent sur la nature et l'humanité. Arrêtées par là même dans leur évolution et coupées du monde spirituel divin, ces âmes languissent et s'étiolent : elles ne peuvent construire pour leur prochaine incarnation que des corps affaiblis, malades ou infirmes.

Mais plus précisément encore, la pensée, le sentiment, la volonté matérialistes se transforment après la mort en forces

de destruction qui s'unissent aux puissances de destruction cosmiques telles que nous les avons vues à l'œuvre dans les deux dernières guerres mondiales. On peut aisément le comprendre si l'on pense :

1° Que la pensée matérialiste s'unit aux substances et aux forces de la matière dont nous savons aujourd'hui que, loin de produire la vie, elles ne peuvent que la détruire ; elle ne manie en effet que les forces de « déconstruction » qui s'opposent à la vie. Bien que nécessaires dans l'économie du monde, ces forces ne portent pas moins en elles la mort.

2° Sous l'aspect de l'intellect abstrait, la pensée matérialiste est déjà liée physiologiquement aux processus du cerveau et du système nerveux dont le caractère est « déconstructeur ». Le pôle nerveux s'oppose au pôle de la vie, en vue d'ailleurs de maintenir un équilibre nécessaire. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ce caractère essentiellement destructeur de la pensée intellectuelle se consacre extérieurement à des activités qui, servant le capital et les techniques de destruction, ont pour conséquence directe ou indirecte la mise en condition servile ou l'anéantissement d'autres hommes.

Tant que cette pensée matérialiste, égoïste et sans idéal moral ne règne dans les âmes que pendant la vie terrestre, entre la naissance et la mort, les forces qui en proviennent n'ont qu'une action relativement limitée. Mais dès que ces âmes quittent leur corps, c'est comme si l'on brisait un vase dans lequel prolifère une culture bactériologique virulente et que les bactéries porteuses de maladies se répandent sur la terre, où, unies aux conditions qui leur sont favorables, elles apportent des épidémies redoutables. Outre ces épidémies, ces âmes introduisent l'obscurité, le trouble et le chaos avec toutes leurs conséquences historiques dans les profondeurs inconscientes des âmes des vivants. Les savants ont à cet égard une lourde responsabilité. Le mal, en effet, n'est pas immédiatement reconnu par la conscience journalière,

sinon la plupart des hommes s'en détourneraient avec effroi : il commence par étouffer la conscience, endormir la pensée, exciter les passions. Il peut alors se répandre sous le manteau d'idéaux élevés tels que le service de la nation, la liberté des peuples, etc.

On entend souvent les uns et les autres se plaindre de leur sort : « Encore ce foutu mauvais temps ! Encore une averse de grêle qui saccage les récoltes, ou des pluies diluviennes, ou une année de sécheresse... Encore une catastrophe politique ou un accident ! » Que l'on considère pourtant qu'en dépit de toutes les erreurs humaines, il est merveilleux que la terre porte toujours des moissons et que le sein des mères reste encore fertile. Ne devrions-nous pas plutôt nous demander comment il se fait que les enfants continuent à naître, les fruits à mûrir, les vaches à donner du lait ?

Si seules les pensées matérialistes, la technique auxiliaire de la puissance et de la jouissance, et ces tendances immorales qui animent tant d'âmes et explosent à la mort agissaient sur terre, la vie terrestre aurait pris depuis longtemps la même voie que celle de la Lune et ne serait plus qu'une scorie dont tout élément fécond aurait disparu. Mais il existe encore un monde spirituel divin et celui-ci prend en lui, avec une inaltérable patience, les forces humaines de destruction et de chaos, les apaise, restaure et crée ainsi dans sa bonté infinie l'amour et l'harmonie nécessaires pour compenser ce que les hommes perturbent avec tant de légèreté. C'est ce monde divin qui chaque nuit prend soin de notre existence spirituelle, psychique et corporelle pour reconstruire et guérir ce qu'au cours de la journée nous avons nous-mêmes détruit ou prédisposé à la maladie. Pendant notre sommeil, nous participons à ce travail bienfaisant, et pourtant, le plus souvent, nous ne nous servons de ces forces libéralement données que pour rapporter sur la Terre des impulsions de destruction et de haine.

Au tournant des âges, un être divin issu du monde solaire d'amour et de sagesse est descendu sur terre. Le dard du scorpion et le crochet du serpent présents dans la conscience du moi humain terrestre le mirent à mort. Le Christ ne fut pas seulement crucifié physiquement dans le corps de Jésus de Nazareth, sa force d'amour et de salut unie depuis lors à la Terre et à l'humanité est constamment recrucifiée sur cette croix que l'homme lui-même dresse avec ce qu'il incarne de mort, d'égoïsme et de haine.

Toutefois sa force de résurrection nous fait malgré tout progresser, même quand nous le renions. Il n'est pas venu pour juger, mais pour guérir ; car au fond, le mal est une « maladie », de sorte que ce ne sont pas seulement les vivants qui sont malades dans leurs corps, mais aussi les morts, dans la mesure où ils gardent en eux des désirs non purifiés attachés à la terre et à l'ego. Le premier devoir des vivants qui veulent être les serviteurs du Christ est alors de les aider.

Les âmes qui ont tout particulièrement besoin d'aide sont celles qui, pendant leur existence terrestre, ont fait le mal et perpétré des crimes. Sur ce point, il y a bien des idées à rectifier : car ce que nous appelons aujourd'hui le châtement et surtout les principes au nom desquels on châtie se rattachent davantage au Dieu de colère et de vengeance qu'au Dieu d'amour et de rédemption. Notre manière de juger nos contemporains comporte encore une grande part de morgue pharisienne et de dureté de cœur, et c'est au fond cette même force égoïste de destruction et de meurtre que nous utilisons pour châtier ceux que nous condamnons.

Mais les âmes qui ont encore plus besoin d'aide sont celles qui, à cause de leurs convoitises terrestres, sont après la mort retenues dans l'entourage de la terre et qui veulent s'accrocher avidement aux vivants, à la manière de vampires. C'est pourquoi tout ce qui a rapport à la médiumnité, aussi bien la constitution corporelle des médiums que le contenu de leurs

communications demande à être redressé. Car ce ne sont que les « enveloppes » les plus inférieures des morts attachés à la terre et abandonnées depuis longtemps qui se manifestent ainsi, alors que leur être spirituel réel s'est peut-être élevé depuis lors dans les sphères supérieures.

À une époque matérialiste comme la nôtre, toutes les âmes humaines sont malades et ont besoin d'aide, car les forces à l'œuvre dans la matière, dans la pensée et l'activité matérialistes sont des forces cachées de destruction et de mal, d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins reconnues pour ce qu'elles sont.

Nous avons dit plus haut que le mort s'unit aux forces cosmiques positives ou négatives telles qu'elles se manifestent dans les diverses formations naturelles. On peut se demander comment cela est possible : les traditions les plus respectées ne disent-elles pas que le mort vit dans le ciel, le purgatoire ou l'enfer ? Mais ce qu'on appelle : le ciel, n'est-ce pas au fond la sphère des esprits divins qui créent avec amour ? Et l'enfer, celle des esprits sataniques, haineux et destructeurs ? Le ciel et l'enfer sont-ils si complètement isolés de la terre ? Ne sont-ils pas plutôt insérés dans le champ des forces terrestres, dans les formations et les événements historiques ? Le ciel et l'enfer ne sont-ils pas partout, dans les rochers comme dans les plantes et les animaux et ne se manifestent-ils pas dans leur configuration même ? Lorsque nous circulons sur la terre, ne traversons-nous pas leur sphère et notre âme ne se sent-elle pas attirée comme par magie tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, vers tel ou tel de nos contemporains, tel événement historique, tel processus naturel ? La haine et le mal ne se rétractent-ils pas devant les forces d'amour et de lumière qui les entourent et même les pénètrent, et ne refusent-ils pas la boisson de vie et de santé qui leur est ainsi offerte, pour ne s'adonner qu'aux forces de mort et de ténèbres ?

CHA-
PITRE VIII

Les survivants peuvent-ils aider les défunts ?

C'est une coutume bien touchante qui réunit les amis d'un mort après ses obsèques, parfois à l'endroit même où ils ont partagé son travail et ses peines ou échangé des pensées amicales, pour évoquer sa mémoire. Chacun puise dans le trésor de ses souvenirs les événements saillants de sa vie ou les détails intimes qui exprimaient le mieux sa personnalité. Et les assistants retrouvent dans ces paroles tel geste de tête qu'ils aimaient, tel geste de mains qui le caractérisait plus spécialement. Ils éprouvent un étrange sentiment de mélancolie à revivre par le souvenir le chemin parcouru ensemble ; des époques oubliées depuis longtemps resurgissent avec une fraîcheur de coloris si vive qu'elles semblent encore toutes proches. Ce n'est que lentement qu'on s'habitue à l'actuelle et douloureuse absence. Rentrés chez eux après les obsèques, ils ont l'impression que cette évocation du défunt était plus qu'un souvenir, c'était une véritable présence. Cette incursion dans un passé relativement récent a fait jaillir une réalité, encore vivante, dans laquelle le défunt se trouvait réellement présent et cette présence remplissait l'espace autour d'eux et en eux. Il s'épanchait dans les souvenirs comme dans une coupe d'âme qui s'offrait à lui pour qu'il y séjourne encore un peu. Le défunt, en effet, s'unit souvent à ceux qui le pleurent ensemble plus intimement qu'il ne pouvait le faire pendant sa vie, car les lois de l'espace qui régissent les corps physiques l'obligeaient à se tenir en dehors et à côté d'eux. Libéré des

conditions terrestres, son essence vit maintenant dans l'âme des survivants ; elle les inspire et parfois même leur insuffle l'ardeur de poursuivre les buts qu'il se proposait. Bien des associations qui se consacrent à perpétuer l'œuvre d'un mort naissent de cette façon. Le groupe devient l'instrument visible offert par les âmes pour que, dans ce cercle de survivants, le défunt puisse continuer son activité sous une autre forme.

Cette impression se renforce encore quand les pensées du cercle d'amis ne se limitent pas à évoquer sa personnalité humaine mais cultivent en commun les données grandioses de l'esprit ; si, par exemple, ils s'adonnent à l'étude de l'Évangile selon Jean et qu'ils dirigent vers le défunt cette action, la plus forte et la plus efficace qu'un homme puisse ressentir dans l'existence terrestre, un pont s'établit entre les deux domaines. Rudolf Steiner précise que plus l'âme des vivants s'élève au-dessus des préoccupations matérielles quotidiennes, plus elle rayonne avec force dans la région où résident les morts.

Le sens originel du culte des morts et de leurs funérailles, perdu aujourd'hui pour la conscience humaine, n'était pas celui d'une cérémonie plus ou moins édifiante pour la famille du défunt ; c'était avant tout une aide pour indiquer à l'âme la voie qu'elle devait suivre après la mort.

Qu'est-ce en effet qu'un culte ? Ce n'est pas une manifestation quelconque organisée par et pour les hommes, mais l'accomplissement d'un « acte » dont les paroles, les chants, les gestes et les mouvements sont étroitement réglés et qui, exécutés par le prêtre et accompagnés par la communauté qui y prend part, est offerte au monde spirituel divin pour que celui-ci y déverse son essence, et l'anime comme l'âme anime le corps. La forme d'un culte authentique n'a pas été inventée par les hommes, mais donnée par le monde spirituel divin et reçue par des hommes éclairés à cet effet. La cérémonie est une offrande, une question, qui monte de l'humain

nité terrestre, et l'essence spirituelle qui s'y manifeste est la réponse pénétrée des grâces du monde spirituel. Dans le cas particulier du culte des morts, le culte devient une véritable force, une lumière, une nourriture dirigée vers l'âme du mort par les survivants terrestres. Alors que le culte est ce qui unit le plus profondément les membres d'une communauté humaine, le véritable culte des morts crée aussi la communauté la plus étroite entre les vivants et les défunts.

Les cierges jouent un rôle particulièrement important dans toutes les cérémonies mortuaires : on les allume à l'heure de la mort et ils brûlent trois jours dans la chambre où le mort repose jusqu'au moment de la sépulture. En novembre, le jour de la fête des morts, on a coutume dans certains pays d'allumer des cierges dans les cimetières sur chaque tombe, et l'aspect mystérieux que prend ainsi cette soirée d'automne répond à ce besoin de lumière qu'éprouvent les morts au début de leur cheminement à travers les régions obscures et non encore purifiées de leur propre âme. Le cierge porteur de lumière est une image de l'homme, porteur du moi, porteur du Christ. Par là même, il est aussi une image de toutes les forces de sagesse et d'amour grâce auxquelles ce moi humain, né des mondes spirituels mais implanté dans l'existence terrestre et exposé au feu trouble des passions et des contradictions, peut transformer ce feu en une flamme de plus en plus pure.

Les cierges que nous allumons à la cérémonie mortuaire peuvent donc exprimer l'offrande de notre amour fervent et de nos pensées pénétrées de lumière à celui qui vient d'entrer dans le royaume des morts pour lui montrer le chemin, éclairer son but, éveiller son moi, vaincre la solitude et la sécheresse du labyrinthe obscur qu'il doit traverser avant de pouvoir accéder aux régions supérieures. La traversée de cette solitude ténébreuse fut à certaines époques ressentie avec une telle force que, pour apaiser l'angoisse qui saisissait l'âme dans cette région, le cierge allumé fut utilisé comme un

moyen de bannir les puissances impures et démoniaques qui y régnaient. Sa lumière avait pour but d'éveiller chez les survivants comme chez les morts la force de l'esprit, du moi réel né de la Divinité et par conséquent la force du Christ devant lequel les démons reculent et disparaissent. Le cierge rappelle à chacun que, si son moi doit subir les assauts des démons, il pourra aussi jouir de la plénitude de l'esprit et de la paix en lui-même.

Mais pour être complet, le culte des morts comporte encore une « oraison funèbre ». Celle-ci aussi est une lumière, car elle apporte au mort une évocation ordonnée et compréhensive de son propre être, du cours de sa vie, du sens objectif de son activité dans le monde actuel, et elle lui facilite ainsi la prise de conscience de son individualité.

C'est pourquoi tout discours mortuaire doit remplir deux conditions : il doit éviter les phrases creuses et les louanges exagérées ; avant tout, il doit être vrai. Mais il doit aussi éviter toute critique négative : il doit être imprégné de cet amour qui décèle le caractère intime et les tendances propres au destin de chaque être humain, pour présenter à l'âme du disparu le miroir fidèle dans lequel il peut se trouver lui-même. Comme pour un être vivant, une telle évocation ne peut être féconde que si elle est assez compréhensive pour que l'âme puisse s'y reconnaître et l'accepter ; elle ne doit pas s'appesantir sur les imperfections du moi inférieur, mais élever au contraire sa vision vers le moi supérieur et éternel. L'âme doit se sentir accueillie et comprise avec justice et amour par les amis présents, telle qu'elle pouvait se comprendre elle-même pendant sa vie terrestre.

Car au milieu des luttes d'ici-bas, rien n'est plus difficile à acquérir que la vraie connaissance de soi : nous oscillons constamment d'une présomption excessive à un sentiment torturant d'infériorité, ce qui nous empêche de trouver notre être véritable et, par suite, de réaliser en toute modestie ce que le destin

exige de nous. Cependant cette exacte connaissance de soi est la tâche essentielle de l'âme humaine après la mort, car c'est là qu'elle doit s'observer elle-même et se juger dans le miroir inexorable de la conscience et de la vérité divines. Mais quelle que soit l'image que lui renvoie le miroir, l'âme ne se sent pas anéantie, parce qu'aucune critique ne la blesse, ne l'humilie ni ne la brise ; elle est au contraire aidée par cet amour qui, grâce à la vérité de la conscience, lui indique des voies meilleures et lui rappelle l'éternelle dignité de l'homme.

C'est pourquoi une antique sentence dit : *De mortuis nihil nisi bene* (des morts il ne faut dire que le bien). La haine, la critique négative et sans amour ne sont le fait que de la vie terrestre ; car, ici-bas, les lois du monde physique veulent que les vivants présents dans le corps terrestre restent isolés à côté et en face les uns des autres. Quelle qu'ait pu être notre attitude vis-à-vis d'un être, après sa mort, notre souvenir doit être pénétré d'intérêt, de compassion et d'amour afin qu'aucun nuage sombre et impénétrable ne nous sépare de lui.

De tout ce que nous appelons : réalités terrestres, qu'est-ce qui, pour le mort, est avant tout « réel » et présent ? Vers quoi se tourne-t-il ?

Pour répondre à cette question, qu'on se le représente d'une manière imagée baignant dans la puissante atmosphère psychique des défunts. Rien de ce que peuvent percevoir les yeux et les oreilles physiques, rien de ce que les mains peuvent toucher n'est accessible et présent pour ces âmes isolées de la Terre et démunies d'organes sensoriels. Tout ce que nous appelons réalité terrestre a disparu pour elles ; elles ne voient que des ténèbres impénétrables quand elles dirigent leur regard vers la Terre ; car, comme nous l'avons vu plus haut, si elles participent aux forces créatrices, elles sont aussi unies aux puissances démoniaques destructrices qui agissent dans la matière et les éléments, ce qui ne nécessite ni une vision ni une connaissance éclairée de leur activité.

Les seuls points lumineux qui puissent s'éclairer pour les défunts dans ces ténèbres, ce sont les âmes des survivants : elles sont autant de « fenêtres » par lesquelles il leur est possible de plonger un regard dans l'existence terrestre. Mais il faut que les survivants soient pénétrés de véritables connaissances spirituelles et de souvenirs pleins d'amour. Des âmes sans amour, haineuses, uniquement occupées de pensées et de désirs matériels, restent obscures ; il n'en rayonne aucune lumière, aucune chaleur pour la conscience des morts. La Terre reste sombre, et les morts abandonnés dans leur solitude y frissonnent de froid et de faim spirituelle. Mais que des hommes cultivent des pensées, des sentiments, des volontés dépassant les préoccupations terrestres, alors leurs âmes s'illuminent et réchauffent l'espace ; à travers les « fenêtres » qui s'allument ainsi, une lumière amicale rayonne dans les étendues du paysage nocturne et montre le chemin aux défunts solitaires. Grâce à toutes ces lumières, la Terre brille dans les mondes psychique et spirituel et, de leur séjour, les morts peuvent la regarder et y travailler consciemment, bénissant et éclairant l'avenir. Dans ce sens, Rudolf Steiner rendait attentif à la possibilité de « faire la lecture » aux morts, c'est-à-dire d'emplir avec force et clarté son âme de contenus spirituels afin que le défunt qui nous est lié puisse participer à ce qui nous habite alors et y vivre aussi.

Toutefois ce qui fonde avant tout la relation entre les vivants et les morts, comme d'ailleurs aussi l'entente des vivants entre eux, c'est ce silence intérieur, cet « espace » intérieur dans lequel un autre être peut se révéler et être perçu.

Dans cet état, la direction de notre conscience se « retourne » en quelque sorte : nous ne regardons plus les choses qui nous entourent dans l'espace extérieur, nous nous observons nous-mêmes de la périphérie de notre être. L'« espace » intérieur n'est ni petit ni circonscrit par notre corps ; il est au

contraire immense comme le monde qui embrasse toutes choses et par conséquent aussi l'être intime d'un contemporain, qu'il soit vivant ou mort.

Celui-ci peut parler dans l'âme du survivant, d'abord doucement, timidement, ensuite son langage devient de plus en plus clair et puissant.

À l'époque actuelle, nous n'apprécions souvent que l'activité utilitaire, intellectuelle ou économique, parce qu'elle tend à des réalisations extérieures, et par suite, pour bien des gens, le don de soi, l'amour désintéressé, l'altruisme nécessaires à la préparation de cette disponibilité intérieure de l'âme sont synonymes de faiblesse et de perte du moi. En fait, par cet élargissement de l'âme et ce silence attentif, ces qualités développent une force d'éveil du moi qui dépasse de bien loin le succès de toutes les réalisations utilitaires.

L'attitude égocentrique qui oppose avec dureté son moi à tout ce qui n'est pas lui, est aisée et commode ; obéir à des impulsions extérieures, répondre aux contraintes par la haine, la colère, l'amertume, la vengeance, est naturel et facile. Il ne semble même pas tellement difficile de risquer sa vie dans les combats quand on est poussé par l'enthousiasme patriotique ; mais derrière toutes ces impulsions et les actions qu'elles suscitent se cache au fond une certaine faiblesse du moi, et même une certaine angoisse devant des menaces auxquelles ou répond tantôt par une réaction violente, tantôt par une dérobade. Toutes les manifestations de colère, de dépit, l'irritation, l'emportement, voire l'arrogance, ne sont que des marques de la profonde insécurité qui règne au cœur des hommes. Le vrai moi est d'autant plus fort qu'il est intérieurement calme et paisible et qu'il n'éprouve nul besoin de justifier son opinion, sa puissance ou sa propriété par des explosions de colère ou de haine. Parfaitement maître de lui, il peut se consacrer sans réserve à comprendre et à aider les autres sans craindre de se perdre.

Trop souvent nos contemporains se dérobent à toutes ces questions en prétextant le manque de temps et de place, l'agitation de la vie moderne, les soucis matériels qui les assaillent. En vérité, c'est en eux-mêmes que règnent le manque de calme, l'agitation, la hâte, l'assaut des tendances déchaînées et le chaos de leurs pensées. Ce ne sont ni la place ni le temps extérieurs qui leur manquent – combien de temps l'homme le plus occupé perd-il journallement ! –, mais bien plutôt une place et un temps intérieurs.

Ce sont en fait la pauvreté, la faiblesse et l'étroitesse de l'âme qui parlent ainsi, car dès que cessent les divertissements du monde moderne, l'âme se trouve devant un vide intérieur, et l'angoisse qui monte en elle lui révèle que toute la vie ordinaire de sa conscience n'est alimentée que par le monde extérieur.

À ce moment, l'âme devrait trouver le courage de se maintenir consciente devant ce néant, sans chant ni lumière, sans mouvement ni contenu, devant ce vide pur de l'espace et du temps intérieurs. Alors, lentement, ce silence, cette obscurité et ce vide pourront, de l'intérieur même, se remplir de lumière, de sons, de paroles et de formes provenant d'un autre monde, et l'âme pourra ainsi recevoir les communications que les morts qui se tiennent près d'elle veulent lui faire connaître. Elle peut même prendre conscience de ce que pensent et disent des vivants éloignés dans l'espace ; elle le perçoit non à la manière des excitations sensorielles du monde extérieur, mais comme si, de l'obscurité nébuleuse et du silence intérieur, peu à peu des liens de pensée de plus en plus nets se précisaient. Mais tout cela peut et doit être exercé longuement et patiemment, comme on est accoutumé à le faire dans les domaines extérieurs, scientifiques, technologiques ou sportifs.

Nous pouvons déjà commencer à prêter une oreille plus attentive et plus compréhensive aux questions essentielles que

l'on nous pose. Nous pouvons accorder notre âme aux paroles inquiètes de nos contemporains. Cette manière d'écouter demande non seulement que l'on fasse taire tout élan de sympathie ou d'antipathie, toute satisfaction de savoir mieux et plus que notre interlocuteur, mais aussi tout jugement prématuré, tout conseil inconsidéré, car il ne s'agit pas de lui apporter notre point de vue personnel ou une généralité quelconque, mais bien notre compréhension, notre compassion la plus attentive et la plus dévouée pour son destin et son caractère, qu'il soit par ailleurs bon ou méchant, intelligent ou simple d'esprit, comme on dit.

Cette façon d'écouter et de comprendre possède déjà une énorme force de guérison et de transformation en faveur de l'être et du destin de celui à qui nous offrons ainsi « l'espace » de notre âme. Le seul sentiment d'être écouté et de pouvoir s'exprimer sans réserve le met sur la voie de la connaissance de lui-même ; il commence à se voir plus clairement dans le miroir d'une autre âme et à comprendre ce qui l'opprime, même si nous ne lui disons rien et ne faisons qu'écouter avec une compassion patiente. Ce dont les hommes souffrent le plus, c'est en effet d'être étroitement enserrés dans les mailles de leurs préjugés, de leurs désirs et de dépendre durement des nécessités de leur destin sans pouvoir accéder à une vue plus large, à une connaissance plus exacte des forces qui les poussent et des causes qui ont amené les difficultés qu'ils rencontrent, soit dans leurs rapports avec autrui, soit aussi avec eux-mêmes.

Cet élargissement constitue le premier pas qui permet de s'élever au-dessus de soi-même et de se réconcilier avec le destin ; mais il faut pour cela trouver accès auprès d'une personne dont la sympathie libère l'âme affligée par le simple fait qu'il s'ouvre à elle et l'écoute avec compréhension.

Quand deux êtres entièrement confiants et dépourvus d'égoïsme échappent ainsi aux limites étroites de leur moi

habituel, alors, tout comme à Emmaüs, la présence d'un troisième commence à se révéler : la chaleur de sa lumière les pénètre, annonçant le moi réel idéal qui doit animer notre moi humain selon la parole de Paul : « **Maintenant je vis, non pas moi, mais le Christ vit en moi.** » Du « Je suis » tel que l'enseigne l'Évangile selon Jean rayonne la force apaisante et guérissante de compréhension dans toutes les réunions humaines.

C'est elle, justement, qui intervient dans nos rapports avec les défunts qui nous sont liés par le destin quand ceux-ci cherchent à parler à nos âmes, non avec des mots perceptibles à l'oreille, mais sous la forme d'une impulsion très puissante, quand la houle des soucis, des désirs et des souvenirs s'agite encore en eux. Par la manière dont nous accueillons cette impulsion dans notre âme, nous pouvons rayonner dans leur monde une clarté bienfaisante, un calme apaisant.

Mais à quel point il est difficile d'écouter ainsi, nous le sentons à la fatigue rapide de notre attention et à la tendance égoïste de revenir à nos propres limites pour arrêter les confidences, au moyen d'un conseil ou d'une critique.

Et cependant l'être et le destin de chaque homme sont une si grande merveille qu'à côté d'eux le point de vue prosaïque de la vie quotidienne ne peut que paraître bien pâle. Pour la vie sociale future, il serait d'une importance capitale qu'à l'occasion de chaque rencontre humaine, cette question monte des profondeurs de notre âme : Que veut me dire cet être dont le destin croise en ce moment ma route ? Dans chaque rencontre humaine, si on la prend suffisamment au sérieux, on peut voir un don, une grâce.

Une époque récente a pu penser que, grâce au développement industriel et au confort que celui-ci fournit à la vie urbaine, elle possédait une réalité essentielle et qu'elle avait de ce fait le droit de mépriser les valeurs purement humaines. Seuls quelques idéalistes parlaient encore de la

valeur infinie de chaque âme humaine ; leur voix était facilement couverte par l'appel de la vie courante à la puissance, à la propriété et à la jouissance. Aujourd'hui, sans sermon moral ou religieux, la réalité elle-même nous instruit de la vanité de tous les biens matériels en les détruisant sous nos yeux. Que nous reste-t-il alors ? Au fond, il ne nous reste que l'homme, l'élément humain. Les liens du destin qui se tissent entre les êtres au cours de la vie ou que nous avons préparés dans une existence précédente sont en fait ce qu'il y a d'essentiel et de réel dans notre existence : ils tissent une trame indéchirable qui seule se maintiendra, alors que tout ce sur quoi nous fondons notre vie s'effondrera.

Nous commençons à peine à pressentir ce que l'homme peut être pour l'homme quand nous errons solitaires et apatrides dans un monde déchiré. Que des circonstances extérieures éloignent deux êtres au point qu'ils soient à jamais séparés sur cette terre, soit par la distance, soit par la mort de l'un d'eux, les liens créés par le destin, la conscience morale et l'amour se maintiennent dans le monde spirituel et perdurent invisibles pour se renouer dans une existence future. On peut déjà affirmer que des êtres qui, pendant leur vie, avaient ouvert leur âme l'un à l'autre continuent, après la mort, à faire rayonner leurs entités réelles l'une dans l'autre comme ils le faisaient quand tous deux vivaient encore l'un près de l'autre dans leur corps terrestre.

Car dans le monde spirituel divin, les notions d'espace, de proche et de lointain, de contact et de séparation, cessent d'exister ; seules règnent celles de la moralité : le respect, l'intérêt, la confiance et l'amour « rapprochent » ; le mépris, la défiance, l'envie et la haine « séparent ».

À la perspective et la géométrie du monde physique correspondent, dans le monde spirituel divin, une perspective et une géométrie fondées en moralité dont les lois ne sont pas moins rigoureuses.

Dans ce sens on remarque souvent qu'un vivant est moins proche qu'un mort. Deux êtres liés par le destin peuvent avoir des rapports difficiles, tendus ou oppressants. Leurs corps durcis, leurs âmes murées en elles-mêmes et tout ce qui isole et sépare, les conventions, les préjugés, les principes, érigent comme un mur invisible entre eux. Or si l'un des deux meurt, le survivant peut bientôt s'apercevoir que l'autre s'approche alors de lui avec une chaleur, une lumière, une force inconnues jusqu'alors !

Rencontres de l'âme des vivants avec les défunts

Pour entrer en contact avec un défunt, on devra avant tout préparer son âme, la rendre silencieuse, vide de préoccupations personnelles et ouverte aux impressions qu'elle est susceptible de recevoir. Ce sont là les conditions générales qui s'imposent pour la réception d'impressions venant du monde spirituel. Car *« dans le monde spirituel, nous ne pouvons recevoir une communication que si, à l'endroit où l'autre être veut apparaître, nous effaçons notre propre être »* (Rudolf Steiner), et si, de la même manière, nous créons une sorte d'espace vide dans lequel l'autre être peut se signaler. *« C'est un abandon de l'âme à l'être auquel on a affaire »*. On le laisse apporter ses propres images-idées, pensées, sentiments, impulsions de volonté, de sorte qu'il commence à nous pénétrer, à se révéler et à s'exprimer lui-même avec les forces de notre âme.

Si, grâce à cette préparation, la porte se trouve ouverte sur le monde suprasensible pour établir le contact avec un défunt, il est nécessaire de se plonger avec une dévotion entière dans la personnalité la plus intime du mort, d'évoquer par exemple sa manière de marcher, de parler, de faire des gestes, de revivre avec lui ¹⁰ les expériences et le destin vécus en commun, et finalement de pénétrer cette évocation, aussi vivante que possible, de la sympathie et de l'amour le plus affectueux. Un rayonnement se forme alors qui, de l'âme restée sur la terre, entre dans la sphère des défunts et là, selon les lois qualitatives magiques de la parenté des âmes, trouve et attire ce que nous cherchons.

Une rencontre de ce genre avec un mort, quand elle s'ac-
complit dans le calme de la conscience, ne comporte aucun élé-
ment sensationnel, rien qui soit semblable même de loin à une
apparition de spectre ou de fantôme. Un défunt qui a déposé
son corps matériel ne peut plus, sauf dans quelques cas excep-
tionnels, se montrer à nous en un point quelconque de l'espace
et sous une forme spatiale. Cette rencontre se manifeste plu-
tôt par quelque chose de tout à fait intime et, au début, peut-
être même par un sentiment vague de n'être plus tout seul,
comme une présence invisible. On peut aussi avoir l'impression
d'être sous le « regard » d'un être, comme si le défunt devenu
lui-même entièrement « regard » le dirigeait vers nous, grave,
interrogateur ou indicateur. Mais ce regard ne vient pas d'un
œil visible, d'un endroit quelconque autour de nous, c'est un
regard d'âme qui nous enveloppe et nous pénètre de toutes
parts, comparable au regard de la conscience morale quand, à
travers elle, l'éternité nous jette un regard grave et scrutateur.
Pour préciser la différence qui existe entre la perception sensible
dans le monde matériel terrestre et la rencontre d'une âme dans
le monde spirituel, Rudolf Steiner explique ceci :

*« Quand on voit un objet du monde physique, on le re-
garde, mais dès qu'on entre dans le monde spirituel, on se
ressent en lui, on ne regarde pas les êtres, ce sont eux qui
nous regardent et on les perçoit parce qu'on sent leurs pen-
sées et leurs forces spirituelles comme reposant sur notre
propre âme, éclairant et résonnant en elle. Une partie des
tâches que les défunts ont à remplir consiste justement à
diriger leur regard spirituel sur ceux qui vivent encore sur
la Terre. Celui qui s'en fait une idée claire reçoit du monde
spirituel une conscience morale directement stimulée et
peut s'élever à la pensée : Ce que j'ai à dire et à faire, je
veux le dire et le faire de telle manière que je puisse soute-
nir le regard que les défunts dirigent sur moi. En dirigeant
sur moi leur regard, les morts m'aident. »*

Par contre, toute vision hallucinatoire d'un mort sous forme d'apparition corporelle et spatiale (exception faite de cas particuliers qui peuvent se produire immédiatement après la mort, comme on le verra bientôt) n'est qu'un reflet secondaire obtenu au moyen de notre propre organisme personnel.

Il peut arriver que cette rencontre s'intensifie au point de devenir finalement une sorte de conversation non pas extérieure, mais comparable à la montée en nous de nos pensées et de nos souvenirs et accompagnée de l'impression que ce n'est pas de notre propre âme que proviennent ces pensées ou ces images du souvenir, car leur contenu nous est étranger et inhabituel, mais qu'une autre âme parle, pense, sent et veut en nous avec les forces que nous lui offrons en qualité d'organes pour sa manifestation.

Ce que le mort veut nous communiquer et introduire dans notre âme n'a cependant nul besoin d'être aussitôt d'un ordre très élevé. Si notamment le défunt ne s'est pas déjà pendant sa vie orienté vers le monde spirituel, un certain temps passera après sa mort avant qu'il se soit purifié et élevé dans des régions d'où il peut envoyer aux survivants des impulsions supérieures. Au début, il est encore en proie à des pensées, à des désirs, à des craintes plus ou moins chaotiques qu'il entretenait pendant sa vie et juste avant sa mort, et cela, d'autant plus qu'il nourrissait des sentiments passionnés.

Pensons au cas décrit par Justinus Kerner dans son livre *La voyante de Prévorst* (1846) ¹¹ : Un homme d'affaires ayant fait des détournements de fonds avait tenu, pour les cacher, à côté du livre de comptes officiel, un second livre secret. Au moment de sa mort, toute l'angoisse qui l'avait accablé auparavant de voir le fait découvert et sa famille en supporter les conséquences, s'intensifie, si bien qu'au dernier moment il appelle sa femme pour la prévenir et lui donner des conseils sur ce qu'elle doit faire ; mais la mort le surprend au moment où il veut parler. Brusquement, le corps physique

lui fait défaut pour exprimer ses intentions et ses sentiments. Ceux-ci continuent à vivre dans son âme qui est possédée par ses pensées, ses craintes, ses préoccupations. Elles bruissent, grondent, se déchaînent en elle avec la force élémentaire de la tempête, de l'orage, du torrent. Car elles ne sont plus maîtrisées ni par sa réflexion, ni par sa volonté libre.

Le défunt cherche alors à communiquer ce qui le trouble aux âmes des survivants qui lui étaient unis par le destin dans sa vie terrestre ou à un médium qui puisse le décharger de son message et de son angoisse. L'être qui reçoit cette communication, soit dans un état de conscience diminuée, de transe, s'il est médium, soit par un éveil supérieur s'il est un investigateur spirituel, a l'impression que, devant son regard intérieur, des images surgissent continuellement : il voit par exemple un homme écrivant à son bureau, ou dans une cave, entre des barriques de vin et portant un grand livre de comptes, ou encore lui murmurant des paroles incompréhensibles avec l'air soucieux. « Il est encore là et il me tourmente. Que me veut-il ? Une feuille qui n'est pas entièrement couverte de chiffres, avec un coin replié en haut à droite, et à gauche, un nombre... Le premier nombre est-il 8 ou 0 ? Après le 1... Je ne peux lire plus loin. Cette feuille repose sous beaucoup d'autres comptes ; on ne la remarque pas. Il veut que je le dise à mon médecin pour avertir quelqu'un... Mais pourquoi me tourmente-t-il ainsi ? » (Récit d'une rencontre avec un mort fait par la voyante de Prévorst à J. Kerner, alors qu'elle était en état de transe.)

Les communications relatives à ce qui angoisse la conscience du mort se multiplient, jusqu'à ce que, au moyen de nombreux détails d'abord incompréhensibles et sans rapport apparent, finalement, le fait entier se cristallise et devienne compréhensible. Il est important de remarquer qu'un médium (dans ce cas, la voyante de Prévorst) se sent oppressé par ces communications, inquiet et souvent menacé dans sa santé, parce

que, sans être nécessairement un moi faible, égoïste, mais uniquement à cause d'une sensibilité pathologique de son organisme, il devient une fenêtre à travers laquelle l'au-delà fait irruption dans ce monde-ci, alors que personnellement il n'y était pas préparé. Un investigateur spirituel éprouvé peut, par contre, disposant librement de son moi, offrir son âme aux souvenirs, aux souhaits et aux inquiétudes du défunt, parce qu'il est rempli d'amour et de volonté désintéressés.

Dans la mesure où le chaos dans l'âme du mort arrive à être perçu, la compréhension aimante du vivant apporte le calme et la paix dans la conscience du mort, même quand il n'est pas possible au survivant d'accomplir extérieurement le souhait du défunt. Car l'âme de celui-ci trouve, dans la compréhension claire, consciente et pleine d'amour du survivant, un centre de clarté et un point de cristallisation, où, délivrée de son désarroi, elle peut revenir à elle-même. Lentement elle se dégage de l'angoisse qui l'étreint, de son cauchemar, des soucis et des désirs terrestres, et elle s'élève vers des mondes plus clairs et plus libres d'où elle peut alors faire rayonner vers les survivants des inspirations vraiment tutélaires et guérissantes.

Bien souvent, il arrive qu'au début de l'activité d'un mort dans l'âme d'un vivant, ce n'est pas, comme dans le cas précédent, le mort lui-même qui est présent dans sa forme et qui paraît indiquer et vouloir dire quelque chose ; ce ne sont que des images, des pensées, des intentions qui montent dans l'âme du vivant et dont il peut croire au début qu'elles émanent de sa propre subconscience, jusqu'à ce que telle ou telle particularité lui révèle incontestablement que jamais elles n'auraient pu surgir de ses souvenirs ni même s'introduire parmi les visions de ses rêves. Cependant, si grâce à un entraînement méditatif, l'âme du vivant devenue plus forte réussit à plonger dans ces images, ces souvenirs, ces fragments de pensées, parfois si décousus, s'il peut s'unir à eux et même

les « assimiler », elle arrive à une rencontre directe avec le mort et elle sait que l'individualité de celui-ci lui envoie les pensées qui montent en lui. Il pense ce que le mort éprouve dans son âme. Et celui-ci, tout en déversant son âme dans celle du vivant, lui dit : « **Regarde en toi, tu y trouveras ce que j'éprouve.** » (Rudolf Steiner)

L'intervention d'un mort dans le cercle des survivants peut aussi se produire d'une manière plus complexe comme dans le cas suivant, vécu par Rudolf Steiner lui-même, alors qu'il avait la mission d'instruire des enfants dont le père était décédé, mission qu'il ne pouvait réussir au début à cause d'une rare difficulté venant des enfants. Il n'y arriva qu'à partir du jour où une observation spirituelle lui permit de déceler une forte action du père sur les âmes des enfants, celui-ci n'étant pas d'accord avec certaines mesures prises au sujet des enfants par les parents survivants. C'est seulement quand Rudolf Steiner put s'unir avec les intentions du défunt agissant dans les âmes des enfants et qu'il commença à tenir compte des volontés du père disparu comme s'il continuait à vivre et à agir dans le cercle familial, que les difficultés pédagogiques furent vaincues.

On peut facilement objecter que, dans tous ces cas, il ne s'agit pas d'une réelle rencontre avec l'âme de celui qui est mort, mais simplement d'illusions subjectives. Cette objection cède devant la réalité des faits. Comme on peut distinguer un vrai souvenir ou une vraie sensation de la simple idée qu'on s'en fait ou de l'envie qu'on en a, de même une véritable rencontre avec l'âme d'un mort se distingue nettement par sa densité, difficile à décrire, de toute notion fantaisiste émanant uniquement de nous-mêmes. On peut aussi peu confondre la simple pensée à un disparu avec une rencontre réelle de son âme qu'on ne confond l'idée d'une pomme avec la vraie pomme qu'on tient dans le creux de la main.

L'âme d'un mort peut en fait s'approcher de l'âme d'un vivant, l'emplir parfois jusqu'à l'oppresser et finalement s'exprimer en elle entièrement. Car ce que les hommes ont à se dire de plus important les uns aux autres, ce ne sont pas des communications extérieures, quelconques, c'est l'échange de la totalité de leur propre être tel qu'il est, avec tous ses côtés de lumière et d'ombre. Cela se produit quand des âmes s'ouvrent l'une à l'autre dans un sentiment d'amour par lequel chacune devient dans l'autre essentiellement « parole » et qu'un tel dialogue influe sur tout l'avenir comme une puissance du destin. Mais tous ces ponts se brisent absolument si des sentiments de haine, de jalousie, de vengeance vivent dans notre âme ; il n'est pas nécessaire qu'ils soient dirigés contre le défunt, il suffit qu'ils habitent notre âme pour rendre celle-ci entièrement imperméable à tout ce qui voudrait venir à nous, soit de, défunts, soit de vivants éloignés dans l'espace.

Ce qui vient d'être dit permet de mesurer l'erreur des tentatives spirites pour obtenir des morts des réponses aux questions posées uniquement par la pensée intellectuelle courante ou par un désir égoïste. On n'entre en contact de cette façon qu'avec des enveloppes éthériques ou astrales depuis longtemps abandonnées par l'esprit du défunt et restées dans le voisinage de la Terre, ou bien on enchaîne l'être spirituel dans les régions inférieures du monde spirituel apparentées à la Terre au lieu de l'aider à monter dans les hauteurs.

Un tel procédé est caractéristique de l'égoïsme et du matérialisme de l'époque moderne qui, incapable de se perfectionner – ce qu'elle refuse de faire d'ailleurs – et de monter par elle-même à des états plus hauts de l'existence, voudrait entrer en relation avec les morts sur le plan de la vie physique quotidienne, au moyen d'appareils d'enregistrement « objectifs », d'instruments, de laboratoire, d'expériences médiumniques, pour parvenir à une certitude soi-disant expérimentale. On ne peut contester qu'au cours de « séances » de ce genre

on obtienne parfois des choses étonnantes ; mais il faut en signaler le caractère entièrement erroné et en un certain sens pathologique. On refuse de s'élever dans le monde des morts par un effort personnel et on essaye par curiosité et désir égoïste de contraindre celui-ci à donner des renseignements d'ordre terrestre. On veut disposer des morts comme on prétend le faire des vivants et avec la même facilité que les inventions modernes permettent de disposer des choses matérielles. On veut contraindre au lieu d'offrir. Peut-on s'étonner que le silencieux règne des morts recule et se rende inaccessible ?

Car par tout son être le mort nous dit : Laisse-moi entrer dans ton âme, tourne vers moi l'attention de ton esprit. Il ne peut pas, lui (sauf dans des cas particuliers et anormaux), nous contraindre par des forces purement corporelles et matérielles.

Il doit donc attendre dans la solitude, la faim et la privation les offrandes que le survivant peut lui procurer, c'est-à-dire la chaleur de son âme, la clarté de son esprit, les pensées, les sentiments nobles et spirituels qui viennent de la connaissance, de l'art, des impulsions morales, religieuses, et qui peuvent remplir le défunt de clarté. Car il ne faut pas croire que le mort, après avoir déposé son organe corporel, participe aussitôt aux secrets les plus profonds de l'univers. Il vit encore longtemps dans un état intermédiaire confus et trouble. Cet état dure d'autant plus que, pendant son existence terrestre, il a négligé son développement moral et spirituel. Sur ce point, on peut aussi parler d'une aide des survivants envers ceux qui sont morts : le survivant doit cultiver le sentiment qu'on ne développe pas pour soi seul la chaleur et la largeur de sa propre âme, la force des idées et la clarté de son propre esprit, qu'on ne jouit pas de l'existence terrestre pour soi exclusivement, mais pour la mettre à la disposition de l'ensemble des défunts.

C'est en cela que consiste l'amour.

Car l'amour ne consiste pas simplement à consacrer notre activité aux autres, à faire don de notre existence corporelle, à verser notre sang physique ; en dernière analyse, il consiste à donner la substance même de notre être, à verser le « sang spirituel » actif dans notre moi ; il est la victoire sur l'égoïsme profondément ancré en nous par le dragon ténébreux qui vit dans notre sang, dans les soubassements de notre existence et de notre conscience terrestres.

C'est sur ce point que se séparent à nouveau l'essence du monde matériel et celle du monde spirituel. Dans le premier règne le principe de la conservation de l'énergie et de la matière ; le vase dont je verse le contenu dans un autre se vide nécessairement. Tous les faits du monde matériel sont régis par ce principe. Dans le monde spirituel, la plénitude de la force et de la substance s'accroît au contraire en s'épanchant et en se donnant. La richesse de notre âme augmente à mesure qu'elle est généreusement distribuée à ceux qui en ont besoin. À la fin de *Faust*, Goethe fait allusion à ce don de soi en rapport avec l'acte du Golgotha :

*Par l'onde pure, débordante
Qu'on vit depuis jaillir de là,
Source claire, surabondante,
Qui pour tout l'univers coula...*

Tel est le mystère de l'amour.

CHAPITRE X

L'art est un pont qui relie les deux côtés du seuil

Tentons de projeter quelque lumière sur l'essence et l'origine de l'art véritable. Les artistes et surtout les poètes nous disent que ce n'est pas arbitrairement qu'ils créent les personnages et les événements de leurs œuvres, mais qu'ils sont au contraire saisis par eux comme par de véritables entités et qu'ils n'en sont libérés que lorsqu'ils réussissent à leur donner corps par leur création poétique.

Le processus caractéristique est le suivant : ces caractères et ces destins ne se manifestent d'abord à la conscience poétique que par des évocations lointaines et fugitives. Ils surgissent pour ensuite s'effacer un certain temps ; mais bientôt ils réapparaissent, s'imposent, deviennent plus pressants, à la manière de rêves qui se répètent nuit après nuit. Si le poète n'y prête pas davantage attention, ils peuvent, selon les circonstances, pâlir mélancoliquement, s'atténuer peu à peu, puis disparaître en s'effaçant complètement. Mais ils peuvent aussi revenir plus pressants, ils ne laissent pas alors le poète tranquille, le confinent dans une ambiance spirituelle et finalement prennent possession de son être à tel point qu'ils l'oppressent presque physiquement et peuvent le rendre malade. Le poète peut avoir l'impression que ces personnages et ces destins, aspirant à prendre forme, l'obsèdent, parlent en lui, ou bien qu'il couve une maladie, jusqu'à ce qu'il s'en libère par l'heureuse naissance de son œuvre et se rende ainsi à lui-même la santé et la paix.

Pour comprendre de telles expériences, il faut avoir présent à l'esprit le caractère de la conscience humaine.

Nous ne pouvons dire avec certitude des pensées qu'elles sont notre propre œuvre et que rien d'étranger ou d'incontrôlable ne s'y mêle, que si nous les formons en toute clarté, en procédant de concept en concept comme c'est le cas pour la pensée mathématique par exemple. Elles constituent alors le centre lumineux du champ de notre conscience. En elles, on se sait être un « Je suis », nettement distinct du moi d'autres hommes, ou d'autres êtres, de sorte que rien d'incontrôlable ne peut s'immiscer en nous.

Mais déjà les pensées qui ne sont pas le résultat de notre propre élaboration et surgissent comme par hasard, plus encore celles qui flottent sur les vagues de notre fantaisie, de nos sentiments, de nos impulsions, nous éloignent de ce centre lumineux de notre conscience ; elles gagnent peu à peu des lointains ou des profondeurs plus sombres et plongent finalement dans les couches subconscientes de notre existence psychique et corporelle. Il est d'abord difficile de distinguer si tout ce qui monte de là à la surface de notre conscience provient uniquement de ces profondeurs mi-conscientes de nous-mêmes. Dans ces couches profondes, l'individu n'est pas nettement séparé de son milieu environnant, de sorte qu'il faut compter avec la possibilité que d'autres êtres, soit vivants, soit morts, soit même des âmes et des esprits cosmiques, puissent introduire leur essence directement dans la nôtre ; et tandis que nous croyons encore que les pensées, les imaginations, les impulsions qui montent dans notre conscience proviennent uniquement de nous, ce sont déjà des éléments étrangers qui, par le truchement de notre âme, se manifestent.

De tels faits pourraient paraître contredire la liberté de notre connaissance et de notre moralité, si nous ne nous rendions clairement compte qu'en fait nous ne sommes pas toujours maîtres des tendances, des imaginations, sentiments, impul-

sions qui surgissent continuellement en nous, et que notre moi éclairé par le Logos peut et doit juger de leur qualité, les acceptant ou les rejetant selon les cas.

L'artiste peut avoir très fortement l'impression que seule une infime partie de ses inspirations provient de lui et que bien d'autres influences se font jour en lui. Il s'en rend compte dans la mesure où il est réceptif à l'égard de ce qui est « dans l'air » et agite le cœur de ses contemporains. Pour cette raison, on pourrait l'appeler un « médium » s'il ne se distinguait du véritable médium par le fait que ce n'est pas dans un état de conscience amoindri qu'il reçoit ces influences étrangères, mais, à chaque instant, du centre éclairé de sa conscience. Il peut apprécier la valeur de l'apport qu'il reçoit, le prendre ou le laisser, en ordonner les éléments, pour en créer une œuvre qui finalement porte l'empreinte de sa propre personnalité et dont il se sait responsable.

Si l'on s'interroge d'une manière très générale sur les véritables sources d'un art authentique, il n'est pas difficile de voir que celles-ci ne se trouvent pas dans le monde matériel, c'est-à-dire dans ce qu'aujourd'hui nous appelons la « nature ». Le monde naturel nous fournit exclusivement la matière, et les forces avec lesquelles nous fabriquons des instruments lui permettent sans doute des reproductions de la nature, mais qu'on peut à peine considérer comme de l'art. Les véritables œuvres d'art proviennent du monde dont procède justement le visible naturel qui nous entoure : le monde des forces créatrices, le monde psychospirituel. Les impulsions qui en proviennent sont reçues, portées et élaborées par l'artiste, on pourrait dire, enfantées par lui. Le processus d'incarnation – que l'on peut aussi appeler un processus d'incorporation, de spatialisation – que la nature réalise partout quand elle fait apparaître le corps des pierres, des plantes, des animaux et des hommes, l'artiste le réalise aussi quand il crée une œuvre d'art. Mais dans la nature l'être spirituel s'incorpore à l'espace

matériel, tandis que dans l'art il recourt indirectement à l'âme réceptive de l'artiste et aux organes de son corps : les yeux qui observent, les mains qui forment, la voix qui résonne, etc.

Les artistes sont les « accoucheurs », les « mères » de ce qui leur vient des profondeurs du monde spirituel et aspire à l'incorporation. En eux se pressent non seulement les problèmes des destinées qui les entourent et qui aspirent à y voir clair, et même les inspirations cosmiques souhaitant prendre forme, mais aussi l'appel des défunts, surtout des âmes enlevées prématurément à un destin inachevé, à une existence insuffisamment mûrie. Ces forces-là sont bonnes, positives et claires, mais il en existe aussi de négatives, d'obscurées et mauvaises. La mission de l'artiste en est d'autant plus importante. Par sa création il peut non seulement purifier et clarifier sa propre âme, mais aussi celles des disparus.

Car la raison la plus profonde pour laquelle un être séjournant dans les mondes psychiques et spirituels aspire à prendre une forme terrestre, c'est qu'il ne peut atteindre que sur terre une certaine conscience de soi, un libre travail sur lui-même, enfin la transformation de son être.

C'est pourquoi il est compréhensible que ce soient avant tout des êtres humains enlevés prématurément à la vie qui, parce qu'ils ne peuvent se réincarner aussitôt, cherchent à pénétrer dans des âmes dont la sensibilité psychique et corporelle correspond à la leur. Évidemment, il n'y a aucun doute que, dans les séances médiumniques, le monde des défunts s'introduise, parfois avec une grande puissance. Mais il en résulte un chaos psychique ; le médium lui-même en est affaibli jusqu'à tomber malade. Il n'a pas la possibilité de gratifier l'âme défunte, dont la rumeur l'emplit, d'une pensée claire, d'un calme apaisant, d'une conscience morale, et par là de l'aider. Tout demeure dans le domaine de la pathologie.

D'autant plus claire apparaît la mission du véritable artiste.

Celui-ci a, vis-à-vis des nombreux défunts anonymes et de la mer bouillonnante des âmes privées de leur corps, un devoir qu'on imagine à peine. Un artiste, un poète qui accueille avec amour l'âme d'un défunt, et qui lui prête les forces créatrices dont son destin peut encore avoir besoin, lui apporte une clarté, une libération et un apaisement infiniment précieux ¹².

Un échange des plus importants se crée alors : l'artiste, et à travers lui les hommes terrestres, reçoivent la grâce d'une richesse d'inspirations qu'ils ne pourraient découvrir par eux-mêmes. En retour l'artiste, et à travers lui l'humanité terrestre, rend aux défunts la force ordonnatrice de la pensée, la clarté de la conscience morale qui les aident à accéder par eux-mêmes à la lumière.

Et par-dessus tout, l'art en général forme un pont qui relie deux mondes : il fait pénétrer la richesse et la grandeur du monde spirituel dans l'existence terrestre et ouvre la conscience terrestre des hommes au monde spirituel. C'est pourquoi l'art, et en particulier la musique, peut créer un lien réel entre les vivants et les morts. Les âmes des vivants qui s'imprègnent de la musique de Bach, de Beethoven, de Mozart ou de Bruckner par exemple, participent à des forces qui ne proviennent pas du monde matériel ; elles s'élèvent, tout au moins par le sentiment, dans le monde spirituel et s'y rencontrent avec les âmes des morts qui vibrent dans les puissantes mélodies du cosmos divin ; sur les ailes des sons, celles-ci peuvent s'approcher de ces âmes terrestres et communiquer avec elles.

Les grandes œuvres d'art sont donc destinées à autre chose qu'à procurer une jouissance esthétique. Pour le véritable artiste, leur conception a été le fruit d'une grâce reçue du monde spirituel, et leur réalisation est une offrande à ce monde ; pour ceux qui jouissent de l'œuvre d'art, il doit en être de même. Par la jouissance artistique élevée jusque dans la sphère religieuse, nous offrons nos âmes émerveillées au

monde surnaturel des âmes et des esprits et nous en recevons leurs bienfaits.

Car l'unité de l'univers, dans sa triple nature physique, psychique, spirituelle, repose sur les échanges entre celui qui donne et celui qui reçoit, celui qui se sacrifie et celui qui accepte. Cette unité est menacée quand les survivants, emprisonnés dans les limites de leur conscience terrestre, ignorent les défunts, et empêchent ceux-ci de s'approcher de l'existence terrestre pour l'inspirer. Les époques de matérialisme et de technique exclusivement adonnées à la jouissance et à la volonté de puissance sont en même temps des époques pour lesquelles les sources d'un art véritable sont perdues, les relations entre vivants et morts sont rompues et par suite, l'économie et la santé de l'univers se trouvent menacées.

CHAPITRE XI

Peut-on traverser la mort en pleine conscience ?

Il pourrait sembler surprenant que des hommes qui, théoriquement, sont convaincus du caractère indestructible de leur être essentiel, soient saisis d'une angoisse élémentaire, avec tous les phénomènes physiologiques que cela comporte, devant un danger grave ou une maladie mortelle. Cela ne peut toutefois nous étonner après tout ce qui vient d'être dit. Car nous ne concevons d'abord la préexistence et l'immortalité que comme des idées abstraites, alors que le sentiment de notre vie et de notre moi profond dépend encore entièrement de notre corps ; or ce dernier est pour nous une création éphémère placée dans un cadre matériel plus puissant que lui et qui porte en lui-même ses forces de destruction. **Soma = sema** : notre corps est notre tombeau, comme on disait dans l'ancienne Grèce. En pensée, nous pouvons nous distinguer de lui, mais dans la réalité des faits, nous nous confondons avec lui et avec son destin.

Par conséquent, quand nous parlons de notre moi, ce moi implique essentiellement notre corps. Nous disons : **Je** passe la porte, **je** pars pour une ville lointaine, **je** meurs, **je** serai enterré et les vers **me** mangeront ou les flammes **me** consumeront. Pour l'homme moderne cette façon de penser est évidente, et c'est la réalité de cette conviction qui fournit les véritables bases des conceptions matérialistes. Les philosophes et les savants, en effet, ne sont pas les créateurs des pensées et des conceptions d'une époque, ils ne font que formuler ce qui est déjà présent dans les âmes de leurs contemporains.

C'est pourquoi aucune preuve rationnelle n'aura jamais raison du matérialisme ; seule peut en triompher une transformation profonde des fondements réels de nos expériences ; ce n'est que lorsque notre être psychique et spirituel se sera libéré de sa captivité actuelle dans le corps et lorsque la relation corps-âme-esprit sera moins intime et profondément modifiée, jusqu'au plan physiologique, sans toutefois perdre sa clarté et en arriver à l'état de transe, qu'il pourra nettement prendre conscience de lui-même et ressentir directement son indépendance à l'égard de l'existence corporelle. La science et la conception du monde se modifieront alors d'elles-mêmes.

Il ne faut pas pour autant prétendre que ce que nous pensons et dont nous sommes théoriquement convaincus soit indifférent ; au contraire : le fait de se pénétrer profondément de certaines pensées nous prépare lentement à en vivre la réalité. Et c'est pourquoi les pensées matérialistes rendent l'homme plus épais, plus dur et plus sec jusque dans les profondeurs de son corps, tandis que les pensées spirituelles et les réalités supramatérielles l'éclairent et élargissent son être intérieur. Nous gagnerions beaucoup à changer parfois notre manière de parler et à dire : Je dirige mon corps vers la porte, je l'installe dans le train et le conduis au loin, etc., au lieu de dire : Je *me* dirige, etc. Nous arriverions lentement à ne plus confondre notre être intérieur et notre corps, mais à mouvoir celui-ci de l'extérieur et d'en haut, à nous placer au-dessus de lui pour le maintenir et le diriger. À cet égard ce serait un exercice fort utile d'apprendre à se voir, c'est-à-dire à voir son propre corps d'en haut ou de derrière, et à se voir ainsi marcher et agir d'une manière aussi vivante que s'il s'agissait d'une autre personne.

Le fruit de la discipline liée à l'intensification des forces de l'âme et de la conscience en vue de libérer du corps, au moins en partie, l'entité humaine suprasensible, c'est-à-dire l'élément de volonté profondément enfoui dans les organes

corporels et dans leurs fonctions, peut aussi en certaines circonstances, rares il est vrai, amener un brusque et involontaire dégagement de l'âme précédé d'une atténuation de la conscience. En voici quelques exemples empruntés à une littérature très riche sur ce sujet. Le livre de Emil Mattiesen : *L'expérience personnelle de la mort*¹³ en fournit un certain nombre. Une femme raconte : « *Il n'y a pas bien longtemps, un soir, dans une maison de campagne où j'étais invitée, après m'être habillée pour le dîner, plongée dans une disposition rêveuse, je me regardais dans un miroir qui me reflétait tout entière, quand, soudain, je crus me trouver à côté de mon propre corps en train de le regarder. Un sentiment d'extrême légèreté accompagnait cette impression... Puis, en un éclair, je me retrouvai à nouveau dans mon corps ; à ce moment, le miroir reflétait un visage d'une pâleur de spectre.* » De son côté, un médecin rapporte : « *On devait arracher deux dents à une malade immobilisée dans son lit. Contre toute attente, cette personne, très douillette, supporta l'opération sans un cri ni mouvement. Mais quand tout fut fini, elle se mit à hurler. La patiente, sujette depuis l'enfance à des dédoublements, avait quitté son corps et observé l'extraction du dehors ; ce n'est qu'en réintégrant son corps, qu'elle ressentit d'un coup la douleur absente auparavant.* » Un homme raconte qu'au cours d'une opération qu'il subissait, il se sentit, sous l'effet du narcotique, planer librement et se diriger vers la fenêtre d'où il regarda le paysage. Il vit les opérateurs autour du corps de l'opéré dont la tête était recouverte d'un linge ; il entendait la conversation du médecin avec ses aides. « *Le bras du chirurgien pénétrait en moi ; je fus poussé à regarder le visage recouvert : il me parut très familier ; la pensée me vint que ce corps m'appartenait et cette idée devint bientôt une certitude. Un désir irrésistible me saisit d'en prendre possession, car*

il me paraissait être une partie de moi-même. Soudain, ma pensée s'éteignit, dans la salle les formes disparurent et je perdis conscience. Quand je revins à moi, je reposais dans mon lit et je souffrais terriblement. » Autre récit : « J'étais dans une chambre d'hôtel où je me réveillai, un matin, indisposé par la faiblesse de mon cœur ; à peine réveillé, je m'évanouis. À ma grande surprise, je me trouvais bientôt dans la partie supérieure de la pièce d'où j'observais mon corps inanimé dont les yeux étaient fermés. Je m'efforçai sans succès de rentrer dans mon corps et j'en conclus que j'étais mort. Je me mis à réfléchir à ce que les gens de l'hôtel, mes parents et mes amis diraient à ce propos. Je voyais mon corps inanimé comme un objet ; mais je ne pouvais quitter la chambre, j'étais pour ainsi dire enchaîné. Après une ou deux heures, j'entendis frapper à ma porte sans pouvoir donner signe de vie. Peu de temps après, le garçon d'hôtel apparut sur le balcon grimpé sur une échelle d'incendie ; je le vis pénétrer dans la chambre, regarder anxieusement mon corps et ouvrir la porte. Un médecin entra, il secoua la tête en écoutant les pulsations de mon cœur et introduisit une cuiller entre mes lèvres. Je perdis conscience et me réveillai dans mon lit. »

Le caractère commun à toutes ces expériences, survenues dans des circonstances diverses, est d'abord une rupture de la conscience habituelle, puis l'éveil à une autre conscience en dehors du corps, tout en restant lié à lui, et finalement le retour à la conscience normale par un état transitoire de perte totale de conscience. Ce sont là visiblement des processus analogues à ceux de la mort ; mais, dans ce dernier cas, le lien avec le corps se brise entièrement et irrévocablement, ce qui entraîne une transformation encore plus profonde de la conscience.

Dans les anciens Mystères, un dégagement semblable de l'être suprasensible hors du corps matériel était à la base de l'initiation : le degré de sommeil et l'évanouissement profond étaient largement dépassés, une séparation presque complète du corps se produisait pendant laquelle l'aspirant à l'initiation était conduit au seuil de la mort. Le corps prenait la pâleur et même la rigidité du cadavre, le pouls et la respiration se ralentissaient et s'accompagnaient d'une baisse sensible de température ; et cela, pendant trois jours ! À cause des dispositions toutes différentes de l'âme antique et des préparations morales et spirituelles sévères qu'elle avait subies auparavant, les expériences initiatiques étaient extrêmement puissantes ; elles ne se bornaient pas à la simple vision du corps inanimé mais tendaient à pénétrer dans le monde spirituel cosmique et à y puiser les connaissances imaginées que nous ont conservées les mythes et les contes.

Nous pouvons constater à quel point la conscience égocentrique de l'homme moderne dépend de son corps et combien il est nécessaire qu'il s'en détache au moyen de la méditation, à la manière dont nous apprécions une maladie grave suivant qu'elle nous atteint nous-mêmes ou quelqu'un d'autre. Dans le premier cas, nous sommes profondément anxieux, bien que nous le dissimulions peut-être sous le masque de l'indifférence ; alors que dans l'autre cas, elle nous semble toute naturelle eu égard à la constitution et au destin du malade en question. On sait que même des médecins qui, chez un patient, diagnostiqueraient aussitôt un cancer inopérable négligeront les mêmes symptômes s'ils s'appliquent à eux-mêmes ou les considéreront comme des bagatelles ; ils tendront à s'illusionner jusqu'au dernier moment sur leur état désespéré.

Une chose est claire : tant que notre propre existence, notre propre destin, nous intéressent plus que ceux des autres hommes, nous sommes encore à cent lieues de cet éveil de

l'esprit qui nous mène au-delà du seuil et nous permet de faire l'expérience de notre moi immortel qui traverse les incarnations successives. Nous sommes encore enfoncés dans l'égoïsme biologique de notre existence corporelle, c'est-à-dire dans la partie mortelle de nous-mêmes.

En dernière analyse, ce fait tient à l'attitude de l'homme moderne vis-à-vis de la mort : dans les temps chrétiens primitifs, on voyait dans la mort une porte ouverte non pas sur le néant, mais sur le monde spirituel divin. On voulait accomplir sciemment le passage du seuil ; on s'y préparait pendant la vie grâce à des pratiques religieuses et à une élévation intérieure. On priait pour obtenir la grâce d'une mort lucide ; on la voyait venir en toute sérénité et on décrivait même volontiers jusqu'à complète extinction de la voix, aux amis présents, le détachement du corps, la libération et la lumière. La foi religieuse donnait la force de l'envisager avec cette extraordinaire simplicité, avec ce calme que nous rencontrons encore parfois chez de simples campagnards.

Mais le temps vint où l'être psychique humain plongeait si profondément dans le corps matériel et s'unissait si intimement à lui que les derniers ponts qui, par la tradition et la foi, le reliaient au monde spirituel, furent rompus et que, réduit à la vie terrestre, il vit dans la mort une destruction totale. On désira alors alléger les angoisses dernières en étouffant le plus possible la conscience du passage, par une fin brusque ou au moyen d'une piqûre ; on chercha à tromper et soi-même et les autres jusqu'à la fin. Dans ce but s'instaura cet usage qui tient pour malséant de parler de maladie ou de trépas, parce que, grâce à l'art médical, tout doit naturellement aller bien.

Mais aujourd'hui un moyen s'offre de libérer l'âme, de l'éveiller à une conscience indépendante du corps, grâce aux exercices de méditation déjà indiqués. Nous apprenons ainsi à nous distinguer de notre corps, non pour abandonner la Terre à sa décadence et nous isoler au sein de notre être su-

périeur, ce qui serait le chemin bouddhique, mais au contraire pour maîtriser souverainement notre corps et accomplir notre destin terrestre, ce qui est la voie christique. Celui qui est incapable de s'élever au-dessus de son corps et de son destin terrestre en devient l'esclave et court à sa ruine ; mais celui qui s'arrache à leur emprise les transforme et les élève. Le secret de tout développement moral consiste à ne pas se laisser amoindrir par les tendances qui montent de l'existence corporelle, et avant tout à ne pas se laisser déprimer par les difficultés matérielles de la vie, à ne pas s'abandonner à la paresse, mais au contraire à lutter contre elle grâce à la force de redressement que confèrent la lumière et l'amour. Ceci est particulièrement important pour les personnes qui abordent la seconde moitié de leur vie, alors que le vieillissement du corps fait peser sur l'existence des soucis et des idées noires ; à ce moment, il s'agit de ne pas s'abandonner au pessimisme, mais de se créer une existence morale et spirituelle indépendante, calme et sereine. Par elle, on peut donner, autant que cela est possible, au corps déclinant, la lumière, la chaleur et le soulagement.

Tandis que l'homme actuel a le sentiment que son destin terrestre lui est imposé par son corps et que ce sont des circonstances uniquement matérielles qui le font naître, vieillir et mourir, ce qui fixe son attention angoissée sur son état physique, il lui est désormais possible de savoir qu'au cours de la vie spirituelle prénatale il a connu et préparé lui-même les circonstances de sa naissance et de son destin. Son être éternel peut contempler l'activité du corps sur la terre et la diriger consciemment au cours de cette vie et des vies suivantes selon la profonde sagesse du destin. Cette connaissance de l'état qui précède la naissance et de celui qui suit la mort aide puissamment, au cours de la vie terrestre, à maintenir l'esprit détaché du corps.

Cependant il ne faudrait pas s'enorgueillir outre mesure de la préexistence de cet être ; une grande modestie s'impose. Notre moi terrestre considère volontiers son corps et son sang comme sa propriété personnelle ; il jouit de *son* existence corporelle et de *son* sang. Un sens trop exclusif de la propriété, l'abus de la puissance, viennent de ce que nous avons un corps et un sang et que nous les considérons comme *nôtres*.

C'est pourquoi il est si difficile de mourir en pleine conscience ; car notre moi ne veut pas quitter ce corps et ce sang qui lui confèrent en premier lieu la conscience de lui-même. Il faut donc, en se détachant du corps, pouvoir s'élever au-dessus de soi et considérer que le corps et le sang nous sont prêtés pour nous servir d'instruments ; ils ne nous appartiennent pas, ils appartiennent à Dieu. Nous les avons reçus au moment de la conception et de la naissance et nous les rendons quand le destin l'exige. Ce sentiment peut seul nous permettre d'approcher de cette pure offrande du corps et du sang qui transforme le monde tel qu'elle nous apparaît dans le symbole du Saint Graal.

Mais les tentations les plus insidieuses et les plus redoutables viennent moins de l'existence corporelle que de l'orgueil démesuré, de la satisfaction de se savoir un être spirituel impérissable, un moi éternel, et de ne pas penser que notre moi est fait de la substance d'amour divin qui se donne à nous ; sans elle, nous ne serions rien. Je ne peux en fin de compte me saisir moi-même et dire « je suis » que parce qu'un je divin se saisit en moi, dans le sens des paroles de Paul : « **Maintenant je vis, non moi, mais le Christ en moi.** »

C'est ce « Je suis » divin qui nous assure la force de porter l'identité de notre moi et de notre conscience au-delà des seuils de la naissance et de la mort, de relier une rive à l'autre. C'est lui qui est le véritable pont reliant les vivants et les morts, car il unit tous ceux qui le portent en eux.

CHAPITRE XII

Du bienfait de la mort

La compréhension du sens de la mort et son acceptation est un des plus grands avantages de l'existence humaine. Pour une observation superficielle, les animaux et les plantes « meurent » dans la mesure où l'on considère que leur corps individuel est malade et périt. Mais ce qui caractérise véritablement la mort comme la vie, c'est qu'un être *sache* qu'il vit et meurt, c'est-à-dire que, vis-à-vis du destin, il se ressent comme une individualité, comme un moi, or cela est impossible aux animaux comme aux plantes parce que, chaque « spécimen » est non un être en soi, mais seulement une manifestation, un simple exemplaire de l'espèce.

Dans l'existence humaine, la mort n'est apparue qu'au moment où, au cours de l'évolution historique, l'individu spirituel, le moi, est entré assez profondément dans l'existence terrestre et dans le corps pour faire l'expérience de la mort. L'individu lui-même sent la force de la mort monter des profondeurs de son corps, dès sa jeunesse, dès que le corps est assez développé et affermi pour que l'être spirituel s'unisse étroitement à lui. Et cette première rencontre avec la mort marque en même temps une étape du développement psychique et spirituel de l'adolescent.

Pour comprendre véritablement la mort, il ne faut pas la considérer comme un événement qui arrivera un jour, dans l'avenir, à la fin de notre existence terrestre, mais il faut bien ressentir qu'elle accompagne toute notre vie et nous pénètre avec une force croissante. Ce sentiment ne sera pas opprimant si l'on

ne voit pas dans la mort que son caractère destructeur, mais si l'on voit aussi quelle force bénéfique elle représente pour notre être le plus intime. La mort est un initiateur secret : elle réalise en nous une inspiration, une illumination. Elle n'anéantit un monde que pour nous en ouvrir un autre et les rendre féconds l'un par l'autre. Elle est donc le plus grand bienfait de notre existence terrestre.

Dans les « Mystères » antiques, la rencontre avec la mort jouait un rôle central ; après un enseignement et une longue discipline de vie morale et religieuse, après une préparation ascétique comportant des jeûnes, des interruptions dans le sommeil et aussi l'absorption de certaines substances, le myste ou le néophyte était finalement admis à traverser certaines épreuves solennelles si terribles que son corps, secoué d'effroi, était conduit au seuil même de la mort ; mais, par là, le lien qui reliait au corps son être psychique devenait si lâche, son âme et son esprit étaient si puissamment éveillés que, libéré de sa personnalité terrestre et de sa conscience personnelle, il pouvait jeter un regard dans les mondes supérieurs et, par une expérience directe, constater le caractère éternel de son être spirituel. Un résultat analogue était obtenu au moyen du baptême par immersion complète dans l'eau, qui amenait au bord de la noyade, ou encore par une mise au tombeau qui durait trois jours et demi. Ces mystères sont à la source des civilisations antiques. Ils ont inspiré la tragédie grecque, à laquelle Aristote attribuait une action purificatrice d'éveil et d'illumination, une sorte d'initiation mineure.

En un certain sens, pour chacun de nous, c'est la vie qui rend cette initiation possible au moyen des crises que la destinée lui réserve. Les épreuves sentimentales qu'elle nous impose, les douleurs, les maladies, les processus naturels qui amènent le vieillissement et la destruction de notre corps, constituent une sorte de mystère discret et silencieux dont nous ne négligeons les fruits, c'est-à-dire le caractère initia-

tique, que parce que nous sommes prisonniers de l'égoïsme et de l'indifférence. Nous passons notre temps à nous lamenter sur notre mauvaise fortune sans tenir compte des moments les plus importants et les plus féconds de notre vie.

Voyons-en les différents aspects : pendant la période embryonnaire et l'enfance, les forces surnaturelles de l'être psychique et spirituel pénètrent profondément dans la vie du corps ; elles deviennent, pour ainsi dire, des forces physiques. Quand le corps est développé jusqu'à un certain point, l'âme et l'esprit n'ont besoin que d'intervenir pour son entretien, sa nutrition et parfois sa guérison. Cette action diminue d'ailleurs avec l'âge. C'est d'abord le système nerveux central qui est touché par l'approche de la vieillesse, et particulièrement le cerveau. C'est pourquoi ces organes sont les instruments de la conscience. Alors qu'à l'époque embryonnaire et dans l'enfance, les forces psychiques et spirituelles sont encore très **vivantes**, puis s'enfoncent profondément dans les processus matériels des organes et sont par suite plongées dans un profond sommeil, pendant la vieillesse qui conduit à la mort, elles redeviennent spirituelles, c'est-à-dire **éveillées** à elles-mêmes et au monde. Elles peuvent notamment se retirer jusqu'à un certain point des organes usés et nettement différenciés, en l'occurrence le cerveau, et ne s'y refléter que de l'extérieur, ce qui suscite ce que nous appelons la conscience, la conscience de soi, la perception et la pensée. Du point de vue biologique et médical, nous savons aujourd'hui que le cerveau, siège de processus de sclérose et de mort, constitue en même temps l'organe de la conscience.

Il est donc clair que les forces de vieillissement, de sclérose, de dépérissement et de mort que nous constatons dans l'homme physique impliquent en même temps les forces d'éveil de l'être psychique et spirituel humain. La mort, que nous introduisons dans notre corps et par là dans notre vie sous forme de matière terrestre, se trouve être en même

temps le support, l'appui, le fondement de notre conscience ouverte sur le moi et le monde. Tandis qu'en nous-mêmes le corps mortel durcit et se dessèche par une sorte de choc en retour, s'éveille en nous le premier degré de la conscience du moi et du monde. Celle-ci au début prend nécessairement un caractère matérialiste, parce que ce sont d'abord les forces de mort de la matière terrestre qui la font surgir. Notre être supérieur est resté plongé dans un état de rêve et ne s'est pas senti comme un moi personnel tant qu'il n'a pas quitté le monde de vie de l'esprit, pénétré dans le monde de mort de la matière terrestre, pris pied dans le corps.

Cette incorporation a pour conséquence que l'on perd le sens de l'esprit cosmique, certes grandiose et suprasensible, mais qui ne permet pas un éveil du moi personnel. En même temps se fait le premier pas vers la conquête d'une conscience de la terre d'abord limitée à la matière et aux données des sens, mais pour cela même intégrant le moi et la personnalité. C'est pourquoi Novalis a pu dire, dans ses *Fragments* :

« Quand un esprit meurt, il devient un homme. Quand l'homme meurt, il devient un esprit. »

En fait, cet homme qui naît perd son lien cosmique avec le monde des esprits ; il passe de la connaissance à l'oubli. Par contre, quand l'homme terrestre meurt, un être spirituel naît, c'est-à-dire qu'il s'éveille au monde de l'esprit cosmique et recouvre le souvenir (L'*anamnésie* de Platon). Au moment de la pénétration dans le monde des corps, l'oubli et l'obscurcissement du monde spirituel – cette « mort à l'esprit » – sont amenés comme conséquence de la genèse et de la naissance du corps, par les puissances suprêmes du destin, sans notre libre participation. Au contraire, l'éveil et le souvenir de l'esprit – la « résurrection dans l'esprit » – qui accompagnent le dépérissement et la destruction du corps ne s'accomplissent pas d'eux-mêmes, mais exigent notre participation morale. C'est pourquoi l'époque embryonnaire, la naissance et l'en-

fance nous sont données dans toute leur perfection ; mais le véritable art de vieillir et de mourir veut être appris. C'est pourquoi la mort, notre amie et notre éducatrice, nous accompagne tout au long de notre vie.

Pendant l'époque embryonnaire et l'enfance, le corps humain, naissant de la plénitude créatrice du monde spirituel et plongé dans un sommeil bienfaisant, germe et croît ; puis il s'affermi et graduellement se durcit autour de l'âme comme un tombeau. En revanche, avec l'âge et sous les coups des déceptions, des souffrances et des maladies, notre être spirituel germe et croît, sort du tombeau du corps, et peut, si nous nous en donnons la peine, s'élever au-dessus d'un savoir uniquement sensoriel et intellectuel à des degrés toujours plus élevés et plus vastes d'une conscience cosmique.

Pendant notre existence terrestre, nous nous efforçons de sortir de l'étroitesse de notre vision vers un horizon plus large, de nous élever des ténèbres du corps vers la clarté. En revanche, le monde spirituel divin, le monde des défunts et de ceux qui vont naître, vient à nous avec une force prodigieuse. Le véritable devoir de notre existence terrestre consiste dans cet échange de dons offerts et reçus. Ce que nous appelons d'abord la mort, c'est-à-dire la fin de la vie, n'apparaît plus seulement comme le dernier pas d'un chemin et d'un développement que nous avons commencé à suivre avec la jeunesse, car il n'est nullement achevé avec la vie et l'abandon définitif de notre corps terrestre, mais il doit se poursuivre dans le domaine spirituel après la mort. De même que nous commençons notre existence terrestre à l'état d'humble germe physique (enfant) qui doit croître et s'orienter dans le milieu physique pour y apprendre ce qu'il doit savoir, nous commençons l'existence qui suit la mort à l'état de germe spirituel (« enfant ») dont Goethe a indiqué la progression à la fin du second *Faust*.

La force nécessaire à ce développement est en rapport avec l'effort de notre vie terrestre sur lequel l'aide du monde spirituel se penche avec amour.

Et de même que le nouveau-né, l'enfant terrestre, est accueilli par les êtres humains qui l'ont précédé sur terre, ses parents, ses grands-parents, ses frères et sœurs, qui prennent soin de lui et lui tendent la main, de même le « nouveau-mort », l'enfant céleste, est accueilli et pris spirituellement par la main par ses amis et connaissances morts avant lui.

Il arrive fréquemment qu'un mourant éprouve que des forces protectrices, dans lesquelles il pressent la présence d'amis disparus, se penchent sur lui depuis l'au-delà. On peut dire que les véritables forces de notre existence terrestre reposent dans le monde spirituel prénatal ; par contre, les véritables forces d'éveil, de résurrection de notre existence après la mort, jointes à celles qui se sont déjà manifestées pendant la deuxième moitié de notre vie, reposent dans l'existence corporelle et dans les possibilités que nous offrent les obstacles, les luttes et les souffrances qui permettent à notre esprit de mûrir. Rudolf Steiner exprime ce fait ainsi : Dans le passé de la Terre et de l'homme, comme dans l'enfance et la jeunesse, « l'esprit dut se faire chair ». Aujourd'hui, c'est « la chair qui doit se faire esprit », si nous ne devons pas sombrer dans une décadence toujours plus profonde. Si l'on appelle « souvenir » les forces formatrices du corps que l'homme apporte avec lui de son existence spirituelle prénatale, et aussi celles qui assurent son développement psychique, moral, intellectuel, il faut se rappeler que ces forces s'épuisent au cours de l'évolution ; il viendra un temps où l'individu, comme l'humanité dans son ensemble, se trouvera devant le néant si dans l'existence terrestre de *nouvelles* forces ne réussissent pas à s'implanter. Elles auront pour tâche de compenser la période décadente de la vie et de nous introduire – par la mort – dans l'existence cosmique. Au sens le plus large on peut appeler

ces forces celles de l'amour. *« Ainsi, la force du souvenir apparaît comme l'héritage que nous recevons de notre vie prénatale, et la force de l'amour comme le germe de ce que nous devons posséder après notre mort. »* (Rudolf Steiner) Il suffit à chacun d'interroger si peu que ce soit l'expérience intime de son cœur pour reconnaître avec étonnement qu'il en est bien ainsi.

Selon des symboles empruntés à l'espace, on peut dire que les êtres, dans la mesure où ils sont corporels, tendent vers le centre, et, dans la mesure où ils sont spirituels, tendent vers la périphérie. Le courant du « souvenir » dont nous venons de parler est un courant de resserrement, de concentration et de condensation qui émane de la périphérie de l'existence prénatale et se dirige vers le centre du corps humain en voie de croissance ; son maximum est atteint quand la conscience du moi est affermie et intellectualisée. Le courant de l'« amour », par contre, jaillit de l'intérieur du corps ; il naît dans la conscience du moi terrestre égocentrique, se dirige vers l'extérieur et se répand dans l'univers, pénétrant et embrassant des sphères cosmiques toujours plus hautes et plus larges.

La tendance de toute naissance est de condenser la matière en quelque endroit, de la cerner en des limites étroites, de produire ainsi la conscience égocentrique ; la mort au contraire fait éclater les limites, rompt l'attachement à un lieu déterminé pour conduire vers la périphérie illimitée, vers la conquête de la clarté et des lointains de l'univers. Naître veut dire acquérir le poids et perdre la lumière, c'est un obscurcissement de l'esprit ; mourir veut dire perdre le poids et acquérir la lumière, c'est un éveil à l'esprit.

Par la conception, la naissance et l'enfance, nous sommes expirés par le cosmos et aspirés par la corporéité terrestre et la conscience égocentrique du moi. Par la mort, nous sommes expirés hors de l'étroitesse humaine et aspirés par les espaces cosmiques. Toute mort est profondément apparentée à

l'amour et tout amour vrai et désintéressé est à nouveau une mort.

C'est ce qu'expriment ces vers du mystique persan Djalâl al-Dîn al-Rûmî :

*« La mort termine bien les soucis de la vie,
Et pourtant la vie frémit devant la mort.
La vie voit la main ténébreuse,
Mais non la coupe claire qu'elle présente.
Ainsi le cœur frissonne devant l'amour
Comme s'il était menacé de se perdre.
Car là où l'amour s'éveille,
Le sombre despote, le moi, meurt.
Toi, laisse-le mourir dans la nuit
Et respire librement dans l'aurore. »*

À un certain point de vue, nous pouvons dire aussi que pendant la jeunesse et l'adolescence l'esprit et le corps s'efforcent de s'approcher, de se saisir et de se pénétrer. Tandis qu'au cours du déclin et de la vieillesse, ils se détournent l'un de l'autre, se séparent et finalement s'abandonnent l'un l'autre. Ce large rythme fait de multiples petits rythmes analogues régit notre existence terrestre : tantôt nous nous lions intimement à notre corps, nous reposons volontiers en lui ; tantôt nous nous en arrachons pour nous éveiller à des idées élevées et à de vastes visions spirituelles. Constamment s'échangent les forces qui descendent vivifier le corps terrestre et les fruits terrestres qui montent s'offrir à l'esprit cosmique. Car rapprocher ces deux mondes, manifester leurs deux aspects dans la vie courante est la forme de vie la plus haute à laquelle l'homme puisse atteindre.

La mort prend ainsi un aspect double, un visage de Janus : du côté terrestre, elle nous présente l'aspect redoutable de la destruction, les blessures sanglantes, les cadavres déchi-

quetés, brûlés, défigurés, les convulsions et les spasmes de l'agonie, les râles sourds des derniers moments. Du côté céleste, au regard de l'esprit, se révèle une splendeur lumineuse d'allégresse, de libération et de victoire. Pour l'être spirituel qui échappe à l'existence terrestre, la destruction matérielle est la nécessité qui lui donne la force de se déployer et de s'éveiller. Il est semblable à un homme avançant sur un pont s'effondrant sous ses pieds, mais qui de toutes ses dernières forces s'élance jusqu'à l'autre rive tandis que les piliers branlants s'écroulent derrière lui dans l'abîme. Ce qui du point de vue du corps apparaît une destruction redoutable et cruelle n'est que le choc en retour de ce dégagement puissant par lequel l'être psychospirituel, se libérant, rejette le corps à la terre et l'abandonne à la décomposition.

Pour le physicien, l'idée que par la dissociation de certaines combinaisons chimiques, ou par la fonte des glaces, certaines énergies sont libérées, est une idée familière. Sur un plan plus élevé, on peut admettre que la rupture du corps libère un être spirituel et que, de son côté, l'être spirituel qui tend de toutes ses forces vers l'élargissement et la clarté brise et dissout l'élément corporel ; que l'on pense au fait que, déjà pendant la vie terrestre, les organismes habités par des esprits puissants et créateurs sont ébranlés et presque brisés par le flux torrentueux et l'illumination des inspirations poétiques ou musicales. Le désir le plus ardent d'un créateur pourrait être d'allumer en lui le feu céleste de l'enthousiasme et de l'amour, la lumière céleste de la sagesse, à un degré tel que son corps terrestre se consume littéralement et que son existence terrestre devienne l'autel sur lequel ce qui est descendu ici-bas, enrichi des fruits de la terre, se concentre en une flamme unique s'élevant vers le ciel.

On peut considérer toutes les choses matérielles que l'homme invente et fabrique, maisons, œuvres d'art, navires, trains, avions, etc., comme un élargissement de son corps

physique, et l'on réalise alors que l'être psychique s'incorpore, bien au-delà du corps donné par la nature, dans les créations de son époque, dans ses édifices, ses villes, et l'on mesure à quel point les derniers siècles ont été dominés par cet effort d'incorporation.

Le mot d'ordre est devenu : toujours plus d'hommes sur terre, toujours plus de grandes villes, de monuments, d'installations techniques, toujours plus de richesse, de pouvoir, de jouissance. L'appétit du corps et des « nourritures terrestres » s'est accru démesurément. La masse gigantesque des objets matériels a étouffé l'être spirituel. Mais nous nous trouvons maintenant devant un tournant historique mondial : l'incorporation fait place à une désincarnation. Le corps matériel de la civilisation humaine se dissout en une sorte d'autodestruction. Une menace accrue pèse sur les villes, les usines et les marchandises, les possibilités de possession et de jouissance, les hommes incarnés dans des corps humains.

L'existence terrestre et ses biens matériels qui, il n'y a pas encore longtemps, nous paraissaient être la seule réalité assurée, devient de plus en plus problématique. Gigantesque, par contre, s'accroît l'armée de ceux que nous appelons les « morts », mais qui sont peut-être les véritables vivants. Aujourd'hui, nous passons en quelque sorte le seuil de la mort sans quitter notre corps terrestre. Bien des fois, on ne sait plus vraiment si l'on est encore vivant ou si l'on est déjà mort. La terre, et tout ce sol qui jusqu'à présent nous portait, menace de s'effondrer sous nos pieds. Le monde matériel semble se dissiper comme un nuage et laisse transparaître une réalité spirituelle de plus en plus puissante, un monde de vérité, d'amour et de moralité.

Le fait d'être arraché à l'existence terrestre prématurément et sans avoir pu remplir son destin personnel, comme ce fut le cas pour des millions de jeunes hommes pendant les deux dernières guerres et les événements qui ont suivi,

indique la réalité d'un sacrifice – qu'il ait été subi ou accompli librement –, et plus encore la mise en réserve de forces psychiques puissantes qui, inemployées pour cette vie, pourront, dans une existence ultérieure, se manifester comme des forces de volonté créatrice. Il est extrêmement consolant de pouvoir se dire que les morts subies par tant de jeunes hommes ne sont pas vaines, car dans l'univers aucun sacrifice n'est perdu. *« Une hécatombe physique est une semence pour de futures moissons spirituelles. [...] La vie que des hommes ont sacrifiée et dont ils auraient pu jouir ici-bas, se retrouve dans les forces de progrès. L'évolution terrestre a besoin de ces sacrifices de vie. Qui sont ceux qui travaillent pour l'ensemble de l'humanité ? Ce sont ceux qui dans des incarnations précédentes ont sacrifié leur vie d'une manière ou d'une autre. Les âmes généreuses et dévouées, celles qui sur terre sont attirées vers l'esprit, le doivent à une vie qu'on peut appeler un martyre au cours d'une incarnation précédente. La terre ne pourrait pas progresser si les hommes ne se sacrifiaient pas. »* (Rudolf Steiner.)

Consacrons donc nos meilleures forces à aider le « phénix » à renaître des cendres de la civilisation actuelle et des corps humains sacrifiés, pour sauver cette sagesse, cet amour, cette conscience morale, engendrés dans les âmes humaines au prix des efforts et des douleurs de l'existence terrestre, et qui sont en même temps les germes créateurs des temps futurs et des civilisations futures. Prêtons secours aux êtres qui aujourd'hui s'arrachent péniblement au corps, à la vie et à la matière terrestres et qui, semblables à des oiseaux paresseux, ne se détachent que lentement du sol pour prendre leur essor. Contribuons à ce que ces « corbeaux » et ces « corneilles » se transforment en donnant l'assaut au ciel ! Ici aussi, n'y a-t-il pas lieu d'évoquer la mission de l'art véritable ?

CHAPITRE XIII

La métamorphose du Scorpion en Aigle et le Mystère du Golgotha

Le mois de novembre est le mois de la mort. Au début, le 2 novembre, une grande partie de la chrétienté célèbre la fête de la Toussaint, et une autre partie de la chrétienté, fête, à la fin du même mois, le Dimanche des morts. Les anciens Germains ressentait, dans les tempêtes de novembre, l'armée bruyante des morts, des âmes trépassées, poussant des cris stridents, hurlant, défilant avec des gestes sauvages. Agitées de passions destructrices, elles ne sont pas encore purifiées et ignorent la clarté du moi supérieur. Tandis qu'en plein été, l'homme d'autrefois se savait soulevé au-dessus de son corps et uni aux puissances du cosmos, pendant cette époque sombre de l'année, il sentait ses instincts et sa volonté dominés par les forces souterraines et pris dans les rets d'une rage destructrice. Il sentait que partout où il allait, de la terre même montaient les ténèbres qui l'entouraient comme un brouillard épais. Dans ce nuage noir, des forces morbides le poussaient. Elles prenaient la forme d'un serpent qui lui apportait la tentation du mal, de la connaissance intellectuelle, de la ruse, et avec cette tentation l'éveil à la soi-conscience égocentrique.

C'est pourquoi le mois de novembre qui conduit au cœur de l'hiver est associé à la constellation du Scorpion correspondant aux organes génitaux du corps humain. Les imaginations mythiques révèlent à cet égard des relations très importantes. Le Scorpion – ou le serpent – infecte l'homme avec l'aiguillon (on peut aussi dire : le venin) de la pensée intellectuelle,

mais en outre avec celui de la jouissance sexuelle et le conduit par ces deux moyens dans le domaine de la matière et de la mort. Mais en même temps, il lui confère la force d'une libre conscience de soi qui au début est essentiellement égoïste.

La médecine connaît la relation qui existe entre ces deux ordres de faits et qui se manifeste à l'apparition de la puberté. À ce moment, l'être psychique descend profondément dans la matière terrestre et dans son propre corps matériel : les bras et les jambes s'allongent et deviennent plus massifs ; une nouvelle forme d'intelligence naît, qui est en rapport assez étroit avec la sexualité. Alors que, dans les temps anciens, « connaître » signifiait : recevoir avec respect ce qui, des hauteurs, se révélait à l'homme pour diriger la vie humaine sans passion personnelle selon la volonté et la sagesse divines, aujourd'hui, « connaître », c'est épier et guetter avidement ce qui dans le monde matériel est susceptible de procurer une jouissance ou un pouvoir égoïstes, un avantage sur les autres, ou même une possibilité de leur nuire. Que l'on pense à la théorie de la lutte pour l'existence, soit politique soit économique, et aux recherches de la technique moderne. Or un désir semblable est aussi à la base de la sexualité. La Bible dit : Adam « connut » sa femme.

La naissance et la mort sont étroitement liées ; ce sont les mêmes forces qui, par l'intellect matérialiste et par la jouissance des organes de la génération, conduisent l'homme à l'existence terrestre, d'une part, et aux souffrances, aux maladies et à la mort d'autre part. Ce n'est que parce que l'être humain est de plus en plus profondément enserré dans son corps matériel, qu'il perd la vision du monde spirituel, la connaissance de sa propre immortalité, et qu'il voit la naissance et la mort comme deux portes obscures entre lesquelles il s' imagine enfermé inexorablement. Mais, de la sorte, il entre aussi dans la sphère du mal, c'est-à-dire de l'égoïsme, de la volonté de puissance, de la jouissance et de la destruc-

tion, qui ne s'affirme que trop nettement déjà dans le domaine intellectuel et sexuel. Car bien avant que l'intelligence humaine ait inventé les machines de guerre, il s'ingéniait à détruire et à tuer de cette manière plus subtile qui, au moyen d'une critique ironique et mordante, s'attaquait aussi bien à autrui qu'aux anciennes sagesse. On parle de critique acerbe et meurtrière qu'on rapproche couramment du feu dévorant de la sensualité, de la cruauté et du poison de l'égoïsme, de la vanité et de l'orgueil.

Dans tout cela, on retrouve l'aiguillon, le dard du Scorpion. Selon les anciennes traditions, ce Scorpion était autrefois l'Aigle. Mais l'aigle a des ailes, il vole vers le soleil, il est lui-même solaire. La transformation de l'Aigle en Scorpion concentre en une image unique de vérité toute l'histoire de l'intelligence humaine, depuis les temps les plus lointains jusqu'aux temps actuels. L'esprit humain, le moi, resta un Aigle aussi longtemps qu'il vivait encore dans les hauteurs spirituelles divines, baigné des rayons solaires ; ensuite, il devint un « Scorpion ». Mais dans les sombres profondeurs du monde terrestre et sous-terrestre où il dut descendre, il se trouva lui-même et il trouva aussi le germe de sa liberté consciente. Maintenant le Scorpion doit à nouveau se transformer en Aigle : il le peut si, dans ses luttes difficiles contre les puissances terrestres, contre le mal, la mort, l'égoïsme, il cultive cette sagesse et cet amour qui lentement le feront remonter. « ***La mort nous révèle la vie éternelle ; tu es la mort et pourtant tu nous guéris*** », écrit Novalis.

C'est ce qu'on peut appeler « la résurrection des morts ». Elle reproduit la résurrection de cet être divin qui, avec nous, traversa la mort de la matière et du mal, nous précéda dans la résurrection et, depuis ce jour, reste avec nous jusqu'à l'extinction de la Terre.

Cet être divin vécut dans le cercle des douze apôtres comme le Soleil dans le cercle des douze signes zodiacaux.

Judas (dont le nom remonte à la tribu d'Israël qui autrefois habitait le sud de la Palestine près du Désert de Juda et de la mer Morte) incarne le plus nettement la force des ténèbres, de la mort, du mal, qui s'allie dans la conscience humaine du moi aux forces de l'intelligence et de la liberté morale. Judas est le « Scorpion » dont l'aiguillon a causé la mort terrestre du Christ dans le corps de Jésus, et c'est là le mystère cosmique le plus profond ; car sans Judas, c'est-à-dire sans les forces des ténèbres, de la mort, du mal, il n'y aurait pas eu de Golgotha, pas de résurrection, et, sans résurrection, pas de guérison par le Saint-Esprit, dont les ailes d'Aigle préparent les temps johanniques futurs.

La force de Judas, c'est l'Aigle ensorcelé en Scorpion mais qui peut redevenir Aigle. Pour employer une autre image, il arrive parfois que l'aiguillon empoisonné de l'égoïsme, le sang brûlant des passions impures et destructrices, se transforme en un sang pur et clair par lequel le moi s'offre lui-même en sacrifice pour renaître sous une forme nouvelle. Alors la coupe de poison dans laquelle, le matin de Pâques, Faust, désespéré, veut boire la mort et qui contient comme un extrait de toutes les forces de l'intellectualité, de la sexualité et de l'égoïté, devient la coupe du Graal dans laquelle vivent les forces d'amour d'un sang qui apaise, réchauffe, guérit et répare toutes les fautes humaines.

Nous sommes ici devant la métamorphose de la mort en vie, de la haine en amour, de l'égoïsme en sacrifice, du mal en bien. Car dans les forces qui engendrent la dureté du cœur, la cruauté et la ruse, la volonté de puissance, la violence de la colère et l'égoïsme, c'est-à-dire les impulsions du Scorpion, l'homme peut trouver aussi, quand il les utilise judicieusement, des énergies puissantes qui lui permettent de réaliser le bien, le beau, les actes les plus nobles, et qui élèvent l'élan de son vol jusque dans les hauteurs de l'Aigle.

La tendance à faire le mal n'est que la tendance vers le bien détournée de son objet et retournée contre lui ; c'est en quoi consiste le mystère de la liberté du moi enclos dans l'histoire entière de l'humanité et de la Terre.

Ce fait prend une importance éducative quand, par exemple, on se heurte à des impulsions de brusque colère, de violence, d'obstination et même de cruauté, et que l'on sait qu'elles témoignent généralement d'une forte et grande individualité humaine emprisonnée et crispée en elle-même. Elle souffre plus qu'elle ne fait souffrir, car elle aime la grandeur, elle voudrait réaliser un idéal élevé, mais elle le cherche dans une fausse direction, dans une déviation paradoxale qui considère que l'amour et le bien ne sont que lâcheté, le dévouement, faiblesse, et que tout service désintéressé est indigne d'une personnalité libre. Desserrer les nœuds de cette crispation, libérer le moi de son égoïsme, telle est la tâche de l'amour patient qui ne désespère jamais de la guérison.

Le Christ en donne lui-même l'exemple depuis le Golgotha. Il attend que chaque moi humain se décide librement à le suivre et à l'imiter. Il attend, et il supporte, sans jamais diminuer sa force solaire, l'obscurité, la dureté et la dette croissante de la Terre qu'il éclaire et guérit.

Nous sommes aujourd'hui à un tournant de l'histoire terrestre et humaine qui se marque, de décennie en décennie, de plus en plus nettement, et dont on peut rappeler ainsi la signification : les forces créatrices du monde divin, du monde du Père, qui depuis l'origine ont suscité les événements terrestres, naturels et humains, refluent et s'épuisent sous nos yeux avec une rapidité croissante. La Terre se modifie, les montagnes s'affaissent, les rochers s'effritent ; à l'extraordinaire développement des espèces végétales et animales a succédé une disparition presque totale de types nouveaux ; les anciens se maintiennent à peine par l'hérédité, mais beaucoup meurent déjà. Chez les hommes aussi, au flux des races,

des grandes civilisations et des peuples, a succédé le reflux. De moins en moins, les forces qui viennent du passé seront capables de former l'avenir. Où sont celles qui, parmi les phénomènes planétaires de sclérose et de mort, et dans lesquelles les forces du Scorpion et de Judas augmentent terriblement, peuvent vraiment nous porter vers l'avenir ?

Autrefois on demandait à l'inconnu qu'on rencontrait : D'où viens-tu ? Quelle est ton origine ? Quand on connaissait son origine, sa tribu, son peuple et sa race, on savait ce qu'on pouvait attendre de positif ou de négatif à son sujet. Car l'esprit vivait dans le sang qui coulait à travers les générations et unissait chaque individu à sa lignée divine originelle. Le sang était clair et imprégné d'esprit, les dieux parlaient en lui, c'est-à-dire en dernière analyse, la divinité du Père qui embrassait les dieux de la race, du peuple et de la famille. Ensuite, dans la nature comme dans l'humanité, cette source d'inspiration jaillissant depuis le passé le plus reculé, se tarit. Les dieux se déroberent, ils « moururent » – ce fut le Crépuscule des Dieux –, ils cessèrent de parler dans les profondeurs des corps, des races et du sang. L'homme devint un « moi » isolé, abandonné au milieu d'un monde matériel, entièrement livré à lui-même, à la perception de ses sens et à sa pensée raisonnante. Judas symbolise cette époque du moi uniquement tourné vers la terre, auquel les sources des anciens Mystères se sont dérobées et qui ne s'est pas encore ouvert à la compréhension du nouveau Mystère de l'amour à cause de la dureté de son cœur, de son avidité à dominer et à savoir. Des ténèbres de la Terre monte la force du Scorpion dans l'histoire de l'humanité, elle s'insinue dans l'organisme humain et saisit de plus en plus la pensée, le sentiment, la volonté. Si aujourd'hui comme autrefois, l'homme voulait recevoir des inspirations de sa nature physique et de son sang, celles-ci ne seraient plus claires et pénétrées de sagesse et de moralité, elles seraient troubles et mauvaises.

Car le corps et le sang ne sont plus ce qu'ils furent autrefois. Ce ne sont plus les dieux de lumière qui parlent à travers eux, mais des démons ténébreux ont déjà commencé à le faire avec une force qui croît sans cesse. Nous pouvons le constater dans les événements actuels et ceux d'un passé récent ; quand des hommes, aujourd'hui encore, se livrent à ces forces redoutables du corps, de la race et du sang, quand ils cherchent à rétablir les anciens liens de l'hérédité, ils perdent de plus en plus le sens de l'humanité. La haine, la cruauté et la brutalité, jointes à la ruse et à une sexualité dépravée, les conduiront rapidement à la lutte de tous contre tous et à la ruine.

Chacun de nous se trouve donc actuellement devant un choix décisif entre les forces du passé, forces sexuelles dégénérées qui mènent à l'anéantissement, et les forces nouvelles de redressement et d'avenir. Mais où trouver celles-ci ?

Nous savons maintenant que dans le monde créé par le Père, de plus en plus détaché de ses origines et voué à la sclérose de la vieillesse et à la mort de la matière, et dont les légions démoniaques des ténèbres sont en train de s'emparer, du sein le plus intime du Père, le « Fils » est descendu vers nous, ce Logos, ce Christ qui depuis les origines du monde a œuvré dans la parole créatrice pour assurer le *devenir* de la nature et de l'histoire humaine et inspirer les civilisations qui se sont succédées. Il a plongé lui-même dans les forces figées et engourdies de froid du monde terrestre pour, de l'intérieur, les éclairer à nouveau, les réchauffer, les vivifier. Si l'on peut dire des inspirations de l'ancien temps et des grandes civilisations antiques que l'esprit les a illuminées, car toute la nature et l'histoire terrestre furent inondées de la lumière du Père qui se reflétait en elles, on doit dire de la lumière qui est entrée dans le monde par la vie et la mort terrestres du Christ, qu'elle est le levain actif d'une irradiation de l'esprit. Si la création, qui est menacée par la rigidité, les ténèbres et la mort, est

le mystère du Père, la transformation de l'obscurité terrestre (transsubstantiation) est le mystère du Fils qui conduit finalement à la résurrection et à l'ascension de la vie nouvelle arrachée à la mort, c'est-à-dire au mystère du Saint-Esprit.

Par là même, l'ancienne parenté du sang et de la naissance qui rassemblait dans des groupes naturels races, tribus, peuples et familles, se transforme en une communauté nouvelle de l'esprit et du moi. Elle rassemble les hommes de toute origine qui prennent librement en eux la force de transformation et de résurrection du Christ et qui deviennent ainsi porteurs du sang nouveau qui resplendit dans le Graal. Il viendra un temps où, déjà extérieurement, on verra si les hommes ont pris cette force en eux. Quels que soient le peuple et la race auxquels ils appartiendront, la clarté de cette lignée nouvelle brillera dans leurs yeux et sa puissance transfigurera leur aspect : ils seront des hommes solaires, tandis que des traits d'une animalité brutale trahiront ceux qui seront restés la proie des forces inchangées de l'hérédité et du sang.

Or transformer l'ancien sang en nouveau, c'est « mourir en Christ ». À cet égard, il faut indiquer que, dans les Mystères antiques, préchrétiens, la mort avait un sens tout différent de celui qu'elle a dans les Mystères chrétiens. Les anciens mystères introduisaient l'homme dans le monde spirituel en refoulant sa conscience terrestre : ils détachaient son esprit du corps et le plongeaient, par l'anéantissement de sa conscience personnelle, dans la puissance souveraine et la majesté du monde de l'au-delà. Les mystères chrétiens par contre, grâce à la force du Verbe divin descendu sur la terre, donnent à l'homme la possibilité d'élargir peu à peu son existence terrestre et la conscience de son moi, afin que la plénitude du monde spirituel y habite de plus en plus. Finalement, l'homme devra pouvoir franchir le seuil de la mort en conservant la libre conscience, acquise sur terre, de sa personnalité et de son moi avec les fruits spirituels que lui ont valu ses luttes dans

l'existence terrestre. C'est ce qu'expriment ces paroles fondamentales : Le royaume des Cieux est proche. Le royaume est à l'intérieur de vous.

Les anciens Mystères libéraient l'homme des liens de la terre et de l'histoire humaine ; les nouveaux Mystères, par contre, le métamorphosent et le ressuscitent en donnant aux luttes, aux douleurs et aux souffrances du destin et même au mal (que Bouddha, Platon et Plotin encore voulaient éviter) une importance inattendue.

Novalis a un jour employé cette expression mystérieuse : « l'enthousiasme pour les douleurs et les maladies » et, en fait, la sagesse qui révèle la sainteté de la souffrance, et aussi de tout ce qui sur terre est inférieur, sombre et lié à la mort, se tient au seuil des sept degrés de l'initiation chrétienne dont Rudolf Steiner nous a rendu le sens :

Le lavement des pieds : apprendre à s'incliner devant ce qui nous est inférieur, les règnes minéral, végétal, animal, mais aussi reconnaître et accepter modestement la nécessité des professions subalternes et de l'inégalité sociale.

La flagellation : cultiver cette attitude de compassion et de patience qui permet de dépasser des souffrances personnelles et d'être prêt à prendre en soi sans ressentiment la douleur terrestre de toutes les créatures jusqu'à se laisser fustiger sans se défendre.

Le couronnement d'épines : ressentir de tous côtés l'assaut des forces du destin et des souffrances dans le monde pour comprendre ce que signifie : porter la couronne de la douleur. L'ancienne sagesse des Mystères préchrétiens posait comme une couronne rayonnante de lumière sur la tête cet organe qui permettait à l'homme de s'élever de la terre vers le cosmos. Cette sagesse est royale et la couronne d'or, symbole de tout ce qui donne aux rois leur grandeur et leur force, n'est qu'une image et un reflet de cette couronne de lumière rayonnante avec laquelle le Logos solaire illuminait et

couronnait la tête des initiés. Cette couronne de sagesse était un présent cosmique ; par contre, la couronne de douleur indique que l'âme humaine doit s'affermir au point de se tresser et de porter elle-même la couronne de la douleur universelle en signe de cette sagesse du cœur et de cette clairvoyance de l'amour qui, seules, donnent la force d'accepter la souffrance. La couronne royale donnée par le cosmos, symbole de la richesse et de l'illumination spirituelle des anciens temps et tissée de la substance la plus noble (l'or solaire), se métamorphose en couronne de *'Ecce Homo*, la pauvreté humaine, sevrée de l'illumination cosmique d'autrefois et tressée avec les substances terrestres les plus méprisées, avec tout ce qui est sombre, bas et douloureux, avec les « épines du désert ».

La Crucifixion : ce n'est pas seulement au-dessus de ce qui est destin personnel que nous devons nous élever, mais aussi au-dessus de tout ce qui n'est que destin humain pour, autant que cela est possible, acquérir un pressentiment de cette force d'amour qui peut prendre en soi le destin du monde. À cet égard, les paroles profondément inspirées de Platon : « L'âme du monde est crucifiée sur la croix du corps du monde », peuvent nous éclairer. L'âme du monde, cette expression la plus haute, la plus vivante et la plus créatrice dans l'élément de lumière et de chaleur, se trouve enchaînée à l'élément le plus immobile, le plus froid, le plus sombre qui soit : à la croix du monde, c'est-à-dire à la mort du monde, que fixe immuablement l'angle droit des coordonnées de l'espace, l'axe et le plan de symétrie de tous les corps matériels. Il en est en effet ainsi : l'ensemble des sphères divines et du Logos cosmique agissant au cours des temps, l'harmonie des sphères, la lumière de la pensée cosmique, s'est volontairement concentrée et fixée à la croix du monde en revêtant une nature matérielle et spatiale. La création du monde a préparé l'érection de la croix du monde. Dieu le Père est lui-même la croix sur laquelle le Fils est étendu et attaché pour assumer

le destin et la souffrance originels dont le destin et la souffrance de toute créature n'est qu'une faible imitation. La fixité immuable de la croix de l'espace est elle-même la mort et la douleur originelles répandues sur le monde matériel justement parce qu'il est matériel.

La mise au tombeau : ici tout est encore plus vaste et mystérieux. Sur le monde matériel et spatial, perceptible aux sens, s'étend un voile sombre, un linceul noir. Tout ce que nous appelons notre réalité est effacé ; la Terre est un tombeau. Tombeau, la nature matérielle spatiale, tombeau, tout ce sur quoi la conscience sensible intellectuelle de l'homme dirige son regard et, sur ce tombeau, s'étend le voile sombre de l'éloignement et de l'obscurité de l'esprit. Novalis appelle la nature une « ville pétrifiée », et il commence son conte **Éros et Fable** par la description d'un monde hivernal, raide de froid, sur lequel la « longue nuit » est tombée, la nuit du tombeau qui règne sur toute l'existence uniquement matérielle, dans la nature comme dans la conscience uniquement sensorielle et intellectuelle de l'homme. Le théosophe Ctinger a parlé de la matière comme de « la fin des chemins de Dieu ». En ce sens, on peut appeler la création du monde, l'histoire de la Terre, de la nature et de l'homme, une immense inhumation, et l'état actuel de la Terre, un tombeau dans lequel la parole, la pensée et l'harmonie originelles, créatrices et vivantes de Dieu le Père sont ensevelies et momifiées dans les formes inaltérables du cristal, des plantes et des animaux, aussi bien que dans les traditions, les religions et les coutumes persistantes des peuples. Chaque perception uniquement dirigée vers l'espace matériel, de même que chaque pensée intellectuelle abstraite, est une mort et une sépulture pour l'esprit. L'espace lui-même, dont les axes disposés à angle droit forment une croix, est par la disposition de ses trois dimensions un sarcophage dans lequel sont ensevelis les choses de la nature et aussi les faits de l'histoire qui ont pris

forme et se sont imprimés dans la matière, le corps humain lui-même, par conséquent, et tout ce qui dans la conscience reste attaché aux sens et à l'espace. Si Dieu le Père est la croix, il est aussi au sens le plus profond la mort, le tombeau dans lequel le Fils descend pour livrer sa vie entièrement solaire au froid glacial, à l'obscurité, et s'unir ainsi au fondement le plus profond du destin humain. L'expérience humaine est beaucoup trop faible et trop étroite pour pressentir la grandeur de ce tombeau et à plus forte raison pour s'unir à lui avec tout son être. C'est pourquoi l'homme ne peut arriver à la résurrection que par la force du Christ et non par la sienne propre.

Mais ce cinquième degré d'initiation nous offre encore quelque chose de plus important à méditer : parmi les êtres inférieurs devant lesquels le Christ s'incline pour leur laver humblement les pieds se trouve aussi Judas. Derrière la flagellation et le couronnement d'épines, dont il supporte patiemment la douleur, derrière la croix et le tombeau du monde qu'il prend sur lui, se trouve aussi la force du Scorpion de Judas, la haine, la cruauté, la jalousie, l'égoïsme. C'est vraiment un des mystères les plus sublimes que Dieu le Père ne soit pas seulement la croix, la mort et le tombeau, mais tolère que le mal satanique s'introduise aussi dans le cosmos et le mal humain dans l'histoire.

La Résurrection et l'Ascension : le chemin qui conduit dans des ténèbres toujours plus profondes et glacées descend par cinq degrés ; mais, par cinq degrés aussi passe la force qui maintenant regagne les hauteurs. Car la souffrance, la mort et le tombeau n'existent pas pour eux-mêmes, mais dans le but important qu'il s'en dégage une force. Celle-ci conduit dans des hauteurs d'autant plus lumineuses et pures que la chute a été plus profonde. Nous lisons dans l'Évangile une parole très mystérieuse : « Ne combattez pas le mal », c'est-à-dire ne renforcez pas le mal en lui répondant par la critique, la colère, la révolte et le mépris ou en lui opposant la force

extérieure ; vous vous abaissez vous-mêmes à son niveau en cherchant à combattre le mal par le mal. Acceptez plutôt les coups du destin que le monde vous inflige en les supportant avec une force compréhensive que rien ne décourage ni ne paralyse. Ouvrez-vous largement et sans crainte au courant de mort et de souffrance, car la loi qui règne ici-bas veut que celui qui repousse le destin terrestre et humain affaiblisse son être spirituel et subisse ce qu'il voulait justement fuir : la mort. Toute révolte contre le destin se heurte à la mort ; mais l'amour qui, en toute liberté, s'abandonne à la mort, qui se laisse purifier par la puissance de la souffrance et de la mort, triomphera d'elle. Il élargit notre cœur, donne des ailes à notre âme, éclaire notre esprit, nous emporte hors de l'étroitesse et de l'obscurité de notre existence terrestre vers des sphères cosmiques toujours plus vastes et plus lumineuses. C'est la « Résurrection », puis « l'Ascension », qui en même temps transforment la Terre et prennent avec elle tous les fruits de l'existence terrestre.

On demandera peut-être si tout cela ne s'éloigne pas du sujet traité dans cet ouvrage, c'est-à-dire des défunts. Non, car l'amour dont il est question, qui s'allume dans l'existence terrestre, est la force la plus puissante que l'homme puisse cultiver sur terre, en vue de sa vie après la mort et parce qu'il est aussi le pont le plus efficace pour relier les vivants et les morts. Nous puisons la force de cet amour dans la force que la vie et la mort terrestres du Christ ont répandue dans l'existence terrestre, et elle peut être trouvée par tous ceux qui cherchent à imiter le Christ. La vie et la mort du Christ allument un rayon d'amour qui illumine le royaume des morts et le transforme profondément. Comment peut-on le comprendre ?

Au début de ce chapitre, nous avons parlé de ces anciennes visions de morts défilant avec des gestes et des cris sauvages dans les tempêtes de novembre. Les anciens Grecs

faisaient des expériences analogues : quand Ulysse, pour évoquer les morts, fait couler dans la fosse qu'il a creusée le sang fumeux d'un bélier noir, aussitôt les morts accourent, avides de ce breuvage, avec des clameurs si violentes qu'il est saisi de frayeur. À des époques plus lointaines encore, dont nous avons un écho dans les Veda et les Upanishad, on ressentait la mort comme l'entrée immédiate dans un royaume de lumière, par la porte du Soleil. Mais ensuite, plus l'esprit humain perd la conscience de soi et de sa relation avec le monde divin, plus le royaume des défunts devient sombre et démoniaque. La force de la clairvoyance n'était plus en état de pouvoir suivre la montée de l'être spirituel humain dans le royaume cosmique de la lumière et une clairvoyance d'ordre inférieur n'atteignait plus que les régions les plus basses de la purification des âmes (en Orient, le *kâma-loka*, en Occident, le purgatoire). La clairvoyance ne dépassait pas le niveau de l'espace rempli d'enveloppes psychiques rejetées ; d'autre part, les défunts eux-mêmes perdaient toujours davantage la force de remonter et de trouver la clarté de l'esprit.

Pour ces deux raisons, le royaume des morts perdit de plus en plus la lumière et le contact divin et prit le caractère d'un monde obscur et malfaisant de spectres assujettis aux démons. (C'est en particulier le cas dans le Tibet où, par des pratiques de magie, les défunts sont retenus dans le voisinage terrestre dans l'intention d'utiliser leurs forces pour réaliser des buts personnels.) Par suite, les survivants éprouvaient une peur terrible devant ce monde des morts et en évitaient soigneusement l'approche. Ceux qui, malgré tout, le cherchaient étaient trop souvent suspects de sorcellerie ou de magie noire. Tel médecin ¹⁴ qui, pour secourir sa malade que des âmes défuntes tourmentaient, voulut y pénétrer, pensa qu'il ne pourrait le faire qu'en faisant appel à la force du Christ, car, du sacrifice du Golgotha, une lumière d'amour pénétra dans le royaume des morts et l'éclaira jusqu'en ses

© Copyrighted Triades S.A

profondeurs non seulement pour fortifier les âmes sur les sentiers douloureux de la purification, mais aussi pour donner aux survivants cette conscience et cette assurance qui leur permet de pénétrer dans le royaume des défunts sans être saisis par l'angoisse, de les approcher et de les aider.

CHAPITRE XIV

Le cheminement de l'âme après la mort et le monde de la conscience morale

Essayons de nous représenter l'évolution des âmes qui ont franchi la mort. Goethe a décrit dans son second *Faust* le lent détachement du corps qui est l'apanage d'une mort naturelle due à la vieillesse. Faust a cent ans ; il décide de se consacrer encore à une grande action, mais ses ordres, mal interprétés par Méphistophélès, entraînent la mort de deux vieux paysans et Faust le regrette vivement. Troublé par ces remords et par les malédictions qu'il a proférées contre les exécutants de ses ordres, il commence à se dégager de son corps. La nuit tombe ; le monde extérieur familier s'estompe, la lumière des sens s'assombrit, de curieuses figures apparaissent, et tandis que Faust croit encore poser fermement ses pieds sur le sol, son âme commence déjà à rencontrer des entités suprasensibles, à plonger dans les forces de son propre être intérieur (le « souci ») et dans le panorama de son existence terrestre passée.

*« Les étoiles, là-haut, sont maintenant voilées,
Le feu baisse et ne brûle plus que radouci ;
Un frisson d'air parfois, des flammes ranimées,
Apporte jusqu'à moi l'odeur et les fumées...
Ordonné vite, exécuté trop vite aussi !
Mais quel spectre dans l'air semble venir ici ?¹⁶ »*

La nuit se fait de plus en plus profonde, toujours davantage s'éteignent les sens corporels ; « *seule, à l'intérieur brille une claire lumière* », mais le contraste entre cette lumière et l'obscurité extérieure fait maintenant surgir toutes les illusions du mourant qui ne sait pas qu'il meurt ; il mêle le monde sensible évanescant à la germination du monde supérieur ; il croit entendre les bêches des travailleurs exécuter ses projets terrestres, alors que ce sont les agents de destruction, les Lémures, qui prennent possession de son corps.

Non moins exact, mais vu sous un tout autre angle, se présente le détachement progressif et le passage dans l'au-delà d'après Richard Wagner dans *Tristan et Isolde*. Ici, ce qui passe au premier plan, ce n'est pas l'expérience subjective du mourant, mais celle de l'être spirituel qui se dégage des limites étroites du corps pour entrer dans l'immensité cosmique. Cette « ascension » peut effectivement être ressentie comme une musique qui s'élève en larges spirales à travers les sphères du cosmos. Tandis qu'Isolde, brisée de douleur, voit encore la dépouille de son bien-aimé avec ses yeux sensibles, sous l'empire de cette douleur, ses yeux suprasensibles s'ouvrent soudain et elle contemple l'être spirituel de Tristan qui se détache du corps comme une forme faite de lumière et de sonorités. Mourante elle-même, elle suit les étapes de son dégagement. Elle s'entretient avec la forme spirituelle de lumière, de sonorités et de paroles, ressuscitée du corps terrestre, et peut s'unir à elle.

*« Comme il sourit doucement, secrètement,
Comme il ouvre son œil fier ;
Voyez, amis, ne voyez-vous donc pas ?
Comme il s'éclaire, comme il s'élève
Vers les étoiles qui l'entourent de leur lumière.
Voyez, amis, ne voyez-vous donc pas ?
Suis-je seule à entendre*

*Cette voix qui vient de lui,
Plane au-dessus de lui,
Pénètre en moi,
Résonne autour de moi ? »*

C'est ainsi que la mort pouvait être ressentie par des âmes qui étaient déjà à demi éveillées à l'esprit et capables de se préparer à mourir. Pour les hommes d'une époque plongée dans le matérialisme, dont les pensées et les desseins sont presque entièrement tournés vers la terre, la mort prend un caractère beaucoup plus sombre, beaucoup plus inconscient et trouble, de sorte qu'en premier lieu, on peut se demander : Comment l'être humain réussit-il à supporter la profonde coupure et la totale transformation qui accompagnent la perte soudaine du corps physique, quand elle n'est pas amenée par une longue maladie ou par le grand âge ? Que se passe-t-il pour le mourant au moment où il franchit le seuil ?

Pour le concevoir, que l'on se représente par exemple l'état d'un homme qui se trouve engagé dans un combat acharné : les sens tendus, il guette et écoute, prêt à chaque instant à bondir, à attaquer, et soudain, rassemblant toutes ses forces, il se lance à l'assaut. Mais voilà que la mort le saisit. Autour de lui et aussi en lui, le monde entier est brusquement effacé. Il n'est pas seulement plongé dans le silence et l'obscurité, car même pour éprouver ceci, on a besoin de la vue et de l'ouïe ; c'est plutôt une complète extinction de tout ce que nous appelions dans notre existence habituelle : le monde et le moi. C'est comme si on coulait à pic, comme si on se noyait, ou encore comme si on était soufflé dans un infini sans borne et sans forme, dans un effacement sans fin, et cela sans résistance possible. On voudrait se retenir et se saisir dans le vide, on voudrait rencontrer un autre être et on se trouve dans une solitude totale. Car de même que nous ressentons notre moi habituel dans l'activité et la résistance de notre corps, dans

la pensée de notre cerveau, dans la perception de nos sens, les mouvements de nos membres, et que cette existence corporelle était, en nous et autour de nous, le soutien de notre conscience, maintenant, faute d'appui, de résistance et de limite, cette conscience s'évanouit dans l'incommensurable, le souffle et la force d'exister lui manquent pour ainsi dire et il lui semble qu'elle se dissout dans le néant.

Cette transformation est si profonde, quand la mort est brutale, si rapide, qu'au début on n'a souvent pas conscience d'être mort. Faute des organes corporels familiers, on ne peut refléter son propre être spirituel, ni par suite se poser la moindre question et y répondre ; il est impossible de se concentrer sur quoi que ce soit. Et pourtant le défunt sait qu'il existe et qu'il vit dans un monde nouveau, immense, tout-puissant, grandiose ; il le sait et ne le sait pas encore, il le vit et ne peut pourtant pas en avoir une expérience claire et vivante. Il « est » et ne peut se saisir de son être, il plane impuissant entre l'être et le non-être.

Ce qui approcherait le plus de cet état, c'est celui d'un homme qui se réveille lentement d'un sommeil artificiel : la première conscience pointe, mais on n'a pas encore la force de savoir où l'on est, ce qui est arrivé, que l'on existe, et on fait des efforts pour clarifier cette situation inexplicable et rétablir la continuité de la mémoire et de la conscience personnelle.

Notre conscience terrestre habituelle est certes sourde, étroite, matérielle, mais malgré cette étroitesse elle est sûre d'elle-même, car elle s'appuie sur le monde terrestre matériel en nous et autour de nous. La conscience du défunt, par contre, est large et claire, suprêmement élargie peut-on dire, mais il faut indiquer aussi que cette conscience incommensurable, qui ne connaît plus ni haut ni bas, ni ici ni là, ni aucun objet que l'on puisse toucher, au moyen duquel on puisse s'assurer de soi-même, vous ôte le souffle pour ainsi

dire et menace de vous briser, de vous dissoudre. Si la force de notre conscience terrestre naît de ce que nous appelons la condensation et la concentration, le défunt éprouve une telle déconcentration, une telle dispersion cosmique, que dans le rayonnement de l'existence spirituelle et divine, il ne peut se trouver lui-même ni se rassembler dans le sentiment du « Je suis ». Ce qui pourrait dans cet état donner à l'homme la force de s'orienter, ce serait uniquement la connaissance de l'esprit acquise pendant la vie terrestre et la conscience de soi affermie et élargie par la discipline de la méditation. C'est pourquoi la science de l'esprit a la plus grande importance, non seulement pour notre vie terrestre personnelle et sociale, mais aussi pour le destin de notre âme après la mort.

« Chaque monde – explique Steiner – a sa mission particulière, et ce que l'homme peut acquérir lorsqu'il est incarné sur terre, il ne peut l'acquérir nulle part ailleurs. C'est dans la vie terrestre que nous devons élaborer les concepts et les idées d'un monde suprasensible : ce sera la lumière grâce à laquelle nous pourrons voir les hautes hiérarchies célestes après notre mort. Un homme qui, dans le sens du matérialisme actuel, dédaigne les concepts spirituels qu'il pourrait acquérir sur terre, restera dans une lugubre solitude lorsqu'il vivra entre la mort et une nouvelle naissance. Dans la vie suivante, il ne disposera pas des forces qui édifieront son nouveau corps physique de façon correcte ».

D'une manière imagée, on peut dire que l'homme uni à un corps terrestre vit dans la pesanteur, le défunt, dans la lumière. L'élément de pesanteur est caractérisé par la densité, la résistance, les limites du temps et de l'espace ; l'élément de la lumière, par un rayonnement sans limites, sans formes et sans obstacles, à l'infini. Il est aisé de voir que nous devons notre conscience personnelle et la continuité de notre mémoire surtout à la pesanteur et à notre horizon limité. Mais quand nous

sommes livrés à l'immensité et que nous sommes dépourvus de corps dans un monde sans corps, cette conscience s'évanouit. Seul un degré d'éveil renforcé peut la maintenir dans l'état spirituel et aboutir sans rupture à une autre forme de conscience quand est franchi le seuil de la mort. Mais cette forme d'éveil doit être déjà préparée et pratiquée pendant l'existence terrestre. C'est pourquoi, dans une époque d'obscurcissement spirituel, l'instant de la mort pose un problème très difficile en dépit de toutes les théories existantes sur l'immortalité de l'esprit humain.

Il est clair qu'il serait insensé de parler d'immortalité si l'individualité n'emportait au-delà de la mort la conscience d'elle-même. Mais l'identité et la continuité du moi sont déjà pendant la vie terrestre le fait de la mémoire et du souvenir : c'est grâce à la mémoire que je garde le souvenir du cours de ma vie personnelle, de mon passé tel que je l'ai vécu, tel qu'il me distingue absolument de tous les autres êtres humains. Ce trésor du souvenir est ce que j'ai de plus intime et de plus sacré, ce que je possède en propre et qui me confère dans la vie sociale une conscience de moi qu'il m'est impossible d'échanger et qui m'empêche à jamais de me confondre avec un autre moi.

On ne peut guère imaginer ce que « je » puis encore être et ressentir quand je dois faire abstraction par exemple de tous mes souvenirs d'enfance, de jeunesse, de mes rencontres avec d'autres hommes, de ma famille, mes enfants, mon métier, mes succès et mes échecs, etc., quand tout cela est subitement effacé par une complète amnésie. Je me perds moi-même quand je perds le souvenir de ma vie et de ma destinée ; je plonge dans un abîme sans fond. Je ne saurais pas qui je suis et je ne pourrais plus penser mon avenir si je perdais tout lien avec mon passé et si, de surcroît, mon entourage niait que je sois « moi », parce que ce qui était « moi » jusque-là deviendrait alors un autre. Cette situation

est illustrée de manière frappante dans le conte *La sage Élise* des frères Grimm.

La perte de notre organisme physique supprime la possibilité que nous avons de percevoir, de penser, de nous souvenir ; brusquement, nous nous éveillons sans transition à un autre état de conscience et à un monde tout différent. Alors en nous monte cette question angoissée : Comment retrouver mon passé ? Puis-je relier mon nouvel état à ce que j'étais, rétablir la continuité de ma conscience, et retrouver le fil de tout ce que j'ai vécu ? Car à l'instant de la mort, cette continuité semble totalement brisée par une sorte de choc.

Après la mort, tout ce qui était rattaché aux fonctions de la tête disparaît en premier lieu. C'est un peu comme si on se retrouvait décapité. Le centre lucide où se groupaient les perceptions, les pensées et la mémoire avec les éléments du souvenir, se dégage de nous avec le corps physique et s'évanouit. Par contre, des profondeurs inconscientes et à demi conscientes monte avec force et s'étend toujours plus largement ce qui, pendant l'existence terrestre, jouait un rôle plus discret : le sentiment et la volonté. La perception, les idées, la pensée reflètent une réalité extérieure et sont par suite beaucoup moins unis que le sentiment et la volonté à notre être personnel. C'est pourquoi ils s'effacent après la mort, tandis que le sentiment et la volonté règnent en maîtres. Pendant l'existence terrestre, ceux-ci ne sont qu'un faible reflet, assourdi par le corps physique, des forces spirituelles qui agissent après la mort. C'est à cause de ce reflet que chaque manifestation de l'existence qui fait appel à notre sentiment et à notre volonté (et avant tout l'art et la religion) nous apporte un pressentiment de l'après-mort et nous émeut profondément.

C'est aussi la raison pour laquelle les exercices de méditation, même quand ils s'appuient d'abord sur des pensées ou des souvenirs, sont en dernière analyse des exercices de vo-

lonté. La volonté doit s'introduire dans la pensée et le souvenir et, par là, se dégager du corps qui la tient endormie, pour se mettre à la disposition du moi. C'est ce qu'on peut appeler la résurrection de la volonté, l'éveil du noyau éternel de l'être. Dans la mesure où on réalise cette expérience pendant la vie, c'est aussi mourir et franchir le seuil. Au cours d'époques antérieures, on disait : Celui qui ne meurt pas avant de mourir, est déjà mort quand il meurt. Pendant la vie, des profondeurs de notre organisme corporel, un rayonnement de volonté monte continuellement dans notre tête où se forment les perceptions et la pensée ; si nous renforçons ce rayonnement, il introduit la vie dans la pensée et commence à nous doter d'une forme de conscience toute nouvelle.

Cette résurrection de la volonté est le phénomène qui, au moment de la mort, arrache notre être spirituel à l'organisme devenu inutilisable. Pénétrant de sa force notre existence spirituelle, il nous donne la possibilité de relier la conscience du moi à notre souvenir de la Terre. L'instant de la mort est celui qui laisse l'impression la plus profonde pendant la vie entre la mort et une nouvelle naissance, celui dont on se souvient le mieux, qui reste toujours présent parce qu'il est le début fulgurant de l'expérience spirituelle, et qu'il répand une lumière solaire sur toute la vie entre la mort et une nouvelle naissance. De même que le choc du silex et de l'acier fait jaillir une étincelle, de même notre volonté personnelle s'allume dans le choc qu'apporte le passage de la mort ; mais elle s'allume aussi pendant la vie chaque fois que nous heurtons le fond de notre être aux duretés et aux luttes du destin. Le squelette humain, comme le squelette de la Terre, comme le « mont du crâne », le Golgotha, sont le symbole de cette dureté. L'étincelle de volonté qui jaillit du choc enflamme toute notre existence spirituelle après la mort.

La mort nous apporte donc une résurrection de la volonté, une résurrection de l'amour, et c'est la réponse même à

l'angoissante question : qu'est-ce qui, au-delà du seuil de la mort, me donne la possibilité de conserver la conscience de mon individualité et de renouer le fil de mes souvenirs ?

« La faculté de pouvoir aimer nous donne l'assurance de maintenir notre moi au-delà de la mort. De la mort même afflue vers nous, en rapport avec ce que nous avons vécu sur terre, la force dont nous avons besoin pour ressentir notre moi. Si nous ne mourions pas, nous n'aurions jamais l'expérience d'un moi spirituel. [...] La conscience du moi après la mort est suscitée par le sentiment de quitter le corps physique. [...] Grâce à ce que nous avons acquis ici dans le corps physique, à la porte de la mort, nous regardons notre propre être se dégager des enveloppes sensibles ; c'est ce qui fortifie notre volonté, et fait naître des impulsions de volonté-sentiment, des impulsions de sentiment-volonté. Nous les percevons intérieurement dans la vision de l'être qui sort du corps. » (Rudolf Steiner).

Après l'abandon de notre corps terrestre, de notre monde matériel, de notre pensée cérébrale, de nos souvenirs, de nos idées, projetés dans une immensité sans limites, c'est ce rayonnement de volonté embrasé au moment de la mort, même quand s'y mêlent les forces non purifiées de notre âme, qui nous donne la possibilité de nous trouver lentement nous-mêmes, de rassembler nos souvenirs et finalement de sentir poindre l'aube d'un moi dont on peut dire : ce moi, je le suis, je l'étais, je le porte dans la vie que je vais partager avec d'autres êtres du monde spirituel. **« L'éveil après la mort consiste à s'identifier soi-même au moyen de la volonté »** explique encore Rudolf Steiner. Quelques vers du second *Faust* (acte V) le disent également :

*« Au milieu du chœur des nobles esprits,
Le nouveau venu se connaît à peine,
À peine il pressent cette vie nouvelle
Quoique entré déjà dans la troupe sainte.
Vois, il se défait des liens terrestres
Et se dépouillant de sa vieille forme,
Jaillit, dans l'élan de sa jeune force,
De son vêtement tissé de lumière.
Qu'il me soit donné, Mère, de l'instruire
Car ce jour nouveau l'éblouit encore. »*

Et le chœur des enfants morts prématurément évoque la longue vie d'efforts menée par l'entité de Faust, amassant cette force qui lui fait gravir rapidement les degrés de son élévation et dépasser les âmes qui l'avaient d'abord accueilli pour le protéger :

*« Déjà il nous dépasse
Par la force des membres ;
Il paiera richement
Notre sollicitude.
Nous fûmes de trop bonne heure
Arrachés aux vivants.
Lui a beaucoup appris ;
Il nous enseignera ¹⁵. »*

Le rayonnement de résurrection de la volonté et de l'amour nous donne donc la force de ne pas perdre notre individualité dans l'immensité de l'existence incorporelle et par suite dans la spiritualité universelle, et donc de nous distinguer des autres esprits. Les Orientaux qui méprisent l'existence terrestre et tentent de s'en dégager par la vie monacale, cherchant une libération par la sagesse et non par un dévouement plein d'amour à la Terre, ne peuvent pas jouir après la mort

d'une immortalité personnelle ; ils ne peuvent que se fondre dans une spiritualité générale (nirvâna) telle que Richard Wagner, fortement inspiré du bouddhisme, le conçoit sous une forme grandiose et poétique à la fin de son *Tristan et Isolde* :

*« Dans un océan de délices,
Vague ondulante,
Dans les ondes de parfums,
Coupe résonnante,
Dans le souffle du monde,
Haleine de l'univers,
Noyé, plongé, inconscient...
Ô jouissance la plus haute ! »*

C'est dans ce monde ondoyant des âmes privées d'individualité qu'un autre drame de Wagner, *Parsifal*, introduit la force d'amour émanée du Graal, amour pour la Terre qui maintient notre moi et le porte au-delà du seuil.

Comme l'existence spirituelle prénatale nous donne la lumière et la force de préformer l'existence corporelle et de l'illuminer en sachant que dans l'esprit se trouve le germe de notre corps comme celui de tout corps terrestre, en retour, l'existence terrestre nous fournit la lumière et la force de nous éclairer et de nous retrouver dans l'immensité de la période qui suit la mort ; car dans notre corps se trouve le germe de l'esprit. Depuis le Golgotha, la Terre entière est le germe de l'esprit. Par la force et la sagesse de Dieu le Père, nous sommes implantés dans l'existence terrestre, par la force et l'amour du Christ qui s'est uni aux fruits de notre propre souffrance et de nos efforts terrestres, nous sommes, telle une semence, implantés dans l'existence spirituelle.

À la mort, la force de l'amour nous introduit dans l'immensité de l'univers. À la naissance, nous entrons dans l'étroite limite et la condensation égoïste de l'existence terrestre.

Par les souffrances et les efforts de sa vie terrestre, qu'il comparait à une pierre que tous les jours il faut soulever, Goethe acquit la certitude de la permanence de son individualité spirituelle après la mort ; et c'est en ce sens qu'après l'épisode d'Hélène, Faust pose le pied sur la cime d'une haute montagne et que ce contact avec la dureté de la pierre enflamme en lui ce rayon de volonté qui lui permet, alors qu'il est près d'être saisi par les griffes de Méphisto-Ahriman, de monter par la mort dans le monde spirituel.

Quand l'être humain a réussi à franchir le seuil de la mort en gardant son individualité, à s'éveiller de nouveau à la conscience du moi, dont il maintient la continuité en retrouvant le souvenir, il a maintenant à faire une autre expérience cosmique très importante. Une deuxième question se pose à lui : comment l'âme, introduite par la mort dans le monde spirituel, continue-t-elle à se développer ?

Pour se faire une idée claire des expériences toutes nouvelles vécues par les défunts, il faut réfléchir au fait suivant : pendant la vie terrestre, nos perceptions nous orientent vers le monde qui nous entoure. Nous sortons pour ainsi dire de nous-mêmes pour nous tourner vers ce qui n'est pas nous. Le centre de gravité de notre conscience est si fortement déplacé vers le dehors, vers l'objectif poursuivi, que nous perdons de vue ce qui se passe en nous ; c'est dans cette confrontation avec une réalité extérieure, avec le succès et les insuccès de notre activité, de nos pensées, de nos désirs, que nous nous ressentons nous-mêmes.

Ce que signifie cette activité pour notre existence propre, c'est-à-dire son caractère moral profond, passe au second plan. Si par exemple, par colère, haine ou jalousie, nous avons fait souffrir quelqu'un, nous ne voyons que l'effet obtenu ; mais l'effet bien plus profond sur nous-mêmes reste caché. Nous sommes si occupés de ce que nous avons dirigé au-dehors et qui a touché l'autre que nous ne remarquons pas à

quel point ce que l'on appelle à juste titre la passion affecte notre être et le ravage. Même le souvenir d'événements passés est coloré par ce point de vue extérieur, du succès ou de l'insuccès de nos actes, et nous n'observons que rarement la répercussion de ces actes sur notre être profond.

L'inconscience des suites morales de notre comportement sur autrui contribue à nous laisser dans l'illusion sur nos mobiles véritables : nous croyons avoir accompli un acte par sentiment du devoir, par dévouement, par amour, alors qu'il cachait une recherche de gloriole ou une volonté de puissance. Il se peut que derrière une critique que nous avons faite à quelqu'un et que nous nous flattions d'avoir faite purement dans l'intérêt de l'idéal, se dissimule une certaine tendance à la cruauté, au plaisir de nuire, de tourmenter, de contredire ou de rejeter. Friedrich Nietzsche a dénoncé avec éclat cette tendance du « brave homme », du « bon bourgeois ».

Ainsi, la clarté de la conscience tournée vers le dehors trouble le regard que nous dirigeons vers l'intérieur. Du fond de notre âme ainsi aveuglée montent parfois certains avertissements, des reproches de la voix de la conscience, mais aussi longtemps que nous vivons dans un corps terrestre, il nous est facile de faire taire cette voix, de l'écarter résolument. L'existence terrestre nous donne toutes les possibilités de nous dérober à nous-mêmes et aux autres, pour nous livrer continuellement à nos impressions, à nos entraînements. On remarque facilement le contraste de ces deux consciences quand, après des moments de luttes morales, de doutes, de reproches, de retours sur soi-même, on entreprend une promenade dans la nature ou un travail pratique quelconque ; aussitôt on se sent allégé, rassuré, et l'on comprend à peine comment, dans la solitude de sa chambre ou au cours d'une nuit blanche, on a pu être à ce point troublé par de tels remords de conscience.

Cet état de choses a sa raison d'être, car nous vivons dans un corps terrestre pour être « libres » à l'égard des impéra-

tifs de l'âme et prendre avec le monde matériel ce qui nous procure de nouvelles expériences, et même de nouvelles souffrances, amassées ainsi, jour après jour. Si nous n'en percevions que l'aspect moralisateur, la formation libre et personnelle de notre être en serait freinée.

Ce qui ne veut pas dire que les problèmes moraux soient par là entièrement mis de côté. Ils attendent leur solution ; ils vivent d'abord dans notre sommeil et, de là, ils pénètrent dans notre vie quotidienne, s'insinuant par exemple dans les rêves confus d'une nuit agitée. Mais cela ne suffit pas. Ils **attendent** le moment où notre être spirituel n'est plus un point perdu dans une nature et un monde extérieur clair et immense, mais celui où nous ne possédons plus que ce point obscur qui s'élargit peu à peu, devient un « tout », devient notre propre « monde ».

Ce moment est celui de la mort.

À partir de ce moment, notre être, comprimé jusqu'alors dans les limites du corps matériel, commence à se déployer, à s'étendre progressivement dans le macrocosme où il atteint une expérience spirituelle qui sort de l'espace. En même temps, la direction de notre conscience commence à se « retourner » : nous ne regardons plus vers un monde qui nous entourait, mais en nous-mêmes, là où le point de notre être psychique, de notre moi, s'éclaire lentement, s'élargit et finalement devient la périphérie même de l'univers.

Nous voyons spirituellement ce que, dans l'existence terrestre, la conscience du monde extérieur nous cachait : nous nous voyons nous-mêmes dans l'ensemble de nos instincts, de nos passions, de nos efforts de volonté, de nos pensées, de nos souvenirs, et nous devons lentement apprendre, dans ce cosmos que nous sommes devenus, à nous trouver, à nous souvenir, à nous « penser ».

Nous sortons de l'espace pour pénétrer dans le courant du destin temporel de notre existence interne. Comme le

dit Richard Wagner dans *Parsifal* : « Ici le temps devient espace. » L'aspect successif des faits de la vie terrestre que nous venons d'achever se présente maintenant à notre regard en un majestueux tableau.

Notons bien ce point important : pendant l'existence terrestre, nous ne pouvons nous remémorer qu'une succession de détails particuliers. Nous avons besoin d'une certaine force pour les évoquer, parce qu'ils ne se laissent pas facilement extraire des profondeurs de notre être. Tout souvenir est par là fragmentaire et exposé à toutes sortes d'illusions. Jamais nous ne dominons l'ensemble dans sa forme exacte, bien qu'en certaines circonstances nous puissions conclure qu'aucune expérience vécue ne se perd ; elle reste présente dans le trésor caché de la mémoire et cela jusque dans les moindres détails. Cette mémoire dépend nécessairement du corps physique, du cerveau, et de la conscience qui lui est liée ; elle ne nous permet de détacher que des fragments de l'ensemble pour les élever à la lumière du souvenir.

Juste après la mort, c'est-à-dire après l'abandon du corps physique, ce trésor de la mémoire surgit avec toutes ses particularités, inexorablement fidèle, dans son absolue vérité, sous la forme d'un unique et vaste panorama. Pendant la vie terrestre, l'oubli est facile : il se fait de lui-même, sans notre intervention. Le souvenir, par contre, est en général difficile à garder et exige de notre part une certaine activité. Il est rare que nous soyons hantés et oppressés par des souvenirs montant d'eux-mêmes dans notre pensée, ce qui a déjà un léger caractère pathologique. Normalement, ce dont nous ne voulons pas nous souvenir reste en dessous du seuil de la conscience, ou ne se présente que sous un aspect vague et fugitif, attendant notre acceptation ; notre refus le fait retomber aussitôt dans l'obscurité, de sorte que nous pouvons avoir l'impression apaisante d'en être débarrassés.

Mais dès notre mort, le « tableau des souvenirs », selon l'expression de Rudolf Steiner, monte de lui-même sans notre intervention, sans qu'il nous soit possible de l'oublier en l'écartant, et il s'impose à nous avec une puissance élémentaire, impitoyablement. Il ne peut être question de le rejeter. *« À la manière d'un panorama, le tableau des souvenirs déploie ses images autour de moi. Ce ne sont pas de pâles souvenirs, mais la réalité même de ce qui s'est passé. Je suis et je vis entièrement dans la contemplation de ces images, ou plutôt ce sont ces images qui me regardent. Je ne suis et ne me sens moi-même que lorsque ces images me regardent et vivent en moi. Je ne suis pas celui qui se rappelle ces images ; non, ces images se rappellent elles-mêmes, elles se placent d'elles-mêmes dans le souvenir, elles vivent, et ce n'est qu'en participant à leur vie que je suis ce que je suis. Ce n'est pas moi qui les cherche, elles me cherchent et je ne vis que dans la mesure où je me ressens en elles. Elles veulent quelque chose de moi, elles pénètrent profondément en moi ; en elles, mon moi contemple son destin : elles sont moi-même. »*

Pendant l'existence terrestre, cet état ne peut se comparer qu'au rêve : car là non plus un moi centré en lui-même ne se trouve pas devant les événements du rêve comme devant des faits extérieurs ou de vagues souvenirs ; le rêveur plonge entièrement dans le monde imagé du rêve qui pour ainsi dire le rêve. En fait, dans le cours dramatique du rêve, ce qu'il contemple n'est autre chose que son propre être déployé autour de lui à la manière d'un panorama, bien qu'il ne le sache pas. Mais le défunt, lui, commence à le pressentir progressivement et dans la même mesure à s'éveiller lentement à son moi, tandis que le tableau se place devant son regard intérieur et qu'en lui se fait jour ce sentiment : ce panorama d'images, je le suis moi-même dans le cours de ma vie, en lui,

je contemple mon être personnel ; je ne puis que m'avouer : c'est moi-même qui parle et me parle dans ces images. Je ne porte pas mon moi comme dans l'existence terrestre, je n'ai pas le monde autour de moi, c'est-à-dire le non-moi. Mon moi s'étend autour de moi, il résonne et rayonne pour moi ces images ; il est désormais mon propre monde.

Il est difficile et paradoxal de parler de l'optique entièrement différente que prend la conscience après la mort. Mais à nouveau s'affirme la grande importance de l'aide que les vivants peuvent alors apporter aux défunts.

Dans certaines circonstances de la vie terrestre, on peut déjà éprouver cette approche du seuil de la mort et ce détachement de l'être suprasensible, plus précisément du « corps éthérique »¹⁶, qui conduit à la vision du panorama de la vie. On entend parfois parler de personnes qui, au cours d'une chute en montagne ou d'une noyade ou encore d'une pendaison, ont passé le seuil. Elles sont ensuite revenues à la vie mais, au bref moment de leur évanouissement, elles se sont éveillées à une nouvelle conscience et ont contemplé d'un coup d'œil leur vie passée avec une grande netteté et dans tous ses détails. Citons cette expérience du géologue Heim : *« Dès que je me sentis tomber, je vis que j'allais être projeté sur le rocher et j'attendais le choc... Pendant ma chute, un flot de pensées m'assaillit. Ce que j'ai pu penser et ressentir en quelques secondes ne se raconterait pas en un nombre de minutes dix fois supérieur. Je voyais la nouvelle de ma mort se répandre parmi les miens et je les consolais en pensée. Puis je vis comme sur une scène tout le tableau de ma vie... »*

Le fait bien que moins frappant peut se produire à un âge avancé ou bien à l'approche de la mort et marque avec certitude un début de séparation entre l'être suprasensible et son corps matériel. À la place des souvenirs fragmentaires, le cours de la vie passée se dessine plus ou moins nettement à la surface de la conscience : çà ou là émerge d'abord comme

les sommets de quelques îlots qui se soudent ensuite l'un à l'autre et qui finalement reconstituent la masse entière du continent de notre vie. Plus le vieillard cesse de s'intéresser au monde extérieur, plus son monde intérieur commence à s'éclairer et plus il revit les détails de son passé : il se croit par exemple dans des lieux éloignés, mêlé à des événements révolus depuis longtemps ou en conversation avec des amis de jeunesse, mais tout cela est éclairé comme d'une lumière céleste. C'est ainsi que le vieillard, le mourant, de même que celui qui pendant sa vie franchit un degré de conscience supérieure, prépare déjà sur terre les conditions de l'existence qui suit la mort.

Quand le défunt a ainsi contemplé sa vie et son destin, ce panorama des souvenirs pâlit relativement vite et se dissout dans le cosmos. L'éloignement du mort s'accroît, et il pénètre dans le monde moral intérieur de son être psychique, où le panorama qu'il contemplait encore s'efface entièrement. Les passions, les désirs, les souhaits que plus rien ne dissimule fondent alors sur lui avec une force élémentaire. Il est uniquement occupé de lui-même, mais ce « soi-même » est en même temps son monde. Il n'a besoin d'aucun juge extérieur, car si, déjà dans la vie terrestre, les désirs nous rongent, les soupçons nous empoisonnent, l'avarice nous durcit, etc. le défunt est à ce moment entièrement livré aux forces qui agissent dans son être psychique et aux souffrances qui en résultent selon les lois cosmiques.

Les jouissances et les passions d'ordre inférieur qui, pendant la vie terrestre, semblent ne nous apporter que des satisfactions, deviennent des souffrances et des privations parce que nous faisons l'expérience amère de leurs effets sur notre être moral. Par contre, les douleurs, les maladies et les privations que nous avons endurées peuvent être une source de joie profonde parce que, sous leur influence, nous sommes peut-être devenus meilleurs et plus aimants.

Les comparaisons empruntées à la vie des éléments pour décrire le caractère particulier de cette purification de l'âme après la mort et de cette étape de la connaissance de soi – par exemple le froid de la glace, les brûlures du feu, les tempêtes, la houle de l'océan – ne sont nullement les données d'une fantaisie poétique, mais rendent sensible avec une vérité réaliste le caractère propre des forces qui agissent sur les âmes non purifiées. Constamment l'âme brûle ou gèle, elle est emportée par les tourbillons ou rejetée par les vagues de ses passions. Une mauvaise action peut peser sur nous de tout le poids d'une montagne, l'égoïsme nous enchaîne, le matérialisme borne notre vue comme le ferait la paroi d'une gorge étroite et abrupte, le mensonge nous donne le vertige et dérobe le sol sous nos pas.

Par contre, l'amour, la compassion, le désir d'aider et l'intérêt sincère porté au monde nous éclairent et nous réchauffent intérieurement. Après la mort, ils élargissent notre âme et nous font échapper à la solitude de notre être propre en nous éveillant à la rencontre d'autres êtres, soit de défunts comme nous, soit de puissances spirituelles et divines. Il est exact que, dans le monde spirituel, il n'y a ni espace ni distance, qu'il n'y a pas de corps isolés les uns des autres, et chaque être pénètre tous les autres. Cependant, sous l'effet de sa passion égoïste et de sa méchanceté, un être peut s'enfermer en soi ; le mot de Goethe qui s'applique si bien à l'existence terrestre s'applique aussi aux défunts :

***« Le monde des esprits n'a pas clos ses secrets,
Mais tes sens sont fermés, ton cœur est mort encore ! »***

Dans l'existence terrestre, pendant notre jeunesse, nous voyons d'abord le monde qui nous entoure et, plus tard, la réflexion nous amène à nous voir nous-mêmes. Le défunt par

contre se regarde de suite et sans voile ; il n'arrive que par la purification à ce qu'on pourrait appeler par comparaison une « vision » de son environnement psychique et spirituel. Le survivant qui participe avec amour au destin d'un défunt peut se tenir près de lui et l'aider de ses pensées illuminées par l'esprit, afin qu'il arrive plus vite, dans le chaos des remous et l'obscurité où il se trouve, à se ressaisir. C'est là ce que décrit la scène finale du second *Faust*. Ceux qui sont morts avant lui viennent également au secours du mourant : souvent celui-ci fait l'expérience que, dans sa lutte contre la mort, lutte douloureuse parce qu'il est encore attaché au corps, des puissances lumineuses et tutélaires se penchent sur lui de l'au-delà, sous la forme de défunts depuis longtemps disparus, pour faciliter sa libération et hâter son entrée dans la lumière.

Pour Kant, deux choses remplissent l'âme de respect : le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale en nous. Pendant la vie terrestre, cette loi morale, cette « voix de la conscience » est facilement étouffée par la vanité, l'illusion et l'ignorance, mais le défunt éprouve sa puissance. De même que, pendant l'existence corporelle, le ciel étoilé et les lois irrécusables de la gravitation règnent sur notre corps et sa destinée, de la même façon le monde de la morale entoure et pénètre les défunts à la manière d'une sphère cosmique d'étoiles résonnant avec force de tous les côtés.

Dans ce monde de la conscience morale, aucune dissimulation n'est possible non plus qu'aucune excuse ni arrangement avantageux. Comme avec des millions d'yeux et d'oreilles, le cosmos nous regarde et nous écoute tandis que nous nous tenons en son centre, avec notre être moral le plus intime, nu et sans voiles. Ce qui se révèle à ce regard et à cette audition de la conscience pénétrant au plus profond de notre être résonne en une musique universelle remplissant le cosmos et d'où émane une appréciation, une sentence inexorable sur notre conduite, sur ce que nous avons fait faire à d'autres, sur

tout notre être. Mais les souffrances qui nous sont imposées du fait de nos imperfections nous préparent un profond apaisement : car leur caractère terrifiant et destructif n'est que l'expression d'une force purifiante et guérissante semblable à celle d'une fièvre aiguë pendant l'existence terrestre. C'est ce qui donne au défunt la force d'accepter ces souffrances et de prendre la décision de réparer tout ce qu'il avait fait ou seulement pensé de négatif, d'injuste, de destructeur et de mauvais, à un moment et d'une manière quelconque ¹⁷.

Rien ne peut mieux préciser le caractère du monde suprasensible, en opposition avec le monde sensible matériel, que son caractère moral. La morale, les lois et les forces de la conscience le régissent de la même manière que les forces de la physique et de la chimie règnent dans le monde matériel. En fin de compte, la façon dont les forces physiques et chimiques du monde matériel s'unissent à chacun de nous pour que le développement embryonnaire de notre corps et, plus tard, le cours extérieur de notre vie et de notre destin puissent se réaliser, est déterminée, dans le monde spirituel, selon des lois morales. Car, en dernière analyse, la conscience morale possède la primauté sur le monde physique matériel, bien qu'à première vue celui-ci apparaisse encore si puissant et indépendant.

Mais la préparation de cette force qui agit conformément à la conscience morale et qui, dans l'existence terrestre suivante, forme le corps physique et le cours du destin d'un homme, se fait pendant l'existence entre la mort et la nouvelle naissance. Par la puissance de la conscience cosmique qui entoure le défunt de tous côtés, qui le regarde et le désigne avec les yeux des étoiles, celui-ci revoit sa vie terrestre dans une lumière toute nouvelle ¹⁸. Si par exemple, dans la vie terrestre, il a éprouvé directement l'effet d'un geste ou d'un désir égoïste ou égocentrique, il ressent maintenant ce que ce geste ou ce désir signifiait pour ceux qui en étaient l'objet

et aussi pour le monde. Il voit que très souvent, aveuglé par l'égoïsme, il a blessé ou déçu d'autres gens sans le remarquer, par ses actes ou par ses négligences, et s'est conduit à l'égard d'autres âmes et d'autres destins comme un éléphant dans un magasin de porcelaines.

Il voit en outre que chaque acte, chaque désir, chaque pensée, en dehors même de ses conséquences pour les autres ou pour lui-même, est une force morale et spirituelle qui rayonne dans le monde et prend place dans le destin général ; elle nuit ou guérit, assombrit ou éclaire, elle aide ou entrave.

Parce que cette vision est un jugement, elle détermine en même temps une décision qui embrase tout son être : celle de réparer ce qui est fautif, car le défunt sait que ce jugement de la conscience cosmique ne vient pas d'un être supérieur qui lui impose une réparation, mais de son être à lui, de son moi, bien qu'il lui soit encore caché, et c'est pourquoi cette décision de corriger ses erreurs dans une vie future est prise avec la plus profonde liberté.

C'est seulement ainsi qu'il est possible au moi humain de supporter sans périr la voix de la conscience, qui est celle des étoiles, du moi cosmique, car toute imperfection, tout égoïsme, tout acte mauvais et inhumain est repoussé par ce monde. Ce n'est que dans la mesure où le moi de l'homme, du tréfonds de sa liberté, dit oui à la voix de la conscience cosmique (car en lui vit le germe du moi cosmique), qu'il peut, dans l'existence qui suit la mort, se sentir reçu par le monde spirituel et en recevoir les forces d'une nouvelle vie dans un corps terrestre.

Une sorte de réconciliation plane donc sur l'être spirituel du défunt, on peut aussi l'appeler : une vraie paix. Goethe a un jour résumé la sagesse de la vie humaine par ces mots : **« Connais-toi et vis en paix avec le monde. »** Ce qui veut dire : sans illusion et en toute clarté, efforce-toi de voir sans les voiler les opinions, les facultés et les réalisations véritables

qui ont nécessité ton destin, et tu parviendras à un équilibre et à une coopération justes au sujet de tes contemporains et du monde. Car les conflits extérieurs ne sont rien d'autre que le reflet d'un manque de paix intérieure qui pousse l'âme humaine, par vanité et prétention, à se dissimuler ses torts à elle-même et n'accuser que les autres.

On pourrait objecter : Comment sait-on toutes ces choses ? Mais abstraction faite de la possibilité établie et enseignée par Rudolf Steiner d'atteindre soi-même par un entraînement de la conscience à une vision spirituelle des formes d'existence et des transformations éprouvées par les défunts, l'expression de ce doute naît du préjugé qu'il est impossible de connaître les conditions de l'âme après la mort et que d'ailleurs c'est bien inutile puisque la mort nous donnera nécessairement l'occasion de le savoir.

C'est méconnaître que les mondes, et les sphères d'existence, se pénètrent toujours et partout et que par certains côtés et certains plans de notre existence nous sommes déjà des « trépassés », c'est-à-dire des êtres purement psychiques et spirituels. Il suffirait de retourner complètement, déjà pendant la vie terrestre, la direction de notre conscience journalière tournée vers l'extérieur et d'arrêter non seulement les perceptions, mais aussi les pensées habituelles, les souvenirs, les sentiments, les tendances, pour voir, grâce au vide absolu, au silence et à l'obscurité qui se produiraient aussitôt, cet autre monde de la conscience morale qui s'éclairerait alors. À sa lumière, on découvrirait en soi un être double : d'abord le moi inférieur, chaotique, déchu, qui dans sa multiplicité et son horreur ressuscite l'enfer dantesque, car dans les secrètes profondeurs de notre être se cache un dragon, promoteur de toutes les souffrances, maladies et dissensions du monde terrestre. Mais on sentirait aussi germer la force du moi véritable issu du monde divin, en lutte contre ce dragon dont la défaite commence dès qu'on le regarde sans crainte et qu'on accepte

de supporter toutes les conséquences des actes mauvais que l'on a commis.

Avec un sens étonnant de la réalité spirituelle, Goethe, à la fin de son *Faust II*, a décrit les premières phases de l'évolution de l'homme après la mort. Les forêts sombres, les cavernes, les rochers, les troncs qui se dressent dans les hautes futaies, les racines qui s'agrippent au sol, les grondements des eaux représentent les forces élémentaires de la région des âmes que les défunts doivent traverser malgré leur effroi. Mais ensuite, il est dit :

*« Montez vers les plus hautes sphères ;
Croissez toujours sans le savoir ;
Dieu, enfants, vous fortifiera
Par son éternelle présence,
Pure et qui flotte au seul air libre
Où se nourrissent les esprits.
L'amour éternel se révèle
Source de la béatitude. »*¹⁹

D'en bas monte et se répercute l'écho de l'existence terrestre, tandis que l'âme cherche à s'élever. D'en haut descend la grâce de l'amour ; cet amour que Faust a déjà rencontré au matin de Pâques, alors que sous la torture du doute il voulait boire la coupe empoisonnée du suicide. Cet amour élève maintenant jusqu'à lui l'élan faustien. Alors les coquilles éclatent, les voiles tombent, le paysage devient de plus en plus clair, plus vaste, plus dégagé, jusqu'à ce qu'enfin l'être spirituel humain s'unisse au mystère de ce qui apparaît aux yeux sensibles comme le voile azuré déployé sur le ciel.

CHAPITRE XV

Défunts à l'âme démoniaque et destins inachevés

L'être humain a des devoirs différents selon qu'il est incarné ou désincarné. Parce qu'au moment de la mort toutes les forces se retournent, la méconnaissance de la réalité de ce seuil, du changement total qui se produit dans l'existence humaine et dans les rapports humains, entraîne deux divergences possibles dans la relation entre les survivants et les morts. L'une est la faute du défunt, l'autre, celle du survivant. Toutes deux ont leur origine dans les tendances d'une volonté égoïste et par conséquent dans un attachement excessif aux choses terrestres. Nous en donnerons quelques exemples.

Déjà au cours de la vie, l'occasion se présente de voir des gens qui, les uns par faiblesse personnelle, les autres faute de respecter la liberté humaine, se trouvent étroitement liés à un être dont ils voudraient s'assurer la possession exclusive. Ils appellent cela de l'amour, mais cet amour ressemble en fait à l'amour qui lie la plante grimpante à l'arbre auquel elle s'agrippe. L'arbre est entravé dans sa croissance, épuisé, et finit par se dessécher. Nous constatons souvent cette situation entre époux ou entre parents et enfants adultes. On veut disposer de l'autre pour soi-même sous le prétexte de lui garantir une maison ou des moyens d'existence et de le protéger contre les tentations et les dangers du monde ; on le retient et on lui enlève toute possibilité – à moins qu'il ne brise brutalement ses liens – de construire son propre destin dans un cadre plus large et de nouer de nouvelles relations. C'est le cas par exemple de la fille aînée, sans mari et sans enfants, qui se consacre au ménage de ses parents.

Cette sorte de vampirisme est plus fréquent qu'on ne le croit chez les gens dont la faiblesse malade pense trouver des forces rafraîchissantes chez des êtres plus forts ou plus jeunes, ou encore chez ceux qui, avides d'un pouvoir qui dissimule leur faiblesse, jouissent d'exercer une domination sur autrui.

Il est clair que dans certaines circonstances cette relation n'est pas arrêtée par la mort d'un des participants ; seule sa forme change. Bien que le corps lui manque pour agir sur terre, le défunt ne peut se libérer de suite des sentiments et des désirs, ni des devoirs, des projets, des possessions qu'il avait sur terre. Les âmes d'une moralité insuffisante qui sont brusquement arrachées à une existence fortement agitée de passions, de soucis, de désirs de possessions, peuvent vouloir continuer à satisfaire leurs souhaits terrestres. Dans ce but, elles cherchent à utiliser les survivants qui leur sont liés par le destin, et c'est dans les profondeurs inconscientes du corps et de l'âme de ceux-ci qu'elles essayent d'intervenir.

Dans sa conscience normale, le survivant l'ignore ; mais dans sa subconscience (système nerveux sympathique et parasympathique), il éprouve un certain malaise et une oppression inexplicable. La vie commence à lui peser, il manque d'appétit et des troubles de digestion apparaissent ; la respiration et la circulation sont gênées. Le survivant attribue peut-être ces symptômes à son deuil, à ses regrets de l'absent. Mais la douleur ressentie comme une mélancolie pathologique et un découragement sourd, ou comme une perte de vitalité conduisant à des maladies fonctionnelles, est plus qu'une simple affliction psychologique explicable par la perte éprouvée. Il s'agit dans certains cas de l'intervention d'un défunt utilisant indûment l'organisme psychique et corporel d'un vivant. Il est probable que celui-ci, par sa constitution même ou par une tristesse incontrôlée, crée une certaine disponibilité dont le défunt profite.

Chez les personnes sensibles, cela peut conduire à des rêves oppressants qui reviennent constamment et, s'il y a médiumnité, à des visions hallucinatoires de la personne décédée qui, par l'expression de son visage, son comportement, ses gestes et ses paroles, semble vouloir communiquer au survivant ses tourments, ses désirs, ses soucis, ou encore vouloir poursuivre, sous forme de spectre, ses occupations terrestres. En fin de compte, des phénomènes nettement objectifs et perceptibles à d'autres personnes peuvent se produire : apparitions de spectres, d'esprits frappeurs, etc.

Il ne faut pas douter de la réalité de ces phénomènes : ils sont certifiés par des observateurs consciencieux mais, en même temps, ils ouvrent une perspective inquiétante sur ce qu'on pourrait appeler la « pathologie » de l'existence qui suit la mort. Ce sont là les côtés sombres du domaine des morts. Nous les mentionnons ici sans les pousser jusqu'à la recherche du sensationnel.

Dans ses *Entretiens d'émigrés allemands*²⁰, Goethe cite ce fait : Une cantatrice napolitaine était intimement liée à un négociant génois. Peu à peu elle se détacha de lui et finalement rompit sa liaison au grand désespoir de l'amant. La santé de celui-ci s'altéra au point qu'il tomba malade. Près de mourir, il désira, avec toute la passion de son cœur, revoir son amie : par trois fois il lui envoya son serviteur dans la nuit, mais, entourée de ses amis et de son nouvel amant, elle repoussa trois fois sa demande. Alors, dans le cœur du mourant, la passion à laquelle se mêlait un sentiment de haine flamba avec une nouvelle force et il s'écria : « Elle m'a repoussé, mais après ma mort, elle n'aura plus de repos ! » La nuit passa, la cantatrice était entourée de joyeux compagnons et ne pensait pas au mourant, quand une plainte prolongée, pénétrante et angoissée se fit entendre. Elle paraissait provenir du centre de la pièce. La compagnie fut saisie d'effroi et la chanteuse s'évanouit. Le cri était effrayant, ses vibrations menaçantes

résonnèrent longtemps aux oreilles des assistants. On chercha partout dans la maison et à l'entour ; on ne trouva rien. Mais chaque jour à la même heure, quand la cantatrice était dans la maison, le cri recommençait, tantôt plus fort, tantôt plus faible. Puis le phénomène s'intensifia : des coups de feu furent tirés de l'extérieur, les fenêtres étant fermées ; tous ceux qui étaient présents voyaient la lueur et percevaient la décharge, mais les vitres restaient intactes. L'équilibre psychique de la cantatrice s'altéra fortement. Ce ne fut que plus tard, après un an et demi, que tous ces phénomènes cessèrent : les murmures et les plaintes s'affaiblirent, de douces mélodies d'adieu parurent résonner dans l'air ; finalement, tout s'éteignit et on ne remarqua plus rien.

Beaucoup de faits de ce genre sont suscités par une passion jointe à une volonté pénétrée d'égoïsme qui n'a pu se réaliser complètement dans l'existence terrestre, de sorte qu'au moment de la mort un résidu est pour ainsi dire resté en suspens. Les forces qui n'ont pas été épuisées et les liens noués pendant la vie subsistent avec une puissance accrue et relient étroitement le défunt au survivant. Ce contact maintenu par la volonté du défunt le retient si fortement dans le voisinage de la Terre qu'au moyen des forces éthériques inférieures du corps et de l'âme, il peut s'introduire non seulement dans la vie de l'âme du survivant par des hallucinations et des visions perceptibles par lui seul, voire dans le monde matériel physique (phénomènes de son, de lumière, perçus objectivement par de nombreuses personnes, même étrangères). Après un temps plus ou moins long, les phénomènes s'atténuent, deviennent plus amicaux et disparaissent quand la violence des passions du défunt s'apaise et que celui-ci se tourne enfin vers des régions plus hautes où les survivants peuvent l'aider. Les forces du destin restées inemployées devront agir dans une existence ultérieure, ce qui ne veut absolument pas dire que ce destin doive être à nouveau une liaison d'amour ni le lien

intime d'enfant à père ou mère, ni d'un protecteur pour son protégé.

À l'occasion d'une conférence sur les rapports entre les vivants et les morts, Rudolf Steiner a signalé la nouvelle d'Herman Grimm *la Cantatrice*. Un marquis est follement amoureux d'une cantatrice parisienne célèbre, mais n'obtient pas qu'elle réponde à son amour. Profondément blessé par ce refus, il se retire et se suicide au moment où l'ami du marquis arrive en hâte accompagné de la cantatrice pour lui apporter sinon de l'amour, du moins une compréhension humaine qui arrêterait son acte désespéré. En vain ! Ils arrivent trop tard et trouvent le marquis baignant dans son sang, ce qui paraît ne faire aucune impression sur la cantatrice. Au contraire, à la vue du mort, elle commence à chanter. L'ami raconte alors : *« Le lendemain, je fus surpris du changement qui s'était produit en elle. Elle prétendait se bien porter, mais son apparence avait quelque chose de si brisé, son être était si atteint, que sa mine trahissait le mensonge de ses paroles. Elle exprima le désir de partir bientôt en voyage et demanda qu'on lui indique une autre chambre pour la nuit suivante. Ce qui fut fait. Le jour suivant, elle ne descendit pas déjeuner. Sa femme de chambre me demanda de venir au chevet de sa maîtresse. Elle me reçut avec un faible sourire et elle était si pâle et si épuisée que je ne pus cacher mon étonnement. Cher ami, dit-elle, je sens la mort en moi. Je la sens, car depuis deux nuits j'ai vu le marquis entrer ici et me faire signe... Quand je l'ai vu dans son sang, continua-t-elle, le sentiment d'avoir causé ce malheur fut si puissant en moi que j'ai crié parce que je ne pouvais pas le supporter davantage. Quelque chose semblait me dire à l'oreille d'une manière incroyablement pénétrante : Tu es coupable, tu l'as tué. C'est uniquement pour ne pas entendre cette voix, que j'ai commencé à chanter, de plus en plus fort,*

mais mon chant n'a pas réussi à couvrir la voix. Je l'entends toujours ; la nuit je ne pouvais dormir, j'étais sur mon lit et je voyais venir vers moi les ombres projetées par les meubles dans la lumière de la lampe. Alors la porte s'ouvrit ! Une fine raie d'ombre apparut et le marquis avança tel une fumée. Il avait les yeux fermés ; il glissa lentement vers moi, resta au bord de mon lit, aussi visible que vous. Je ne voulais pas le voir, mais il m'y obligea, et je dus lever mon regard sur lui. Alors il ouvrit subitement les yeux et me regarda. Je ne pus le supporter et je perdis connaissance. Cette nuit, la même chose s'est produite. Je sens qu'il aspire ma vie avec ses yeux ! » Et le récit dit ensuite que l'ami, pour la protéger mais aussi pour se convaincre lui-même, passa la nuit suivante au pied de son lit et, à son étonnement, le marquis parut, invisible pour lui. La cantatrice quitta le château où le suicide avait eu lieu. Les apparitions cessèrent après un certain temps, mais la douleur profonde qu'elle avait ressentie ne s'atténua pas. Elle tomba gravement malade et mourut bientôt.

En exposant ce cas, Rudolf Steiner indiqua que les forces organisatrices de vie qui pénètrent le corps physique humain et règlent les processus de la vie végétative, c'est-à-dire le corps éthérique, restent présentes quelques jours après l'abandon du corps physique. Elles peuvent maintenir la forme corporelle spatiale pendant un certain temps. Ce corps éthérique, immatériel, mais ayant conservé la forme humaine immédiatement après la mort, peut apparaître aux survivants doués d'une sensibilité médiumnique et en particulier à ceux que le destin avait unis au défunt. Dans notre récit, l'individualité psychique du défunt, qu'il faut bien distinguer du corps éthérique, lequel n'est que son instrument pour édifier et maintenir le corps et qui se dissout relativement vite après la mort, est particulièrement forte, parce que, les forces du destin n'étant pas épuisées, elle ne voulait pas se détacher de

la vie terrestre et demeurait présente. Les forces de volonté et de désir de cette individualité, qui n'avait pas elle-même de forme spatiale, se sont servi du corps éthérique encore présent pour intervenir dans l'existence terrestre et se rendre visibles à la survivante. Mais parce que ce corps éthérique se dissout normalement, ces manifestations s'affaiblissent peu à peu et finissent par disparaître complètement, tandis que l'action directe et plus intime de l'individualité psychique du défunt se prolonge. Dans certaines circonstances, le mort peut alors attirer à lui le vivant.

Bien que de telles manifestations surgissent plus volontiers dans le voisinage du lieu où habitait le défunt et auquel il était fortement attaché, elles peuvent aussi avoir lieu dans des endroits très éloignés et prouvent que l'homme suprasensible n'est pas soumis comme le corps matériel aux lois de l'espace. En certains cas, les forces du désir et du destin peuvent déjà pendant la vie amener un détachement prématuré comme le montre l'exemple suivant.

Un homme qui était en voyage loin de chez lui se sentit transporté vers sa jeune femme qui lui manquait douloureusement. Soulevé au-dessus de lui-même, il la vit assise à sa table occupée à broder un ouvrage ; il se plaça devant elle, la regarda et, penché sur elle, remarqua que l'ouvrage était une bourse ornée de roses, de myosotis et de leurs deux initiales entrelacées, et que sa jeune femme souriant joyeusement le regardait. À quelques jours de là, une lettre d'elle lui raconta qu'elle l'avait soudain vu près d'elle avec dans les yeux une expression de calme qu'elle ne s'expliquait pas ; mais que, quelqu'un étant entré, il avait brusquement disparu. À son retour, il put lui décrire avec précision la bourse qu'elle préparait pour son anniversaire.

La pression des forces du désir et de la volonté tendues à l'excès vers une autre personne, dans des cas d'accidents graves ou d'agonie, peut occasionner des apparitions de ce

genre, comme le montre ce récit d'un homme qui a souvent éprouvé personnellement ces dédoublements²¹. Dans la nuit du 26 février 1928, ressentant de violentes douleurs, il avait à plusieurs reprises appelé sa mère qui dormait à l'étage supérieur avec son jeune frère, mais en vain, et finalement il s'était traîné hors du lit, s'était évanoui, et quand il était revenu à lui, il était en dehors de son corps. *« Je passai – raconta-t-il – au travers du mur de la chambre de ma mère et je la vis profondément endormie près de mon petit frère. Cette impression était très nette, mais, à ce moment, un vide se fit dans ma conscience. Quand je revins à moi, j'étais au pied de leur lit et je voyais ma mère et mon frère levés et très effrayés. Ils disaient que le matelas s'était soulevé et qu'ils avaient roulé hors du lit en dormant. J'avais à ce moment une conscience très claire de tout ceci. Brusquement, je disparus de la chambre et je revins à mon corps ; j'y rentrai par un mouvement en spirale, ce qui me valut une violente commotion. Je criai aussitôt de nouveau pour appeler ma mère et elle descendit l'escalier en courant, mais si troublée qu'elle ne remarqua pas que j'étais allongé sur le plancher, et elle commença à me raconter que des esprits avaient soulevé le matelas et qu'ils avaient roulé hors du lit. »*

Dans ce cas, le « trou » de conscience du dédoublé est particulièrement important : il indique manifestement le moment où l'être psychique intervient dans l'entourage matériel de sa mère qu'il appelait de toutes ses forces (il soulève le matelas) et détermine ainsi une perte de connaissance : l'image de sa mère endormie disparaît. En outre, il faut relever le retour « en spirale » dans son propre corps. On peut soi-même en faire l'expérience au moment de l'éveil matinal, et la commotion dont il est question dans le récit est parfois constatée chez des gens qui se réveillent ou qui s'endorment et peut s'accompagner d'un tremblement convulsif du corps.

Ces expériences faites par des personnes vivantes nous ramènent à la question des rapports entre les vivants et les morts, en particulier ceux chez lesquels les forces de désir et de volonté ont été puissantes et que l'existence terrestre n'a pas satisfaits.

Une femme meurt à quarante-huit ans à la suite d'une opération. Pendant sa maladie, elle avait instamment demandé qu'après sa guérison on lui permette d'emmener avec elle à la campagne sa petite nièce qu'elle aimait beaucoup. Un mois après la mort de sa tante, la petite fille de trois ans et demi, qui avait toujours été en excellente santé, commença à aller vers la fenêtre et à regarder au-dehors en disant à sa mère qui lui demandait ce qu'elle voyait : « Tante Louise me tend les bras et m'appelle. » Quelques semaines après, elle cessa de le faire, mais quatre mois après la mort de sa tante, elle tomba malade et, tandis que de son lit elle regardait au plafond, elle expliqua qu'elle voyait sa tante qui l'appelait. « Comme c'est beau, maman », dit-elle. Au fur et à mesure que la maladie s'aggravait, elle répétait : « Ma tante vient pour m'emmener ; elle me tend les bras. » L'enfant mourut bientôt d'une méningite tuberculeuse.

C'est là ce qu'on appelle « l'attraction d'un vivant par un mort », ce qui en vérité ne se produit que si le survivant (dans ce cas, la petite fille) est lui-même destiné à une mort prochaine. La clairvoyance de l'enfant, apparue peu après la mort de la tante, est autant l'expression d'un désir inconscient chez l'enfant que le symptôme du dégagement lent qui s'opère entre son âme et son corps ; c'est finalement une marque de la sensibilité et de la transparence croissante du corps malade aux impressions suprasensibles. Les jeunes enfants n'ont quitté le monde suprasensible que depuis peu, ils ne sont encore fortement attachés ni à leur corps ni au monde matériel. C'est pourquoi de nombreux récits témoignent de la relation qui rapproche les enfants des défunts et même des

êtres suprasensibles (anges), et aussi de la prescience qu'ils ont parfois de leur mort prochaine. Alors qu'un enfant normal et en bonne santé a des impressions fraîches et jeunes, il arrive qu'à la suite de maladies graves et à l'approche de la mort, d'autres enfants manifestent une transformation étrange : quelque chose de spirituel commence à rayonner en eux, dont le caractère n'est pas puéril, mais au contraire très « vieux », très sage et paisible, comme provenant d'une vie passée. Et tandis que les parents, plongés dans la douleur, cherchent à s'illusionner eux-mêmes et à tromper l'enfant sur l'approche de la mort, en parlant de guérison proche et de projets d'avenir, l'enfant, lui, parle calmement de sa mort prochaine et console ses parents.

En face de tels cas, on peut se poser cette question : Que veut dire en somme être « enfant » et être « adulte », « vieux » et « jeune » ? Ces notions ne concernent-elles pas uniquement le corps ? En chaque homme incarné, qu'il soit enfant ou vieillard, fou ou sage, n'y a-t-il pas un être spirituel extrêmement ancien qui a déjà une certaine expérience du monde et dont la force et la sagesse cachées diminuent singulièrement l'importance de ce que nous appelons le savoir et l'habileté dans la vie journalière ? Ne sommes-nous pas tous nés et morts souvent déjà, n'avons-nous pas vécu le destin de vies terrestres antérieures et revêtu les corps les plus divers, tantôt masculins, tantôt féminins ? Ne sommes-nous pas redevables de nos meilleures facultés morales (sagesse, équité, amour, patience) au fait que nous sommes passés par de nombreuses existences et que nous avons connu des souffrances, des maladies, voire des martyres ? Les maux sont oubliés mais leurs fruits vivent encore en nous et sont devenus les meilleures forces de notre âme ! De telles réflexions pourraient nous aider à supporter calmement notre destin, fût-il difficile

Imaginons alors un désir passionné mêlé de crainte, d'angoisse, de colère, de doute tel qu'il peut animer l'âme de certains trépassés plus ou moins longtemps après la mort. Imaginons que ce désir surgisse non seulement dans l'âme d'un survivant, à la manière d'une image, mais qu'à la faveur d'une perte de la conscience habituelle, il saisisse même les profondeurs inconscientes de l'organisme d'un vivant pour s'en créer un instrument dans le but de continuer à agir dans le monde physique. Nous sommes alors en présence de ces cas mystérieux de « possession » d'un vivant par un mort.

Dans des cas semblables, il n'est plus possible de considérer les symptômes tels que crampe, frénésie, changement total de caractère, altération de la conscience, etc., dans le sens de la psychiatrie et de la neurologie, comme des troubles psychosomatiques. On se trouve plutôt devant un organisme humain utilisé par deux âmes différentes (peut-être davantage). L'âme véritable est étouffée dans la mesure où l'âme étrangère prend possession de l'organisme corporel. Tout le comportement de la personne (voix, physionomie, mimique, gestes, tempérament, etc.) se modifie au point qu'on peut parler d'un changement de personnalité.

Nos habitudes de pensée scientifique se refusent bien sûr à reconnaître ce genre de faits et n'y voient que supercherie. Mais il y a justement bien des choses dont notre science ne se doute pas et que des époques antérieures sans préventions et plus clairvoyantes acceptaient comme des faits indiscutables. Pour les comprendre, il faut penser que normalement l'âme d'un défunt commence seulement à reprendre possession d'un corps physique quand, après une longue existence après la mort, elle s'est purifiée de toutes ses faiblesses, de son chaos et que des forces cosmiques de rajeunissement, puisées dans le monde spirituel, lui permettent de former à nouveau un corps. Cette voie régulière passe par la conception, le développement embryonnaire et l'enfance et aboutit

à la présence d'un organisme humain dont les fonctions sont normales.

Quand un être, pendant l'existence terrestre, s'est uniquement tourné vers le monde des sens, s'il a vécu en égoïste et qu'il n'a éprouvé que des sentiments hostiles envers tout ce qui est sain et beau, vrai et bien, à l'heure de sa mort – surtout s'il s'est suicidé –, il est aussitôt repoussé par le monde spirituel et ne trouve aucun contact auprès des autres âmes. Il reste alors enfermé dans sa solitude et erre dans le voisinage de la terre comme un nuage sombre. **« Des hommes de ce genre sont pour ainsi dire liés après la mort à un ensemble qui descend encore plus profondément dans la région terrestre. La vie qu'ils ont passée dans le corps physique les maintient dans le monde terrestre où ils suscitent des forces de destruction »,** explique Rudolf Steiner. Après la mort, la lumière manque à ces âmes morales et matérialistes, elles restent sombres. **« Et si l'on manque de lumière, on s'exclut de la sphère que l'on devrait éclairer – le monde spirituel divin –, et l'on retourne errer sur terre, où l'on devient un centre de destruction, et où l'on pourra alors être utilisé par un mage noir pour lui fournir les inspirations d'actions particulièrement destructrices sur terre. »**

Lorsqu'une âme de ce genre s'insinue dans les processus physiologiques internes, dans les impulsions, dans la parole d'un vivant, elle ne peut réaliser que la caricature pathologique d'un comportement humain, cri et violence, pâleur livide, écume à la bouche, crampes musculaires et troubles des fonctions organiques inférieures, comme le récit de Blumhardt le relate au sujet de sa malade, Gottliebin Dittus, possédée par des trépassés criminels. La force du mal se manifeste comme une maladie et une force de destruction physique dans le corps. Le mort erre sur la terre, agissant, non comme il est dit plus haut dans les épidémies, les catastrophes, les accidents

ou les troubles météorologiques, mais dans les corps et les âmes d'êtres vivants qui en souffrent au plus haut point.

Si l'une de ces âmes impures et chaotiques s'emparait immédiatement d'un germe de vie conçu dans un corps maternel pour se réincarner aussitôt après sa mort en évitant le long chemin de purification et de développement qui l'attend dans le monde spirituel, il ne pourrait résulter de telles forces formatrices qu'un corps d'enfant victime d'horribles malformations, ou incapable de vivre ²². Il est clair que la forme d'un corps humain normal est une expression de l'harmonie, de la sagesse et de la moralité du monde spirituel et que l'âme humaine livrée aux passions et à l'égoïsme ne peut que nuire au corps et le rendre malade. Un adage ancien dit que le corps est le temple de la divinité et nous ne sommes capables de participer à sa construction que si nous nous pénétrons des ordres du monde divin et des forces de sagesse, d'amour et de conscience morale. Cela se fait pendant le long chemin de développement entre la mort et une nouvelle naissance, mais aussi quand, dans la vie terrestre, nous prenons librement en notre conscience les forces du monde spirituel et en remplissons nos âmes qui en illumineront notre vie corporelle.

Notre corps terrestre peut aussi se transfigurer sous l'action d'un défunt dont l'âme aimante rayonne vers nous des forces tutélaires. Ceci constitue le pôle opposé de la possession par un mort, car si des âmes pleines d'amour quittent, bientôt après la mort, le domaine terrestre pour résider dans les régions plus élevées du monde spirituel, elles ne deviennent pas pour autant étrangères aux vivants ; au contraire, elles leur restent plus profondément et intimement unies que ne peuvent jamais le faire les manifestations de spectres qui ne perçoivent que notre existence sensorielle et ne peuvent rien donner à notre être spirituel véritable.

Néanmoins, il faut aussi que le vivant acquière certaines connaissances qui le familiarisent davantage soit avec les

régions lumineuses, soit avec les régions plus obscures du pays des morts, pour que sa sympathie lui attire des interventions bienveillantes de tel ou tel côté.

C'est ce que fit Blumhardt quand il entreprit de guérir Gottliebin Dittus. Il nous raconte qu'à cause de sa médiumnité, celle-ci avait déjà fait de nombreuses expériences inquiétantes dès sa jeunesse, et de graves troubles mentaux lui faisaient souvent perdre son travail. À peine les frères et sœurs Dittus furent-ils installés dans une nouvelle maison dont les occupants précédents étaient morts, que Gottliebin ressentit d'étranges influences. En même temps, la maison se remplit de bruits et de soupirs que tout le monde pouvait entendre. Pendant la nuit les mains de Gottliebin étaient fortement maintenues l'une sur l'autre comme par une sorte de crampe et elle voyait des formes humaines et des lumières. Finalement, une femme portant un enfant mort dans les bras lui apparaît et répète continuellement : Je veux retrouver ma tranquillité. Donne-moi un papier et je ne reviendrai plus. Les bruits dans la maison et les processus pathologiques dans le corps de Gottliebin Dittus augmentent ; pendant tout ce temps, elle est immobile sur son lit dans un état voisin de la suffocation, les muscles noués par des crampes, le visage écarlate. De temps à autre, elle est prise de convulsions violentes ou devient agressive envers son entourage, surtout contre Blumhardt.

« Il devenait évident – raconte Blumhardt – que quelque chose de démoniaque était en jeu. À cette pensée, une sorte de rage me prit et brusquement, d'en haut, une impulsion me vint : j'avançai rapidement, je saisis les mains raidies pour les tenir le plus fortement possible et je criai son nom à haute voix à son oreille en disant : Joins les mains et prie : Seigneur Jésus, aide-moi ! Nous avons vu assez longtemps ce que peut le diable, maintenant nous voulons voir aussi ce que peut faire le Seigneur

Jésus. Quelques instants après, elle s'éveilla, prononça la prière, et les crampes cessèrent. »

Mais les crises reviennent avec une violence accrue accompagnées d'une totale transformation de la personnalité, du caractère, du visage, de la voix de la malade. Une nuit, en dormant, elle se sent saisie au cou par une main brûlante et presque étranglée au point que des cloques apparaissent extérieurement. Pendant le jour, elle reçoit aussi de tels coups qu'elle en tombe et se blesse. Chaque mercredi et vendredi, elle souffre de pertes de sang semblables à des menstruations ; quand elle est raidie par une crampe de tout le corps et que Blumhardt prie en sa présence et prononce le nom de Jésus, cela crie en elle avec une voix bizarrement transformée : « ***Je ne peux supporter ce nom.*** » Blumhardt : « ***N'as-tu donc aucune paix dans ton tombeau ?*** » – « ***Non.*** » – « ***Pourquoi ?*** » – « ***C'est la punition de mes actes.*** » – « ***N'as-tu donc pas tout avoué ?*** » – « ***Non, j'ai tué deux enfants et je les ai enterrés dans un champ.*** » – « ***Ne peux-tu prier ?*** » – « ***Je ne peux pas.*** » Avec le temps, Blumhardt peut distinguer plusieurs êtres qui agissent à travers la malade. Elle s'exprime alors non seulement en allemand, mais aussi en d'autres langues.

Comme le remarque Blumhardt, de nombreux défunts sont avides de purification et de paix. En particulier, la femme qui apparut la première l'implore instamment. « ***Je lui demandai,*** dit Blumhardt : ***Que veux-tu ? – Je voudrais rester avec elle, répondit-elle par l'intermédiaire de Gottlieb en état de transe. Effrayé, je lui dis : Ce n'est pas possible – Ne puis-je aller à l'église ? ajouta-t-elle. Je réfléchis et dis : Si tu me promets que tu ne tourmenteras plus personne et que tu ne te rendras plus visible, et à condition que Jésus le permette, je n'ai rien à y opposer.*** » Elle fut satisfaite, indiqua le coin de l'église le plus reculé où elle voulait se rendre et disparut aussitôt librement. On ne dit rien de

tout cela à la malade ; plus tard, à sa grande frayeur, elle vit la femme à l'endroit indiqué dans l'église.

Ces apparitions finirent même par être perçues par son frère à demi aveugle et par sa sœur quand ils étaient près d'elle. Cette dernière devint si frénétique que la jeune fille faillit blesser Blumhardt et se déchirer elle-même : « ***Cela cliquetait et criaillait si violemment qu'on aurait pu croire que mille blasphémateurs s'étaient réunis en elle. Le plus curieux était qu'elle était entièrement consciente, puisqu'on pouvait lui parler ; elle disait qu'elle ne pouvait ni parler ni agir autrement et qu'il fallait seulement la tenir solidement pour qu'elle ne fasse rien de mal...*** »

Ce n'est qu'après bien des efforts et au milieu de circonstances dramatiques que Blumhardt réussit à libérer Gottlieb de toutes ces manifestations, ce qui mit fin aussi à ses souffrances corporelles. Elle devint un être harmonieux, bienveillant, plein d'amour et, plus tard, une de ses plus remarquables collaboratrices.

On ne peut nier de tels phénomènes. Il est frappant de constater qu'ils ont été fréquents dans les siècles précédents²³ et se distinguent nettement des symptômes actuels observés en neurologie et en psychiatrie. On peut d'ailleurs se demander si ce que nous appelons des maladies mentales et que nous croyons comprendre scientifiquement ne résulte pas de l'intervention de forces suprasensibles. Car justement à cause de leur état maladif, bien des malades mentaux paraissent ne pas mettre d'obstacles à la manifestation de réalités qui sont naturellement ignorées de la conscience de l'homme moderne normal, mais qui étaient encore accessibles à la conscience de rêve d'époques aujourd'hui révolues. Or, elles peuvent à nouveau se révéler à la conscience supérieure d'un investigateur moderne de l'esprit. Les médecins formés à l'école de Rudolf Steiner devront étudier de plus près ces maladies mentales pour comprendre exactement des psychoses qui atteignent

© Copyrighted Triades S.A

parfois une certaine grandeur mystique et non les considérer comme des manifestations plus ou moins délirantes ²⁴.

CHAPITRE XVI

Douleur excessive ou confiance dans le destin chez les survivants ; leur influence sur les défunts

Les cas pénibles que nous venons d'exposer témoignent d'une sorte de pathologie de l'existence qui suit la mort. Ils ne sont en réalité qu'une suite de la pathologie de l'existence humaine entre la naissance et la mort et ne font que résulter des ravages cachés de l'immoralité dans une âme pendant sa vie terrestre. Si le mal a pu dissimuler sa présence, par la porte de la liberté humaine, il s'est glissé dans le monde terrestre et continue d'agir dans les sphères où vivent les défunts.

Un certain temps après la mort, les forces chaotiques et destructrices se consomment elles-mêmes dans les sphères du sentiment et de la volonté chez le défunt, et celui-ci s'éveille à des régions plus vraies et plus pures du monde spirituel. D'ici-bas, les survivants peuvent l'aider à franchir ce pas en lui apportant leurs meilleures forces. La force du Christ ressuscité, vivifiée dans la conscience des survivants et dirigée vers le mort par des pensées pleines d'amour, est ici le véritable auxiliaire du salut.

Lorsque les défunts se détachent de la Terre, le lien qui les unit aux survivants ne se rompt pas, il prend seulement alors son sens réel et plus profond du point de vue de l'esprit et de l'éternité. Ce n'est qu'après sa purification et son dégagement que le défunt devient capable d'intervenir dans l'âme du survivant qui lui est lié pour l'aider en tant que médiateur de la sagesse et de l'amour divins et parfois même pour la protéger contre des maladies corporelles ou des accidents ²⁵.

En relation avec ce qui a été dit au début du chapitre précédent, la deuxième forme erronée des rapports entre les morts et les vivants vient de ce que ces derniers, prisonniers de leur égoïsme, ne libèrent pas les défunts et voudraient les retenir dans la région terrestre. L'égoïste donne une valeur excessive à l'existence terrestre qu'il croit être la dernière vérité. Il voit seulement qu'un être qui lui était cher a été enlevé par la mort à son amitié, sa communauté, voire sa propriété. Et cet égoïsme du survivant retient le défunt comme par un poids et lui rend difficile l'accès des régions où il est destiné à vivre et à poursuivre son évolution.

Si les trépassés pouvaient alors se faire entendre, ils diraient certainement que les nécessités du destin ont mis fin à leur existence terrestre et qu'ils se trouvent maintenant devant de nouvelles tâches dans de tout autres conditions cosmiques. Ne nous troublez pas par un chagrin égoïste et déraisonnable ; laissez-nous entrer dans les nouvelles sphères d'existence. Dégagez vos propres âmes du monde des corps et élevez-les dans le monde suprasensible ! Libérez votre conscience des liens corporels et donnez-nous ainsi, à nous qui souvent ne nous purifions que difficilement et lentement de nos pensées, de nos sentiments et de nos tendances terrestres, un élan, un « coup de main », grâce à des pensées éclairées par l'esprit, à des sentiments d'amour provenant de la Terre. De même que l'enfant, quand il naît, quitte l'existence spirituelle, décidé à se consacrer de toutes ses forces à la formation de son corps et de son destin terrestres, de même, nous défunts, nous avons décidé de quitter l'existence corporelle et de nous tourner vers une existence purement spirituelle ; car ce n'est qu'ainsi que nous acquérons la possibilité de renaître à une époque ultérieure dans un corps plus favorable à notre développement.

La force qui se révèle si grandiose dans le développement de l'embryon et la croissance de l'enfant, provient de l'existence

prénatale. Ce que nous devons édifier lentement, avec d'autres êtres humains désincarnés et les puissances créatrices du cosmos, deviendra visible dans notre corps et notre destin futurs. Ce que nous avons subi, souffert, essayé de réaliser, au cours de notre vie, remplit maintenant notre existence spirituelle après la mort et nous l'élaborons avec l'aide des puissances créatrices pour en faire nous-mêmes le germe de notre vie future.

Bien comprendre ceci peut nous consoler et nous réconcilier non seulement avec la mort d'un être proche, mais aussi avec l'idée de notre propre mort. C'est ce qui nous enseigne le calme, la confiance dans le destin et la paix véritable, fruits d'une connaissance pénétrant les lois pleines de sagesse du monde.

Nous cessons, en fin de compte, de « souhaiter » quoi que ce soit, c'est-à-dire de projeter nos points de vue égoïstes sur les grands événements du destin comme une maladie grave, l'échec d'un projet préparé depuis longtemps ou la disparition brutale d'un proche.

Quoi qu'il arrive, c'est bien et juste : soit en considérant ce qu'un homme était jusque-là, soit par rapport à ce qu'il est appelé à devenir. La mort précoce d'un homme, par exemple, aura pour son existence future des conséquences précises, car la vie *post mortem* se déroule tout autrement selon qu'on est parvenu à un âge avancé et que les forces sont épuisées, ou selon que la mort brise une existence brève. Cette différence capitale se manifeste dans une existence ultérieure. Les forces inemployées et refoulées par une mort précoce se métamorphosent ensuite et peuvent devenir dans une existence ultérieure des forces puissamment créatrices, comme celles d'un grand artiste ou d'un homme d'action. Mais déjà maintenant, aussitôt après leur mort, les forces vitales inemployées de ceux qui sont morts pendant les deux guerres tendent à affluer dans l'agir et le penser des survivants, car

elles représentent un précieux potentiel de renouveau spirituel. Car, dans l'univers, rien n'est perdu ; les expériences, les actes, les souffrances ne s'anéantissent pas, mais se métamorphosent, se développent et se renforcent.

De toute façon, *« l'acceptation de notre destin fortifie la volonté ; la colère et l'impatience ne font que nous affaiblir, la sérénité nous rend forts en face de chaque événement. Protestations et révoltes contre la nature et le destin rendent notre volonté toujours plus faible »* (Rudolf Steiner). La colère, l'impatience, les murmures sont déjà signes d'une profonde incertitude et d'une faiblesse du moi, ils conduisent à une faiblesse plus grande encore et à l'instabilité. Quand ils prennent la forme de protestations hautaines et indignées contre la privation d'un être cher, ils nuisent aussi au défunt.

Il convient d'acquiescer aussi une attitude juste à l'égard du destin réservé aux peuples et aux régions terrestres, selon la parole prophétique de Rudolf Steiner en 1910 : *« Nous devons déraciner de notre âme la peur et l'horreur devant ce que l'avenir nous réserve. L'homme doit cultiver la sérénité de ses impressions et de ses sentiments vis-à-vis de l'avenir et envisager ce qui peut arriver avec une égalité d'âme absolue en pensant que, quoi qu'il arrive, c'est la direction pleine de sagesse du monde qui nous l'envoie. »*

À ce propos, deux conseils s'imposent : en premier lieu, renforcer toute activité qui dépend essentiellement de nous, donc, avant toute chose, la purification de nos opinions, de nos jugements et de nos intérêts personnels, la clarté de nos pensées et de nos décisions. Dans ce domaine, ce ne sont pas l'espoir, la confiance, l'attente qui sont utiles, ce sont des efforts et une activité incessante. Mais en tout ce qui concerne le destin, le succès ou l'insuccès de notre effort, une modestie absolue et sereine est de règle. La force qu'il faut trouver pour

accepter le destin est peut-être la plus grande encore et la plus difficile de toutes. Car il s'agit là d'un effort passionnément offert et d'une activité qui ne se décourage jamais, liés à une acceptation joyeuse et reconnaissante, patiente et calme de ce qui peut nous arriver de plus pénible ; car qui peut nous dire si, envisagés dans leur ensemble et pendant longtemps, les succès extérieurs, les malheurs, les séparations ou une mort précoce ne sont pas souhaitables et exigés par ce que nous ne désirons peut-être pas, mais par ce qui favorise d'autant plus l'évolution de nos forces spirituelles et qui au fond correspond à notre désir inavoué le plus intime.

La forme de la prière qui peut s'exprimer à cet égard ne doit jamais se rapporter à un souhait personnel concernant une acquisition ou une protection extérieure quelconque pour nous ou pour d'autres, mais demander seulement l'aide nécessaire pour développer des forces morales et spirituelles, patience, fermeté, amour, véracité, justice, sagesse, etc.

Le seul souhait qui, pour nous et pour les autres, serait conforme au monde et au destin, pourrait s'exprimer par ces paroles de Goethe : « de grandes pensées et un cœur pur, voilà ce que nous devrions demander à Dieu. » – Car en fin de compte c'est cela qui détermine notre destin extérieur, même la santé et la maladie, la mort et la vie. Toutefois, la véritable prière royale par laquelle on demande à guérir et à sauver avec un entier désintéressement tout ce qui peut l'être d'une manière quelconque reste celle-ci : Père, que ta volonté soit faite, non la mienne !

Car l'acceptation sans crainte de la souffrance consciente et humble des maladies, des coups du destin et de la mort, crée de nouvelles forces en l'homme. ***« En ce qui concerne la maladie, ne serions-nous pas tentés de demander si elle ne nous est pas inutile ? Seule une grande douleur arrive vraiment à libérer l'esprit. Seule cette longue douleur qui prend son temps et pendant laquelle nous sommes***

brûlés avec du bois vert, nous contraint à pénétrer dans nos dernières profondeurs » (Nietzsche). « *Chaque maladie a son sens, car chacune est une purification ; on doit seulement en découvrir la cause* » (Ch. Morgenstern). « *Toutes nos maladies sont les effets d'une sensation intensifiée en vue d'une activité supérieure. Mais nous ne connaissons que très imparfaitement l'art de les utiliser* » (Novalis). Et il en est de même de tous les coups du destin, y compris la mort.

Pour y voir clair sur ce point important, que l'on réfléchisse à ce qui suit : l'époque moderne a de plus en plus fondé ses désirs et ses attentes sur le terrain matériel. Mais dans celui-ci agissent des forces de désintégration et de destruction qui s'opposent à tout ce qui est vivant aussi bien dans le corps humain que dans la civilisation. Quand l'homme prend dans sa conscience les forces de la matière, le matérialisme apparaît : il est d'abord théorique, mais finalement il devient la base de toute la vie morale et sociale. Les forces de destruction agissent alors non seulement dans la nature, mais aussi, indirectement, dans la vie des civilisations et conduisent la pensée, le sentiment, la volonté de l'homme à des pratiques destructives dans une mesure toujours plus grande.

D'un autre côté, le matérialisme tend à se créer par la domination des forces naturelles un surcroît de puissance et de jouissance. Mais le confort égoïste affaiblit l'être humain. Extérieurement, celui-ci paraît puissant par ses machines ; intérieurement, il est épuisé, malade, et il languit. Du fait que la matière et la conception matérialiste de la vie aboutissent nécessairement à la destruction de la vie culturelle et sociale, à la suppression de toute vraie prospérité et finalement à la mort d'un nombre incommensurable d'êtres humains, ceux-ci se trouvent soudain en face de pertes irréparables, de souffrances terribles et d'une mort générale affreuse. Toutefois, devant cette perspective et la nécessité de souffrir des suites

de ses propres actes, l'humanité peut développer, et chaque homme en particulier peut faire régner en lui, la sérénité d'un abandon sans angoisse au destin, d'une calme acceptation de la mort et, de cette façon, sauver, purifier, fortifier son être moral éternel.

Les effets du destin triomphent ainsi finalement des menaces que ce matérialisme faisait d'abord peser sur les hommes. Le maintien d'une vie trop facile aurait étouffé leur être éternel, la destruction de la vie matérielle peut à nouveau l'éveiller. Devant de telles conjonctures, on constate avec étonnement et respect ce qu'on pourrait appeler une « thérapeutique » accomplie par les dieux ; à ce point de vue, les événements, même les plus terribles, ont un sens, ils sont peut-être la dernière issue possible et en même temps le moyen de sauver la vie morale et la civilisation future.

On se rend compte alors de la profonde erreur qu'est le suicide. Tandis que des époques précédentes ont considéré l'existence terrestre comme un devoir, comme l'occasion de se dévouer au monde, de se purifier intérieurement par les souffrances qu'impose le destin, concentrant l'être sur ses obligations religieuses et morales, au cours de l'époque moderne, au contraire, soutenue par une grande partie de notre littérature, l'opinion s'est répandue que nous avons droit à la vie et que celle-ci était en même temps un capital dont nous aurions à toucher les intérêts année par année, sous forme de bonheur, honneurs, richesses, santé, succès. Si ces prévisions ne se réalisent pas, nous nous croyons en droit de dénoncer le contrat qui nous unit au monde, à Dieu, et de mettre fin à une vie qui nous paraît sans valeur et impossible à supporter davantage. Nous nous tenons pour créanciers et le destin pour débiteur.

Il suffit d'exprimer ces choses pour en constater aussitôt le caractère trompeur et l'arrogance. Par contre, l'homme éveillé moralement sera toujours tenté de dire : Ce que j'ai

éprouvé en fait de souffrances, de maladies, de malheurs, je l'ai au fond mérité, car le caractère négatif de la vie correspond toujours aux ombres de mon moi vaniteux, menteur, suffisant et avide de puissance. Plus on observe le dragon de l'égoïsme caché dans les profondeurs de son être, plus on met de patience à supporter les côtés pénibles du destin et à reconnaître que, bien qu'on croie pouvoir émettre des prétentions à la vie terrestre, on n'a en fin de compte mérité que les souffrances, les maladies et la mort. Tout ce qui par contre nous arrive en fait de réussites, le bonheur, la joie et la santé, nous devons les considérer avec reconnaissance comme une grâce du destin et en même temps comme une « avance » qui exige une purification morale correspondante.

Nous incliner avec respect et reconnaissance devant les puissances de notre destin réagit sur notre être le plus intime et le rend sain, fort et éclairé ; élever des prétentions injustifiées et des protestations contre le destin, par contre, affaiblit et assombrit notre être, de sorte que celui-ci trouve de moins en moins la possibilité d'ouvrir les yeux sur les bienfaits innombrables, petits et grands, sur les moments favorables et les événements heureux que la vie lui fournit, même en des temps si sombres : ne fût-ce que le lever journalier du soleil, l'air que nous respirons, la nourriture que nous absorbons, jusqu'aux rencontres humaines, un regard amical, un mot compatissant, jusqu'au fait que, chaque jour, d'innombrables possibilités de malheurs, d'accidents et de mort nous sont évitées. Au lieu de crier avec indignation : pourquoi ne m'arrive-t-il que des malheurs ? on devrait plutôt demander : à quelle grâce dois-je de vivre et d'être si miraculeusement protégé ? Comment puis-je m'en rendre digne ?

On ressentira alors toujours davantage le prix infini de chaque moment de la vie, parce que chacun nous donne la possibilité de nous montrer reconnaissants pour la grâce d'être homme, c'est-à-dire un être spirituel libre et de

pouvoir affirmer cette liberté en agissant et en supportant la vie terrestre.

Dans l'existence qui suit la mort, cette possibilité n'existe pas : il n'y règne que la nécessité inéluctable d'élaborer les fruits que nous avons apportés de la vie passée sur terre. C'est là le châtement de celui qui se suicide. On peut se représenter à quel point la douleur et le remords doivent brûler une âme qui a écarté d'un seul coup toutes les possibilités propres à la Terre : apprendre du nouveau, faire des expériences morales, supporter la douleur, établir de nouveaux rapports avec les êtres, les améliorer, les excuser s'ils ont été mauvais. On a brisé son développement pour rester prématurément prisonnier, par le suicide, d'un destin chaotique incomplètement vécu. Déjà dans les autres cas de morts violentes, lors de catastrophes naturelles, d'accidents de la circulation, de bombardements, etc., l'âme du défunt peut être emplie quelque temps après la mort par un douloureux sentiment de privation du corps dont elle se trouve si brusquement séparée, surtout si, pendant la vie terrestre, elle avait tendance à s'adonner sans frein aux activités et aux jouissances que lui procurait ce corps. Ce sentiment de privation devient encore plus terrible chez le suicidé qui se sent comme excavé et commence une sinistre quête du corps qui lui a été brusquement enlevé. Le suicidé, en effet, est particulièrement attaché à la terre, sinon il ne se serait pas ôté la vie à cause d'une déception, d'un préjudice ou d'une épreuve terrestre. C'est la raison pour laquelle la plupart de ce que l'on peut appeler des « revenants » sont des suicidés.

Ce qui importe, aujourd'hui, c'est de tout faire pour que les âmes humaines deviennent vigilantes et fortes, et qu'elles cultivent avec leur corps et leur destin terrestres une relation juste et positive, c'est-à-dire créatrice. Or ceci ne peut venir que par une compréhension de ce qui est éternellement vrai et essentiel.

Les poètes ont dit des perles formées dans l’huître par un processus de maladie qu’elles étaient des larmes figées, de la douleur gelée. Ne pourrait-on pas dire aussi que les souffrances patiemment supportées et les coups du destin se transforment en pierres précieuses ? Si, avec une juste compréhension, nous prions ceux qui dirigent notre destin de nous accorder une faveur, ce ne devrait être ni d’être heureux, ce qui serait superficiel, ni de souffrir, ce qui serait présomptueux, mais bien de rendre fécond pour nous-mêmes et pour les autres, et pour l’ordre moral du monde ce que le destin *doit* nous apporter. Ce qui est poignant dans les événements actuels, ce n’est pas tellement l’océan de destructions, d’angoisses et de souffrances qui s’est déversé sur l’humanité – nous pouvons être sûrs que cela provient des nécessités profondes de notre commun destin –, mais la sécheresse, la dureté de cœur et la violence de ceux qui ne comprennent pas les fruits que l’avenir de la civilisation humaine peut en retirer. Les souffrances et les morts ne sont pas terribles en elles-mêmes, elles le sont surtout parce qu’elles sont infécondes et ne servent pas l’évolution morale de l’être humain éternel.

C’est en cela que consiste le secret de « l’alchimie morale » du destin. Quand on ne voit que l’aspect négatif et destructif de la douleur, de la puissance du mal, et qu’on se borne à une protestation personnelle, on ne les diminue pas et on leur laisse la possibilité de s’accroître. Mais si on les affronte avec toute la force de son cœur et avec le courage de mourir, elles se transforment et révèlent leur côté caché. Dans ce sens, on disait autrefois : La colère de Dieu est l’amour caché de Dieu ; mais l’amour de Dieu se transforme en colère si les hommes le dédaignent, dorment ou le repoussent.

Il est bon que ceux qui survivent aux destructions actuelles portent ces connaissances aux âmes qui ont franchi avant nous le seuil de la mort d’une manière si terrible et souvent si prématurée. La lumière de la sagesse, la paix du

cœur, l'espérance de la volonté se répandent alors comme des germes de communauté sociale et d'avenir humain.

À cela s'ajoute encore quelque chose de plus vaste et de plus grave : Rudolf Steiner nous a dit que les âmes humaines enlevées prématurément à la vie, notamment au cours des guerres, désiraient ardemment pouvoir continuer à agir par l'intermédiaire des âmes qui ont survécu. Le sacrifice de leur jeunesse les a élevées au-dessus de toute politique nationale, égoïste, impérialiste, et elles s'efforcent de déverser dans l'action et la pensée terrestres des forces de compréhension et d'amour humain qui seront le fondement d'une civilisation et d'une société futures. Les survivants comprendront-ils le langage spirituel de tous les sacrifices ou trahiront-ils ce sacrifice de millions d'êtres en continuant de vivre comme si de rien n'était ou en couvrant de paroles sonores et creuses ce qui, venant du royaume des défunts, s'exprime d'une manière si conforme à la conscience morale du monde ?

Les morts des dernières guerres mondiales doivent-ils être morts en vain ?

CHAPITRE XVII

La vie des morts dans les mondes stellaires

Nous avons jusqu'ici décrit la voie des expériences intérieures de l'âme des défunts auxquelles peuvent participer celles des survivants. Ces considérations ont exigé un élargissement et un approfondissement de nos connaissances du monde des âmes, mais elles restent cependant confinées dans le cadre des expériences qui succèdent à la mort. Infiniment plus grandes deviennent les difficultés quand on se demande : Comment se déroule le chemin de développement et de purification du défunt dans le cosmos ? Comment le défunt vit-il dans l'univers ?

Quand un mort apparaît sous la forme d'un spectre ou d'un fantôme, plus ou moins localisé dans l'espace, on peut encore se représenter son existence d'une façon ou d'une autre, et c'est sans doute là qu'il faut voir la raison de l'intérêt que l'on porte parfois à ce genre de manifestations grossières et de toute façon non spirituelle. L'homme moderne voudrait tout pouvoir saisir de façon palpable et corporelle. Mais où et comment sont les mondes psychospirituels supérieurs vers lesquels le défunt s'élève, et qui échappent à toute représentation de cette sorte ? Quel est le rapport entre le monde des défunts et ce qu'on appelle le cosmos ?

Nous avons déjà montré (voir chapitre III) qu'il était impossible d'expliquer la croissance et le développement d'un être vivant par les seules substances et forces qui constituent la cellule œuf. Cette première cellule matérielle représente en fait simplement un point d'ancrage terrestre pour le champ

de forces suprasensibles. La forme corporelle matérielle d'un être vivant est donc la forme d'incarnation d'une forme spirituelle invisible. La pénétration de cette forme spirituelle dans la forme corporelle est ce que nous appelons le développement embryonnaire.

Nous devons appliquer le même raisonnement à la Terre toute entière. Elle est aussi, comme Kepler le savait encore, un corps vivant, et même un organisme doué d'âme et d'esprit. Elle ne pourrait, sinon, produire les plantes, les animaux et les hommes. Mais si la Terre est un être vivant, l'histoire de son développement (la géologie, la paléontologie, etc.) est une embryologie. La Terre a parcouru son évolution embryonnaire dans le grand corps maternel du macrocosme. Tout ce que nous percevons donc dans le corps matériel visible de la Terre ainsi que dans les règnes naturels qui se développent à sa surface, n'est rien d'autre qu'une forme d'incarnation de champs de forces suprasensibles, d'êtres spirituels qui, depuis les origines, entourent l'embryon terrestre, le pénètrent, et se reflètent peu à peu dans les corps visibles. Il est clair qu'alors le macrocosme ne peut plus être seulement cet espace infini emplis de matière et de force physico-chimiques mortes que nous décrit l'astrophysique moderne. Ce que les télescopes explorent dans l'univers n'est que l'apparence la plus extérieure, la plus irréaliste, d'un monde dont la véritable nature, la réalité psychospirituelle créatrice ne peut se dévoiler qu'à l'œil de l'esprit.

Les Grecs (Platon, Aristote, les Stoïciens, etc.) et de nombreux penseurs du Moyen-Âge comme Thomas d'Aquin, jusqu'à ceux des débuts de l'époque moderne (Paracelse, Jakob Böhme, Kepler) avaient encore connaissance de ces réalités. Ce n'étaient pourtant pas des superstitieux ni des simples d'esprit ! Ils savaient que l'astronomie et l'astrophysique ne peuvent saisir que le voile matériel sensible qui recouvre le monde puissant et majestueux des âmes et des esprits, et

que les dieux, les hiérarchies des anges etc., sont en fait la réalité sur laquelle reposent les formes, les positions, et les mouvements des astres. On était encore capable de percevoir cette âme du monde que Pythagore appelait l'harmonie des sphères. On savait encore appréhender l'esprit du monde, qui se manifestait aux hommes en tant que pensée et verbe cosmique. C'est en ce sens qu'Héraclite, qui était initié aux Mystères d'Éphèse, parlait du **Logos**, à partir duquel l'univers est né. Et Jean parla aussi de ce **Logos** qui se penche vers la Terre pour se manifester, depuis le baptême dans le Jourdain, dans le corps d'un être humain, passer par la mort au Golgotha et, après sa résurrection, offrir aux hommes et à toute la nature terrestre, le pouvoir de s'arracher à la mort de la matière et à l'assombrissement de l'esprit.

Aujourd'hui, lorsque nous cherchons à cultiver une approche scientifique de l'esprit et une nouvelle connaissance des mondes suprasensibles, nous le faisons grâce à la force de ce **Logos** dont les Grecs, mais aussi les premiers Pères de l'Église et les Rose-Croix du Moyen-Âge savaient qu'il portait en lui le mystère du Soleil.

Lorsqu'un Platon, un Aristote, et encore un Paracelse ou un Böhme levaient les yeux vers le ciel, ils savaient qu'ils ne regardaient pas des immensités mortes dépourvues de sens, mais que, plus leur regard plongeait au loin, plus ils approchaient d'une réalité psychospirituelle divine. Peu à peu – expliquaient-ils – l'espace et la matière tels qu'on les connaît sur terre disparaissent et on parvient à des états d'existence tout différents, qui ne se comparent à rien de terrestre. Il faut même se dépouiller de l'homme de chair et s'éveiller à sa propre nature spirituelle pour pouvoir parcourir ce chemin dans le cosmos. Car ce chemin conduit là où se trouvent les mystères de ce que l'homme ordinaire appelle dormir et mourir.

Dans notre corps terrestre, avec la conscience qu'il nous donne, nous avons le sentiment de vivre à un certain endroit

de l'espace : Je suis en moi, centré sur l'intériorité de mon microcosme corporel, psychique et spirituel, enfermé dans les limites de ma peau. Autour de moi se trouve le monde extérieur : les minéraux, les plantes, les animaux et les autres hommes. Ce monde extérieur m'est tout d'abord étranger, je l'étudie et je l'utilise, comme la science et la technologie modernes ont coutume de le faire.

Si nous étions capables de rester conscients lorsque nous dormons ou mourons, nous le saurions avec certitude : Lorsque je dors ou lorsque je meurs, mon être psychospirituel se répand dans l'univers. Je m'unis alors aux champs de forces, aux archétypes et aux entités suprasensibles qui, de partout, rayonnent vers la Terre. Je vis dans les forces formatrices des nuages et du vent, les courants marins, les prairies et les forêts, les troupeaux qui ruminent et les populations humaines. Ce que j'appelais autrefois le monde extérieur : la Terre, les règnes de la nature, le système planétaire, est devenu mon « corps ». Par contre, ce que j'appelais autrefois mon propre monde intérieur, mon corps physique, est devenu extérieur : je le contemple endormi ou mort. Je ne vis plus de façon centrifuge, en partant d'un point centré dans l'espace, mais de façon centripète, en partant de la périphérie du macrocosme.

S'endormir et, plus encore mourir, consistent donc en un formidable retournement de l'être. Au chapitre VI, nous avons déjà évoqué ce fait si difficile à comprendre pour un homme moderne. Mais sans un important travail méditatif accompagné d'une profonde transformation de la conscience, il est impossible de pénétrer le secret de ce que sont en réalité le sommeil, la mort et la vie après la mort. Celui qui ne veut pas se donner cette peine devra soit croire à des révélations qui garderont pour lui le caractère de dogmes ou alors se fier aux expériences que peuvent faire les médiums. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une incompréhension des véritables tâches de notre époque.

Évidemment le sentiment poétique de l'homme moderne peut être impressionné par la pensée que le défunt vit, après la mort, dans les sphères lumineuses des étoiles ; il peut avoir le pressentiment que, selon l'expression de Kant, la lumière de ce ciel étoilé est en relation avec la conscience morale, tout comme la pesanteur terrestre est en rapport avec le monde des lois physiques et chimiques. Mais que peut faire de ces notions la pensée scientifique ? Ne doivent-elles pas lui paraître le fait d'une pensée primitive, dépassée depuis longtemps ? Pourtant, il est possible d'élargir cette pensée jusqu'au point où elle peut se rencontrer avec les données de la vision suprasensible, les comprendre et les confirmer.

Du fait que les difficultés qui se dressent ici tiennent en fin de compte à notre pensée liée à l'espace, il convient, en se reportant au chapitre VI, de remarquer qu'il existe deux sortes d'espace fondamentalement différents. D'abord, l'espace qui nous est familier et qui s'étend de tous les côtés autour de nous vers l'infini en partant du centre que nous occupons. Cet espace est essentiellement centrifuge ; il est l'espace de la séparation, auquel conviennent les concepts quantitatifs comme « grand » et « petit », et qui ne contient que des corps juxtaposés selon le principe de l'impénétrabilité matérielle. Nous sommes tellement habitués à identifier cette représentation au mot « espace », que le deuxième (qui lui est totalement opposé) peut à peine prétendre à l'appellation d'« espace ». Celui-ci ne se déploie pas autour d'un centre quelconque ; il part de la périphérie qui embrasse tout, de la circonférence des mondes, immensément grande et vaste (le « plan à infini » de la géométrie projective²⁶), et rayonne de là vers l'intérieur. Un examen plus attentif de ce contre-espace indique qu'il n'est pas le lieu d'une juxtaposition des corps, les uns **à côté** des autres, mais bien les uns **dans** les autres ; il n'est pas l'espace de la distance et de l'impénétrabilité, mais celui de l'inclusion, de l'interpénétration. Bref, il n'est pas

l'espace des choses matérielles et de la conscience qui leur est liée, mais un espace de forces et d'entités suprasensibles qui s'interpénètrent elles-mêmes et mêlent leur activité. Sous une forme plus concise encore, il n'est pas à proprement parler : espace, c'est-à-dire qu'il n'a pas un caractère quantitatif, mais il est une intériorité qualitative, non un éloignement infini, mais une plénitude d'essence spirituelle.

Si l'on appelle le premier l'espace du monde sensible matériel, on doit appeler le second l'espace du monde suprasensible spirituel. Si le monde sensible matériel embrasse l'ensemble des corps créés condensés et par suite destinés à la désagrégation, et qu'il est ainsi « spatial » au sens étroit du mot, le monde suprasensible spirituel est par contre mobilité et activité continues de forces et d'entités créatrices et formatrices. Par là même, il est au sens profond : temporel. Tout ce qui « naît » quitte le courant de vie de l'esprit créateur dont les sphères des étoiles sont le reflet, pour pénétrer dans le monde de la forme, de la fixité, de la contiguïté, de l'espace ; la mort est le signe que le retournement se fait du spatial vers le temporel.

Malgré cette différence, et justement à cause d'elle, l'existence terrestre et l'existence cosmique ne sont pas séparées l'une de l'autre ; le monde matériel (spatial) est partout pénétré du monde suprasensible (temporel). Ce dernier maintient le premier, et tandis que le monde matériel menace de se séparer toujours davantage de l'autre et de se dissoudre lui-même par la tendance de tous les corps matériels à se désagréger, il est maintenu, vivifié et spiritualisé par les forces rayonnantes de l'autre monde, comme par une sphère qui l'embrasse de toutes parts. Soumis aux forces de mort du monde matériel, les organismes végétaux, animaux et humains ont leurs racines dans le monde spirituel. Ils naissent et croissent grâce aux forces rayonnantes de la vie de l'âme et de l'esprit qu'ils rendent ensuite, avec la vieillesse et la mort,

au monde spirituel. C'est à ce monde qu'appartiennent les forces qui modèlent et composent les êtres terrestres, leur permettant de vivre et de se mouvoir.

Il n'y a donc plus aucune raison de trouver insensée l'affirmation que les morts vivent dans des sphères planétaires de plus en plus vastes et pénètrent finalement dans la région des étoiles, car ce que nous appelons grandeur spatiale et éloignement n'a de valeur que pour notre conscience terrestre. Un être spirituel libéré de son corps retourne par la mort dans son royaume²⁷. Du plan infini, de la périphérie du monde, il contemple spirituellement la Terre matérielle, à l'inverse de l'homme terrestre qui, lié à son corps et à l'endroit où il se trouve, regarde avec des yeux sensibles le monde qui l'entoure. Pour ce dernier, le « monde » est un espace incomparable où les choses sont juxtaposées, tandis que, pour le défunt, il devient un contenu intérieur d'âme dont il doit librement conquérir la plénitude et la majesté par sa propre force. On peut dire aussi que le monde des corps et de l'espace est d'une grandeur, d'une diversité, et d'une extension immenses, et que le monde spirituel par contre, est d'une plénitude infinie d'amour, de puissance, de majesté et de sagesse. Lorsque nous vivons sur la Terre, nous nous sentons écrasés par la grandeur spatiale et la multiplicité du monde matériel ; nous ne pouvons le conquérir que progressivement et jamais complètement, tandis qu'après la mort, nous sommes subjugués par la grandeur morale et la majesté du monde spirituel divin, car notre âme est beaucoup trop faible, trop égoïste et dépourvue d'amour pour recevoir sa plénitude sans restriction.

Précisons encore un point nécessaire à la compréhension du lien qui s'établit entre le défunt et le macrocosme. C'est la différence qui existe entre les corps célestes, par exemple les planètes, et les « sphères » des planètes dont le double aspect joue à nouveau un rôle dans ce que nous appelons

l'espace. Une planète, localisée en un certain point de son parcours dans l'espace, est toujours un corps matériel plus ou moins minéralisé et condensé. Sa sphère est la forme que prend une force purement immatérielle et dynamique, forme qu'il ne faut jamais identifier avec la ligne suivie par l'orbite de la planète, car cette force pénètre et embrasse toute la surface entourée par cette ligne, l'espace entier qu'elle circonscrit dans son parcours. Du point de vue matériel, notre système planétaire est une quantité de petits corps en mouvement parsemés dans l'espace et en relation avec lui ; du point de vue dynamique par contre, il forme un ensemble de sphères de forces actives et en mouvement, se pénétrant l'une l'autre et de plus en plus vastes. De sorte que, placés sur la Terre et contemplant le ciel étoilé, nous pouvons dire que les planètes et les étoiles fixes sont physiquement séparées de nous par des distances incommensurables, mais que leurs sphères de forces dynamiques remplissent tout l'espace dont la Terre est le centre. Elles sont immédiatement présentes et agissantes simultanément à chaque endroit ; elles pénètrent toutes les formations terrestres, les hommes compris, bien qu'elles restent cachées à leurs yeux.

Les forces de ces sphères ne sont pas uniquement des forces physiques de rayonnement, de masse et de pesanteur, elles dirigent tout ce qui est l'être, le caractère propre et le développement de la planète, elles sont donc, en dernière instance, de nature suprasensible, psychique et spirituelle. Si les corps des petits organismes vivant sur terre sont inexplicables par les hypothèses physico-chimiques et ont besoin de l'intervention des forces formatrices qui émanent des sphères extérieures à l'espace, c'est d'autant plus le cas pour ces corps célestes que nous appelons les planètes. De même que l'être spirituel humain fait mûrir en lui le germe du corps humain pendant l'époque embryonnaire et l'enfance, de même qu'ensuite, sa force le redresse et l'amène à marcher, à agir, à

parler, à penser, de même la sphère cosmique dirige les mouvements du corps planétaire qui lui appartient ; elle consiste en une foule d'entités spirituelles divines qui font rayonner leurs forces depuis leur état supraspatial jusqu'au sein de l'espace circonscrit par l'orbite planétaire, afin d'y accomplir ce qui relève de leurs activités.

On peut dire aussi que la planète est entourée et pénétrée par les forces de sa sphère comme notre corps l'est par les forces de notre âme ; la planète que l'astrophysique étudie n'est qu'un petit district à l'intérieur de la planète authentique, celle que, dans l'ancien temps, on appelait un astre ; elle n'est rien d'autre qu'une sorte de condensation, de matérialisation de l'élément supramatériel, spirituel de la sphère qui est au-delà de l'espace. Comme en dernière analyse notre corps est une condensation de notre être spirituel, baignant dans son rayonnement, porté et dirigé par lui, ainsi le petit noyau planétaire matériel baigne dans la plénitude puissante et majestueuse de sa sphère cosmique, c'est-à-dire des hiérarchies spirituelles qui rayonnent sur elle, la forment et la dirigent.

On comprend ainsi que l'être humain psychique et spirituel, quand il dépose son corps matériel, s'élargisse, s'unisse et s'identifie toujours davantage à ce qui, dans le cosmos, lui est apparenté – les entités des sphères supraspatiales, des sphères des étoiles. Il aborde ainsi un domaine spirituel qui le surpasse en puissance, sagesse et moralité dans une mesure comparable à celle qui sépare le corps des étoiles du corps de l'homme.

Dans ce monde infiniment élevé, le défunt s'élève peu à peu et, uni à lui, il subit le jugement moral de sa vie terrestre selon le point de vue cosmique pour élaborer les fruits recueillis pendant son existence précédente et former le germe du destin de sa vie future.

Mais il arrive encore ceci : pendant que l'esprit du défunt se déploie et s'élève dans le cosmos spirituel, qui est un monde

moral, il rencontre d'autres âmes qui, elles, se contractent parce qu'elles s'approchent d'une nouvelle existence terrestre et se préparent à naître, à modeler un nouveau corps terrestre. Ainsi se rencontrent des âmes qui « montent » et des âmes qui « descendent », des âmes qui viennent de leur dernière vie terrestre et des âmes qui vont vers leur nouvelle vie. Les premières apportent aux autres leurs expériences terrestres et leur confient une partie de leur destin inachevé et de leurs buts ; celles-ci les reçoivent et cherchent à les introduire dans leur nouvelle vie : nous assistons à un dialogue spirituel, à un échange entre les âmes dans le monde supraterrrestre.

Ne pas se contenter de penser ces choses abstraitement, mais s'en pénétrer et les ressentir d'une manière toujours plus vivante, est une tâche si difficile, que nous allons essayer de l'aborder par un côté plus psychologique. Déjà nous savons que la conscience adaptée à notre cerveau et à nos sens nous oblige à observer une plante, par exemple, de divers côtés : nous pouvons, l'approcher, tourner autour d'elle, même en pénétrer l'anatomie, c'est-à-dire en découvrir toujours de nouveaux aspects. Mais l'idée générale que nous nous en faisons ne tombe nulle part sous nos sens, nous devons la construire.

Représentons-nous ce « regard » intérieur qui n'observe pas la plante de tel ou tel côté, mais simultanément de tous les côtés à la fois, d'en haut et d'en bas, de derrière et de devant, ce regard qui pour ainsi dire embrasse la totalité de la plante comme le ferait un œil entourant la plante à la manière d'une sphère, un regard qui contemplerait la plante non seulement de tous les côtés à la fois, mais en même temps de l'extérieur et de l'intérieur et pour lequel tous les détails fusionneraient en une impression unique. Cette impression serait celle d'un être, ici végétal, qui n'aurait aucun caractère spatial (car celui-ci ne se livre qu'à un regard sensoriel), mais qui serait perçu par ce regard dirigé sur lui de la périphérie de la sphère et qui le pénétrerait complètement.

Si, maintenant, on considère que cet « œil sphérique » n'observe pas seulement un être naturel particulier, mais toute la nature matérielle, la Terre avec ses roches, ses plantes, ses animaux, les hommes, et finalement le système planétaire tout entier, on se rend aisément compte que, devant la puissance de ce regard spirituel, disparaît la spatialité de toute la nature et du cosmos et, avec elle, tout ce qui est corps matériel. La juxtaposition et ce que nous appelons étendue, éloignement, grandeur, perdent leur sens. Ils sont remplacés par une pénétration d'essences, une plénitude interne dont le symbole pourrait être une symphonie musicale. Car un ensemble de sons qui résonnent musicalement n'est pas une somme de sons placés l'un à côté de l'autre, ni un objet perceptible dans l'espace, mais une plénitude qualitative de sonorités qui s'interpénètrent. Elle vit dans chaque auditeur comme étant entièrement en lui.

On pourrait dire encore qu'un être qui regarderait ainsi un autre être, qui le pénétrerait entièrement, ne dépendrait plus des organes de connaissance corporels ni de l'espace, il serait pour ainsi dire hors de l'espace, il l'aurait pris en lui comme un contenu intérieur. Ce que nous appelons : espace et corporéité, extériorité, cessent alors d'exister et se révèlent comme l'intériorité d'êtres spirituels divins.

Notre conscience habituelle est en fait dans cette situation à l'égard de nos propres pensées : chaque pensée est une essence et non un objet isolé des autres pensées perçues par l'être pensant. Chaque pensée se pénètre de tout le contenu de l'âme, le moi la saisit dans son intériorité parce qu'il l'engendre dans le fait même de penser. Elle n'est pas faite de matérialité dense, impénétrable, elle n'a pas de forme extérieure, elle est entièrement une précision qualitative faite de lumière pensante. Elle n'est pas simplement l'expression d'une essence plus ou moins cachée, mais cette essence même.

On peut maintenant comprendre la relation qui existe entre les hiérarchies spirituelles, la nature et l'univers. Ces hiérarchies d'êtres couvent et portent en elles tout ce qui est espace et corporéité matérielle comme l'expression de leur pensée, de leur sentiment et de leur volonté. Leur vision et leur connaissance n'est pas dirigée sur une réalité déjà existante, elle n'est donc pas une reproduction imagée comme celle de la conscience humaine. Elle est si nettement « essence » que, lorsqu'elles conçoivent et pensent, la réalité elle-même surgit ; leur conscience possède donc une puissance formatrice. Devant leur regard qui contemple et dans leur pensée qui crée, l'univers spatial perd par conséquent ce qui trouble si fort le regard humain habitué à ne reproduire que des images corporelles : l'incommensurable étendue de l'espace et l'extériorité du monde des sens. L'homme ne saisit pas une idée comme un objet extérieur, mais il la **conçoit**, il l'engendre dans sa pensée, il se sait donc en elle, et sait qu'elle est en lui. De même, le monde spirituel se sait dans toutes les créations de l'espace comme dans sa propre pensée-vision. Et cette pensée, cette vision intérieure est en même temps créatrice ; elle suscite les formes, l'ordonnance et le mouvement dans ce qui est pensé et vu. Les objets matériels que nos sens perçoivent sont en réalité les pensées des dieux ; les processus matériels et les mouvements des corps cosmiques sont en réalité les sentiments et les volontés des dieux. Or c'est dans ce monde que les défunts s'élargissent progressivement. Tout comme les règnes naturels nous entourent pendant l'existence terrestre, pendant l'existence qui suit la mort, les forces et les entités du monde spirituel des hiérarchies nous entourent et nous pénètrent ainsi que les défunts qui y séjournent déjà.

Si, pendant notre vie terrestre, nous regardons ce que nous appelons la nature terrestre, le système planétaire et le monde des étoiles fixes, nous contemplons en réalité, sans d'abord le pressentir, le contenu des pensées et de la

conscience des esprits divins et en même temps le monde où peu à peu pénètrent les morts. Ce monde des pensées divines ne se révèle pas immédiatement à nous de l'intérieur et selon sa véritable nature, mais comme capté dans la nature extérieure et spatiale. Dans la mesure où, déjà pendant notre vie corporelle, nous nous éveillons à des formes de connaissance plus hautes et en particulier à celle de l'amour qui pénètre intimement et s'identifie à l'être qu'il veut connaître, la relation que nous établissons avec la nature et le monde, fait disparaître l'espace et la séparativité.

Si nous nous y préparons ici-bas, par l'intérêt et l'amour que nous portons à tous les êtres naturels, après notre mort, nous participons entièrement à cette conscience divine qui pénètre intérieurement le monde que nous voyons extérieurement sous l'aspect du ciel étoilé.

Évidemment, cette connaissance comporte de nombreux degrés. De même que la classification des choses matérielles s'établit d'après la distinction quantitative des corps selon leur masse, leur poids et leur dimension, la hiérarchie des âmes spirituelles s'établit qualitativement selon leur pureté et leur degré d'amour. En dernière analyse, cette pureté suppose aussi la véritable connaissance, c'est-à-dire la clarté de la conscience, et la réalisation créatrice, c'est-à-dire la pureté de la volonté.

Ici encore, le doute moderne intervient pour dire : Comment peut-on penser que l'être psychique et spirituel humain puisse embrasser et pénétrer l'univers matériel spatial ? Celui-ci, avec son système planétaire et ses étoiles fixes, n'est-il pas d'une grandeur incommensurable pour la petitesse de l'homme ? Que l'âme et l'esprit arrivent à comprendre un corps humain, on peut l'admettre, mais la Terre, le système planétaire, l'univers stellaire ?

Une telle objection est caractéristique de la pensée moderne. Pour y répondre, on peut se demander ce que

signifient ici « grand » et « petit ». Quelle en est la mesure ? Généralement, nous appelons « grand » le système planétaire, les galaxies et la Voie lactée par rapport à la Terre ou au corps humain, et, sur la même base, nous appelons « petit » une molécule ou un atome. Mais il suffit de se placer en pensée à l'intérieur d'un atome, pour que les électrons qui entourent le noyau soient un système planétaire, et qu'au contraire, les étoiles telles que nous les voyons, soient les atomes d'un monde infiniment plus grand, les pierres de construction d'un univers gigantesque. Pour l'habitant d'un atome, celui-ci est un univers, comme, pour la conscience de cet être gigantesque, ce que nous appelons une étoile fixe se réduirait à un minuscule atome de son corps !

Si l'on réfléchit à cela, on pénètre la relativité de toute grandeur ou petitesse spatiales et toute corporéité matérielle s'évanouit comme un nuage. D'autant plus solaire apparaît alors la véritable grandeur de l'être dont nous portons en nous le premier germe sous forme de connaissance, d'amour, de conscience de notre moi. Nous sommes ici sur le plan de l'éternité, et nous sentons que nous sommes membres d'un monde divin dans lequel se trouvent aussi les fondements de l'existence du monde matériel qui nous écrasait d'abord par sa grandeur.

Les moyens techniques modernes de communication sont le résultat de l'effort faustien qui veut vaincre l'immensité de l'espace. L'étroitesse de son séjour temporel oppresse l'homme moderne, il est angoissé devant cet « infini » et cherche à le dominer par tous les moyens. C'est en cela que consiste le caractère tragique de ses efforts, car la rapidité de ses déplacements, son désir de dévorer toujours plus d'espace, ne vainc pas l'espace. Son infinité croît d'autant plus que chaque distance acquise ne fait que déplacer un point de départ. Dans la rapidité fantastique d'un vol d'avion, on conquiert bien de l'espace en avant, mais en même temps,

on en perd autant à l'arrière, de sorte que, quelle que soit la vitesse que nous puissions obtenir, nous n'échappons pas à l'étriqueté infranchissable du point précis de notre présence. Il nous est impossible d'embrasser l'espace en entier ; jamais l'homme ne fut plus prisonnier de l'espace corporel qu'à l'époque de la technique moderne, dans laquelle sa pensée et son assaut contre la distance échouent d'autant plus qu'il espérait les vaincre.

À cet égard, il faut se rendre compte que seul peut vaincre l'espace celui qui n'abandonne pas son point de départ pour son point d'arrivée, mais le maintient solidement, c'est-à-dire celui qui élargit son mouvement dans toutes les directions de l'univers. Par exemple, en tournant à la manière d'une spirale pour que ce mouvement enveloppant ne perde ni le point auquel il est arrivé, ni le centre d'où il est parti.

De cette façon, nous prenons l'univers en nous et nous apprenons toujours davantage à nous déployer dans son immensité et sa plénitude. Les corps matériels ne connaissent que le déplacement linéaire d'un point à un autre, seuls des êtres spirituels peuvent « s'étendre » de telle sorte que, peu à peu, ce qui se trouvait d'abord à l'extérieur, séparé et étranger, soit clos et devienne intérieur. Mais vaincre réellement l'immensité de la nature et de l'univers signifie en tout premier lieu : comprendre, participer, aider, compatir, aimer. Le prix de cet élargissement est le renoncement à l'égoïsme. Seul, le don de soi élargit vraiment et permet, en s'identifiant à autrui, de le faire vivre en soi.

Que l'on mesure alors la terrible solitude spirituelle des âmes qui, dans l'existence terrestre, se sont livrées aux forces de l'égoïsme, de la haine, de la cruauté, et qui, après la perte de leur corps se retrouvent enfermées en elles-mêmes, emprisonnées pour ainsi dire dans les ténèbres du néant. Elles qui, sur terre, n'ont voulu vivre que pour elles-mêmes, sont condamnées maintenant à « l'enfer » du moi isolé, solitaire,

auquel manque tout espace et toute lumière, et qui étouffe en lui-même. Car seule la force de l'amour vrai nous arrache à l'étroitesse de l'égoïsme, aux limites de l'existence terrestre, nous élève dans les lointains des mondes cosmiques et nous donne la force de nous déployer tout en conservant notre conscience individuelle dans leur incommensurable étendue de lumière.

La hiérarchie des esprits est déterminée par leur degré d'expansion dans le monde ; mais leur rang est dû avant tout à leur amour désintéressé, au don d'eux-mêmes, fondement de tout savoir et de toute activité. On apprécie ainsi la mesure de désintéressement, d'amour et l'ampleur grandiose de ces hiérarchies spirituelles qui ont pour corps l'ensemble des règnes de la nature, des planètes et du système solaire. Mais on mesure aussi en revanche la masse d'égoïsme et l'étroitesse de la conscience ordinaire humaine qui s'identifie entièrement avec l'égoïsme biologique et paye chaque dégagement hors du corps, pendant le sommeil par exemple, par une totale éclipse de conscience. En dernière analyse, toutes les choses matérielles, les roches par exemple, fixées dans leurs étroites limites au lieu même où elles se trouvent et que régissent les lois de l'impénétrabilité de la matière et de l'inertie de leur masse, parce qu'elles n'ont aucune possibilité intérieure de se déployer, de s'éclairer, de se donner, sont les symboles de l'indifférence égoïste et de la dureté de cœur. C'est pourquoi, dans le poème de Dante, Satan est enfermé au centre de la Terre, rigide et glacé ; même ses larmes gèlent.

Les corps matériels ne peuvent s'approcher les uns des autres, ne fût-ce que d'un millimètre ; l'espace aux lois duquel ils sont soumis les maintient séparés, mais ils ne peuvent non plus jamais se perdre, car, aussi éloignés qu'ils soient l'un de l'autre, ils restent dans le même espace, et cet espace les y retient. Les esprits par contre peuvent s'approcher les uns des autres, se pénétrer, se fondre dans la vie des autres, car

ils sont capables d'intérêt et d'amour ; mais ils peuvent aussi se perdre et s'éloigner comme s'ils vivaient dans des mondes séparés, quand ils se pétrifient dans l'indifférence, la dureté de cœur et la haine. Et parce que les hommes sont à la fois corps et esprit, il peut arriver que deux êtres, physiquement proches, soient séparés par leurs goûts et leur égoïsme, alors que deux autres, dans leur nature spirituelle, partageant leurs joies et leurs souffrances, vivent unis l'un à l'autre, bien que leurs corps soient séparés par des milliers de kilomètres.

Ces considérations suscitent plusieurs questions : Si, dans la spiritualité cosmique et supraspatiale, rien n'est séparé ni distant, si toutes les forces et les entités s'interpénètrent et qu'en chaque point de l'espace physique tous les êtres spirituels sont présents, comment est-il possible que les êtres spirituels aient des devoirs et des champs d'action différents dans le monde terrestre ou encore qu'un défunt ne soit pas en contact avec tous les survivants, mais seulement avec certains d'entre eux – ou encore comment est-il possible que l'être spirituel particulier, qu'il appartienne aux hiérarchies spirituelles ou qu'il soit un être humain défunt, garde son individualité propre et ne soit pas noyé dans l'océan d'une spiritualité cosmique anonyme et universelle ?

Pour répondre à la première question, il faut rappeler la loi qualitative de parenté et d'appartenance au destin qui, dans le monde spirituel, au-delà de toute union, de toute proximité ou éloignement, est aussi décisive que le sont, dans le monde des corps, les lois quantitatives de la géométrie et de la physique. Quand en qualité de défunts nous pénétrons l'âme de tous ceux qui sont morts et que nous entourons celle des survivants, en fait, au-dessus de cet océan général, ne surnagent pour notre conscience et notre activité que les hommes avec lesquels, sur terre, le destin nous avait permis des contacts vivants. C'est pourquoi l'égoïste indifférent aux autres et le matérialiste athée y restent si solitaires : ils sont plongés dans

l'océan du monde spirituel, mais ils ne peuvent approcher aucun être et restent longtemps enchaînés dans l'enfer de leur égoïsme.

À la deuxième question, on peut répondre que l'intégrité de la conscience du moi et de notre personnalité, l'impossibilité de nous confondre avec un autre homme est assurée dans la vie terrestre par la force de cohésion que nous confère notre corps matériel séparé des autres corps humains grâce aux lois de la géométrie et de la physique. Après la mort, seule la force intérieure et morale du moi et de l'esprit nous permet de garder ce que les exigences du destin et de l'existence terrestre nous ont assuré.

Pendant la vie, le contact avec d'autres êtres nous demande des efforts, car ceux-ci nous sont extérieurs dans l'espace, et le problème qui se pose alors est : Comment sortir de nous pour aller vers autrui et vers le monde ? Après la mort, perdus dans l'océan des défunts qui nous entourent, le problème devient : Comment puis-je rentrer en moi-même ? Comment trouver la force de me distancer de tous ces êtres qui me pénètrent ? Et la réponse est que la même force de connaissance, de compréhension, d'intérêt et d'amour qui, dans l'existence terrestre, nous rapproche des êtres et qu'il nous faut acquérir péniblement, est justement celle qui, après la mort, nous rend lentement à nous-mêmes en nous dégageant de l'océan spirituel, nous éveillant à la vision consciente des défunts et des hiérarchies spirituelles.

On saisit alors l'erreur de cette réflexion si souvent entendue : Pourquoi s'occuper pendant la vie du monde spirituel et de ce qui se passera après la mort ? Nous aurons bien le temps de l'apprendre et de le voir, quand nous serons morts ! Ce n'est justement pas le cas, car la loi qui règne dans le monde de l'au-delà veut que celui qui pendant l'existence terrestre n'a pas pris la peine d'éveiller une conscience supérieure ou, pour le moins, d'acquérir une certaine compréhén-

© Copyrighted Triades S.A

sion du monde supramatériel, quand il a perdu la conscience de son moi liée au corps, se trouve plongé sans lumière et sans orientation dans la mer illimitée du monde spirituel.

CHAPITRE XVIII

La communauté des esprits et l'action du Christ

En rapport avec les considérations précédentes, il faut attirer l'attention sur un point important qui nous conduira à notre conclusion. Nous avons vu que le défunt ne ressent pas l'effet de ses pensées et de ses actes terrestres d'après ce qu'ils ont été pour lui-même, mais d'après ce qu'ont éprouvé ceux à qui ils s'adressaient. Après la mort, la conscience se transforme et s'élargit : le défunt ne vit plus en lui, mais dans les autres. Son moi pénètre profondément dans l'âme de celui qui lui est uni par le destin, que ce soit en bien ou en mal ; et tous deux, chacun de son côté, élaborent le destin de leur vie future dans laquelle ils auront à réparer les fautes, les omissions et les injustices de leur existence passée, à compenser le mal qu'ils se sont fait.

Tandis que, dans l'existence terrestre et selon les lois du monde matériel, nous éprouvons notre moi comme un centre en opposition avec les autres « moi », qui sont des « non-moi », après la mort nous ressentons le premier germe d'une conscience du moi nouvelle, plus élevée et d'une tout autre nature. C'est de la périphérie de la sphère qui nous entoure que nous prenons conscience de notre moi : il résonne vers nous. Notre moi, notre « Je suis », n'est plus exclusif, il est inclusif.

On peut juger par là de la différence fondamentale entre les points de vue à partir desquels les vivants et les morts jugent leur activité terrestre. Tandis que sur terre le vivant, emmuré dans la forteresse de son corps physique, juge selon

ses passions, ses sentiments de haine ou de vengeance, ou selon les slogans qui bourdonnent aujourd'hui à ses oreilles, le défunt, lui, s'éveille peu à peu à une vue exacte de ce qui est arrivé sur la Terre par son fait. Il voit comment les puissances des ténèbres et du mal, par le moyen de l'égoïsme racial, national ou individuel, de la dégénérescence du corps et du sang humains, ont asservi l'essence spirituelle immortelle des hommes, comment ces puissances ont amené les hommes à de terribles conflits fraternels après avoir enténébré en eux la conscience d'être enfants d'un même père cosmique et frères dans le Christ. On peut dire que, par suite de la méconnaissance de l'esprit et de la conscience morale, la menace d'une possession par l'esprit du mal pèse sur l'activité humaine. Et les défunts constatent ce qu'ils se sont fait les uns aux autres pendant leur vie, avec un effroi, une tristesse sans limites, quand, arrachés à leurs passions terrestres, ils s'éveillent au vrai moi qui se ressent dans tous les êtres du monde.

Une nouvelle conscience du moi, et avant tout une forme d'existence telle qu'elle est réalisée de la manière la plus sublime dans le cercle des hiérarchies spirituelles leur est alors proposée comme le but encore lointain de leur évolution supérieure. De même que, dans le monde physique, les forces de la pesanteur et de la masse des corps étoilés ne sont pas soutenues et maintenues de l'extérieur, mais se soutiennent mutuellement et s'unissent dans l'unité d'un univers physique, de sorte que, malgré cette masse, l'univers stellaire incomparable a son propre équilibre, ainsi, dans le monde spirituel, les entités des hiérarchies se soutiennent mutuellement dans leur « Je suis » et sont en cela le fondement de l'unité de l'univers. Là, aucun être n'affirme son moi pour lui-même en un isolement orgueilleux et en opposition à un autre moi, aucun être ne vit une existence de monade dans un isolement orgueilleux, et par soi-même, mais chacun vit dans tous les autres et tous les autres en lui. Tous savent et créent ensemble.

C'est seulement grâce à cette cohésion intime que l'univers qui, autrement, s'éparpillerait comme une poussière dans l'isolement mortel de chaque être, est une totalité vivante.

On peut se représenter les esprits du mal, les adversaires cosmiques, comme des formations individuelles qui n'existent que pour elles et en elles, qui jouissent de leur moi dans un isolement orgueilleux et pour lesquelles tout ce qui n'est pas « moi » est, ou un miroir pour leur vanité (les esprits lucifériens), ou un instrument pour leur volonté de puissance (les esprits ahrimaniens). Le « point », l'être unique qui veut être quelque chose en soi et pour soi, l'atome ou la monade, peut être le symbole de ces êtres spirituels.

Depuis le « péché originel », selon l'expression mythologique, l'homme est inspiré par ces êtres spirituels, et c'est à cause d'eux qu'il fut chassé du « Paradis », soustrait à la Providence du monde spirituel et conduit dans le monde terrestre matériel pour y faire l'expérience personnelle de son moi. C'est d'eux qu'il reçut le sentiment d'être un moi libre, placé en soi et pour soi. La lutte pour une formulation toujours plus claire et intellectuelle de ce sentiment du moi est à la base de toute l'histoire de la philosophie depuis Parménide jusqu'à Fichte. De là vient que l'homme moderne, orgueilleux de sa personnalité et d'une liberté qui lui fait excuser tant d'erreurs, a perdu la clairvoyance qui le reliait au monde spirituel, au monde des morts et de ceux qui ne sont pas encore nés. Ce fait a donc une importance historique, mais ce sentiment égoïste, qu'il doit aux entités lucifériennes et ahrimaniennes, doit aujourd'hui être vaincu.

Car cette conscience égocentrique du moi est en fait l'expression d'une faiblesse et d'une impuissance, celles de ne pouvoir se ressentir soi-même que dans la solitude et l'opposition du moi au non-moi, donc par un acte négatif et asocial. Cette attitude transitoire peut être nécessaire au début, aussi bien dans l'histoire de l'humanité que dans celle de l'individu,

quand on va de l'enfance à la maturité, mais elle doit être vaincue par la force d'un moi véritablement libre. Lucifer a certes été le promoteur de la liberté humaine, mais le Christ a rendu possible la *réalisation* de cette liberté. Il est de ce fait l'éveilleur de notre vrai moi.

Car le Christ vient de la sphère solaire, des hiérarchies divines, de la Trinité. L'essence de la Trinité est le plus grand contraste qui soit avec la concentration égocentrique. Les esprits lucifériens veulent s'enfermer en eux-mêmes pour jouir d'eux-mêmes, les esprits ahrimaniens veulent exercer leur pouvoir sur d'autres ; dans les deux groupes, un moi avide et personnel est mis au centre, à l'exclusion des autres. La divinité n'est pas l'unité qui exclut, fixe et apporte la mort, elle est la source originelle de la vie fluente et de la chaleur de l'amour, elle est trinitaire : chaque moi se connaît dans l'autre, se donne à l'autre et reçoit de l'autre²⁸. Ainsi, aucun ne vit uniquement en soi, mais chacun vit en tous, et tous en chacun. Le courant secret et mystérieux de l'assistance et du soutien mutuels circule entre les êtres : chacun vit avec amour dans l'autre, mais l'autre le lui rend. La vie des hiérarchies est bien cet échange d'offres et d'acceptations réciproques par lesquelles chaque être exprime son moi, non en soi-même, mais dans l'ensemble.

Le « moi » égocentriste, le point unique et fixe, est à l'origine de la mort telle qu'elle se manifeste dans le monde matériel, mécanique, et dans la séparativité de l'espace. Le « nous » est la source de toute vie qui circule dans le temps. La sphère des étoiles en est le modèle. Et quand le Christ descendit dans le corps de Jésus de Nazareth et passa par la mort sur le Golgotha, ce processus de vie trinitaire hiérarchique fut implanté dans l'histoire de la Terre et de l'humanité. Celles-ci furent arrachées à leur isolement matériel et égoïste de l'espace et de la mort, et rattachées de nouveau au courant de vie et du temps cosmique spirituel. La

brèche qui isole les deux côtés du seuil, qui sépare la porte de la naissance et celle de la mort et entre lesquelles l'homme moderne s'imagine être enfermé de manière insurmontable, commence à se combler.

Chaque enfant qui naît est en réalité un message du monde spirituel vers le monde terrestre, un message de la vie à la mort, et chaque mourant est un message du monde terrestre au monde spirituel, de la mort à la vie. Aussi longtemps que des hommes naîtront et mourront, ces deux mondes ne se sépareront pas complètement. Mais pour que la réalité de ce fait pénètre vraiment dans la conscience humaine, il fallait que soit donnée à l'homme cette force qui, dans l'avenir, lui permettra de franchir ces portes en conservant son individualité consciente et d'unir en lui les deux mondes ²⁹.

Car l'esprit veut s'incarner (le cosmos veut devenir Terre et Homme), et le corps veut se spiritualiser (la Terre et l'Homme veulent devenir un nouveau cosmos). Quand ils ne réalisent pas complètement cette mission, tous deux sont « malades ». Quand l'au-delà et l'en deçà ne coïncident pas, le souffle et les battements du cœur du monde se suspendent.

Christus verus Mercurius, disait-on autrefois. Le Christ introduit les règnes célestes dans les règnes de la Terre et de l'homme. Il possède la force d'apparaître dans le corps de la Terre et dans le moi de l'homme sans perdre son être cosmique (ce que rappellent les fêtes de Noël et de saint Jean), et de les réaspirer vers les hauteurs, permettant ainsi aux fruits recueillis dans la douleur et la mort terrestres de se conserver dans l'esprit cosmique (ce que rappellent Pâques et l'Ascension).

Il guérit ainsi le monde dont le cœur se remet à battre en lui. Il devient le Seigneur de la naissance et de la mort ; les individualités humaines, à travers les naissances et les morts, forment leur destin dans une liberté toujours plus grande et avec une conscience du moi toujours plus claire.

À la force christique qui nous porte à travers le courant du destin temporel, nous remettons en fin de compte nos souffrances comme nos joies, nos réussites comme nos désillusions. Par son moi, notre moi s'éclaire et s'embrase. En lui, nous pouvons nous unir à tous les hommes, d'où qu'ils viennent et quels que soient les désaccords qui nous en séparent, pour former une communauté qui embrasse tous les vivants et tous les morts.

ÉPILOGUE

Pourquoi Dieu permet-il cela ?

On ne peut prévoir l'influence que pourraient avoir sur les relations internationales et humaines des connaissances comme celles qu'on s'est efforcé d'exposer dans ce livre, si elles étaient acceptées par un grand nombre d'âmes humaines. Bien des événements récents n'auraient-ils pas été impossibles et ceux qui nous menacent ne seraient-ils pas évitables si une connaissance de l'esprit se répandait parmi les hommes ? Exprimer un idéal, si haut soit-il, d'une manière purement théorique ne sert à rien ; il reste une phraséologie creuse, derrière laquelle un égoïsme et une brutalité inquiétants attendent l'occasion de s'acharner sur les hommes, de les mettre en condition, et de les exterminer au nom de la « moralité », du « droit » ou de « l'humanité ».

Celui qui constate la somme de cruautés qui s'accumule dans le monde actuel pourrait être tenté de dire : Pourquoi Dieu permet-il tout cela ? Il pourrait être amené à douter de la Providence divine et, comme Ivan Karamazov dans le célèbre roman de Dostoïevski, de refuser ce spectacle du monde et de rendre son billet. En fait, il existe un nombre considérable de gens qui rendent aujourd'hui leur « billet d'entrée » d'une manière très réaliste, en se donnant la mort, parce que leur force de résistance est brisée et que, privés de toute lueur d'espoir, ils trouvent l'existence terrestre impossible à vivre. Quand on sait ce que ces hommes ont supporté et ce qui les attend encore, on n'est pas tenté de leur reprocher leur faiblesse et leur fuite devant le destin par le suicide ; on reste

plutôt bouleversé devant la situation historique qui exige trop de la force humaine et qui rend l'épidémie de suicides presque inévitable.

Mais peut-on vraiment imputer à la Divinité ce qui arrive aujourd'hui ? Ne sont-ce pas les hommes qui sont coupables à l'égard de leurs frères ? Au cours des derniers siècles, l'homme n'est-il pas entré dans une époque de liberté où, se dégageant de la direction divine, il a de plus en plus formé lui-même son destin historique ? Considère-t-il ses réalisations scientifiques et techniques comme l'œuvre de la Divinité et l'accuse-t-il, quand, par exemple, une machine fonctionne mal ? Ou bien ne se sent-il pas plutôt poussé à une étude plus approfondie, à un travail de construction plus précis, pour corriger lui-même l'erreur dont il est responsable ? Doit-il en être autrement dans la vie historique nationale et politique ?

Celui qui considère l'histoire avec compréhension se rend compte que les crises qui, depuis le XV^e siècle et surtout depuis le début du XX^e, ébranlent l'humanité, tiennent à l'émancipation de la liberté humaine à l'égard de la direction cosmique divine ; ce sont les crises de la naissance, de la jeunesse et de la puberté du moi. À l'origine de la Terre et des règnes naturels, les hiérarchies spirituelles ont construit le corps humain : la force et la sagesse divines se déversaient dans l'organisme corporel de l'homme. Ensuite, au cours des époques mythiques de l'histoire et des civilisations, les hiérarchies firent pénétrer la force et la sagesse à l'intérieur de l'homme et édifièrent ainsi son âme. Mais pour le fondement de l'être spirituel humain, pour le moi, il fallut la substance même de l'être le plus intime de la Divinité, et pour que la liberté humaine, au sens le plus étroit, c'est-à-dire pour que l'homme devienne vraiment « Homme », il a fallu que la Divinité sacrifie sa toute-puissance et sa toute-sagesse, parce que celles-ci auraient entravé la liberté humaine. L'amour seul pouvait réaliser ce sacrifice.

L'amour divin a dû surpasser la puissance et la sagesse divines dans une suprême mesure pour accorder cette liberté ; car celles-ci sont divines et élèvent l'être à un degré incomparable au-dessus des créatures. Mais l'amour par lequel, dans sa sublimité, un être trouve la possibilité de renoncer à la toute-puissance et à la toute-sagesse et se « diminue » pour que d'autres êtres jouissent d'une liberté semblable à la sienne, cet amour est en quelque sorte supradivin.

C'est donc à un sacrifice divin grandiose, à un amour divin infini, que l'homme doit d'être un moi et un esprit libre.

On comprend alors – il n'en peut être autrement – que l'homme use de sa liberté pour détacher de la Divinité la substance de l'amour et du sacrifice divins, active en son être libre, et même pour la retourner contre son origine ; ainsi seulement il devient entièrement indépendant et libre. Mais cette liberté égoïste dont il jouit a pour conséquence d'attirer sur lui et ses contemporains un océan de souffrances et de transformer de plus en plus l'humanité en un foyer de destruction opposé à la création divine.

Nous nous trouvons ici devant le mystère de la liberté, mystère qui est le plus étroitement relié au mystère du mal. Comment la Divinité répond-elle à cela ?

Des hommes peuvent dire : Pourquoi Dieu laisse-t-il faire cela ? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas et ne reprend-il pas à l'homme cette liberté que celui-ci semble ne vouloir employer que pour s'opposer à Lui ? Mieux vaut ne pas avoir de liberté si elle doit être achetée au prix de telles souffrances et de telles atrocités !

La Divinité en juge autrement : elle aurait pu créer des êtres dans le genre des abeilles et des fourmis par exemple, qui auraient incarné la moralité et la sagesse divine comme un instinct naturel immédiat et qui n'auraient pu se conduire autrement que d'une manière juste et altruiste. Il n'y aurait eu alors aucun de ces problèmes économiques, sociaux, po-

litiques et juridiques qui nous troublent aujourd'hui, car ce que nous appelons l'histoire, liée étroitement au secret de la liberté et du mal, n'aurait pas existé. La Divinité aurait évidemment protégé l'homme contre les cruautés, les douleurs et les fautes. L'homme ne commettrait pas d'erreurs, il serait parfait à la manière des abeilles et des fourmis, mais il serait resté une simple marionnette. La Divinité l'aurait garanti contre le mal, mais elle l'aurait privé du bien le plus élevé, la liberté, et cela, pour l'éternité. Elle l'aurait soustrait à toutes les possibilités de douleur, de terreur et de mal qui finalement peuvent éveiller son cœur et sa conscience et en faire, par sa propre décision, un être qui sait et qui aime.

Cet amour éclairé et cette libre volonté de sacrifice nés dans le cœur de l'homme instruit par toutes les cruautés, les souffrances, les fautes de l'histoire humaine, préparent la voie à une communauté vraiment sociale. N'est-ce pas là quelque chose de si important et de si grand que, pour sa réalisation, on puisse accepter ce que l'histoire comporte de plus terrible ?

Nous voyons actuellement des hommes cruellement torturés au point d'en perdre le sens ; mais qui mesure la douleur qu'imposent à la Divinité les hommes qui se servent de l'amour et du sacrifice des dieux pour les transformer en leur contraire ? Contre ce fait, un homme réagirait par la destruction de celui qui l'aurait à ce point déçu ; la Divinité répond au mauvais usage de son sacrifice d'amour par un nouveau sacrifice d'amour : elle dissipe par un acte tous les doutes que l'intelligence humaine, trop subtile, élève sur la valeur d'une histoire faite de cruautés, car à la question de l'homme impatient et irrité : pourquoi Dieu laisse-t-il les hommes faire de telles choses ? elle répond par l'envoi de son Fils dans ce monde de cruautés.

Nous parlons d'un océan de douleurs, mais chaque homme ne supporte que sa propre douleur ou tout au plus celle de ses proches. La Divinité supporte les douleurs de tous

les hommes, renforcées par la connaissance tragique de l'obscurcissement des âmes et de la perversité qui alourdissent le destin de la Terre et de l'humanité. Elle souffre et meurt en tous les hommes qui aujourd'hui sont martyrisés, assassinés ou poussés au désespoir par leurs frères humains. Mais elle souffre aussi dans l'être spirituel libre de ceux qui sont dégradés et déshonorés par le mal.

Elle pourrait user de sa puissance pour y mettre fin ; mais elle apporte un dernier sacrifice et le plus difficile : elle supporte le mauvais usage de ses propres sacrifices d'amour. Elle laisse faire les hommes en toute liberté et attend avec une patience infinie, confiante et pleine d'espoir l'éveil final du cœur de l'homme, si grande est l'importance de la liberté et du moi humains !

Nous souhaitons que ces pensées et ces sentiments atteignent nos contemporains que l'existence terrestre a si lourdement déçus, soit qu'ils vivent encore dans un corps, soit qu'ils aient déjà franchi le seuil de la mort. Elles peuvent susciter des forces d'amour et de connaissance qui nous prépareront à tous un avenir meilleur quand nous reviendrons dans un corps terrestre.

On voudrait toujours à nouveau crier aux hommes de notre temps : Soyez conscients de la responsabilité que vous avez à l'égard du monde des morts et particulièrement de ceux qui ont été sacrifiés par toutes les catastrophes que la guerre a engendrées ! Élevez-vous au-dessus de vos préoccupations et de vos pensées terrestres ! Élevez vos regards ! Faites place dans votre conscience aux défunts qui, par leur sacrifice et par leur lien actuel avec le monde spirituel, voudraient répandre des courants d'activité bienfaisante dans le monde terrestre, mais qui pour cela ont besoin de médiateurs, attendent et vous regardent comme avec des millions d'yeux !

De toute sa force, le monde spirituel fait en ce moment appel au monde terrestre. Si, sur terre, la connaissance et la volonté des hommes ne sont pas prêtes à répondre à son

© Copyrighted Triades S.A

message pour servir leurs intentions, si elles restent prisonnières de leur matérialisme et de leur égoïsme, ces courants seront momentanément refoulés ; mais ils finiront alors par s'ouvrir une brèche tumultueuse dans la vie de l'homme et de la Terre sous forme de catastrophes destructrices.

Le monde spirituel ne se laisse pas railler en vain, non plus que les morts ne laisseront oublier leur sacrifice !

NOTES

- (1) Il faut se rappeler que ce livre a été écrit en 1946.
- (2) Goethe, *Faust II*. Trad. Jean Malaplate, Flammarion 1984, p. 273.
- (3) Idem note 2.
- (4) idem note 2, p. 37.
- (5) Voir à ce propos le livre de Henri Bortoft : *La démarche scientifique de Goethe*, Triades 2001.
- (6) Goethe : *Traité des couleurs*, Triades
- (7) À propos des indications précédentes, il faut signaler une opinion très répandue aujourd'hui : c'est que la physique la plus récente aurait vaincu le matérialisme en renonçant à la notion de matière brute qui était celle de la physique newtonienne et en pénétrant dans un domaine immatériel soustrait aux sens et purement dynamique qui serait à la base de tous les corps matériels. Certains physiciens croient déjà se rapprocher sur cette voie de la sphère de l'esprit et de la liberté. Or c'est là une erreur dangereuse : la physique moderne a certes renoncé à la notion grossière de matière, mais ce n'est pas pour s'élever dans un domaine supra-matériel et finalement dans une essence spirituelle divine comme celle qui est à la base des règnes végétal, animal et humain, mais pour descendre au contraire dans la sous-matière. La voie qui conduit au végétal, à l'animal et à l'homme pénètre dans le suprasensible et débouche dans un monde d'esprits libres, immortels, et en dernier lieu dans le monde de l'ordre cosmique d'où procèdent les lois qui réalisent la forme et l'unité des êtres. La voie de la physique moderne, par contre, conduit l'univers obscur de la sous-nature dans un monde de fonctions mathématiques abstraites, voire de pures statistiques où ne règne plus que le hasard. Elle ne mène pas à une compréhension plus proche du vivant, mais s'en éloigne encore plus que le matérialisme de l'ancienne physique.
La liberté créatrice d'un esprit moral dont la racine la plus pro-

fonde est l'amour constitue le pôle opposé le plus évident de l'incalculable et de l'indéterminé qui règnent dans la sous-nature. Une vie sociale régie par elle entraînerait notre civilisation vers l'abîme des forces de désintégration, de chaos et vers la destruction du moi humain ; il viendra des temps où ceux qui aujourd'hui encore préfèrent fermer les yeux seront obligés de le voir. Seules les forces puisées au cosmos spirituel pourront nous délivrer des forces destructrices puisées aussi bas dans la matière terrestre.

- (8) Voir notamment : *Théosophie* (2^e chapitre), Novalis, et le cycle de conférences *Les manifestations du karma*, Triades.
- (9) Goethe, *Théâtre complet*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1988, pp. 205 sq.
- (10) Relire d'anciennes lettres, un journal personnel, des cahiers scolaires, etc., écrits autrefois par le défunt peut aussi aider dans ce sens.
- (11) L. Chamuel, Librairie spiritualiste et morale, Paris, 1900.
- (12) Albert Steffen en a décrit de nombreux cas dans ses *Nouvelles* et ses *Petits mythes*.
- (13) Emil Matteisen : *Das persönliche Überleben des Todes*, t.2, Berlin, 1936, pp. 301 sq.
- (14) Voir : *Die Biographie John Chr. Blumhardts* von Fr. Zündel, Brunnenverlag, Giessen-Basel, 1919.
- (15) Goethe, *Faust II*, traduction Gérard de Nerval.
- (16) Il s'agit plus précisément de la libération du premier constituant suprasensible de l'être humain, que Rudolf Steiner nomme « corps éthérique » ou « corps des forces formatrices ». Il s'agit d'un organisme de forces que l'homme partage avec tout ce qui est vivant, et qui confère la vie à ses organes et à tout son corps la faculté de croître et de se reproduire. Il ne faut pas le confondre avec les constituants plus élevés que sont le corps astral – porteur de la sensibilité, des émotions, etc. – et le moi.
- (17) À ce sujet, la nécessité morale des vies successives s'impose ; l'égoïsme de notre vie, la dégradation de notre personnalité exigent une correction, une compensation au moyen d'autres vies terrestres aussi longtemps que notre être spirituel n'aura pas atteint la forme parfaite qu'il doit réaliser et accompli les compensations de toutes ses erreurs.
- (18) D'après les indications de Rudolf Steiner, cette révision se fait

à rebours, c'est-à-dire qu'elle commence avec la mort et se termine avec la première enfance. Elle dure environ le tiers de l'existence terrestre qui vient de s'écouler et elle est soumise au jugement que la conscience cosmique porte sur la vie entière. Elle se distingue donc essentiellement du tableau qui, aussitôt après la mort, ne dure que trois jours et se déploie en une sorte de panorama devant le défunt.

- (19) Goethe, *Faust II*, traduction Gérard de Nerval.
- (20) Cf. aux Éditions Novalis, pp. 67 à 71.
- (21) Ce cas et les suivants sont cités d'après E. Mattissen (Voir note 14) pp. 353 *sqq.*
- (22) Des hommes particulièrement immoraux – fit remarquer Rudolf Steiner – se réincarnent relativement vite après leur mort, sans avoir à passer par une longue période de purification dans le monde spirituel. N'ayant pas été fécondés par les forces positives et harmonieuses du monde spirituel, ils ne peuvent se construire que des corps plus ou moins impropres à la vie qui, par la suite, ne permettent qu'une vie psychique déformée et déviée, correspondant à leur corps.
Normalement, l'espace de temps qui sépare deux vies terrestres consécutives s'étend sur de nombreux siècles. Seuls des individualités très élevées peuvent se réincarner rapidement, en principe pour servir l'humanité ; car après leur mort, elles s'élèvent rapidement dans le monde spirituel qui leur est familier et sont aussitôt prêtes à réassumer une nouvelle mission terrestre.
- (23) Cf. à ce propos notamment l'ouvrage de référence de Joseph von Görres : *la Mystique divine, naturelle et diabolique*, J. Millon, Grenoble, 1992.
- (24) Voir à ce propos Daniel Paul Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, Éditions du Seuil, Paris, 1985.
- (25) En ce qui concerne l'aide active d'un défunt à un vivant, l'auteur peut citer des exemples caractéristiques qu'il a connus pendant la guerre : un soldat qui montait la garde dans une tranchée exposée entend soudain la voix de sa mère décédée prononcer son nom. Surpris, il regarde autour de lui, ne voit personne et, rassuré, pense avoir été le jouet d'une illusion. Mais son nom retentit à nouveau sur un ton plus pressant, venant cette fois de la direction d'un petit bois placé à une certaine distance de l'endroit où il se trouve. Alors qu'il quitte la tranchée avec pré-

caution et rampe dans la direction indiquée, une grenade éclate derrière lui dans la tranchée, et il aurait certainement été tué s'il y était resté.

Ceci n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres qui montrent que des défunts cherchent à diriger des vivants en usant de leur vision spirituelle.

- (26) À propos du contre-espace et du plan à l'infini, voir la contribution de George Adams dans l'ouvrage *Le monde éthérique*, Triades.
- (27) Ces notions et celles qui suivent sont développées et approfondies dans l'ouvrage d'Elisabeth Vreede *Le Ciel des dieux*, Triades.
- (28) Trinité, Incarnation et Résurrection sont les trois colonnes fondamentales du monde. La **Trinité** est l'interprétation de la vie du Père, du Fils et de l'Esprit dont la puissance et la sagesse ont créé le passé et le présent ; l'**Incarnation** est la descente du Fils dans le monde de la mort terrestre par la force de l'amour ; la **Résurrection** est la transformation de tout ce qui est terrestre par la force de l'Esprit.
- (29) C'est pourquoi la discipline de la méditation indiquée plus haut, que dans un sens large nous avons caractérisée comme : amour, et qui seule permet à l'homme moderne de se relier de façon juste avec les mondes de l'esprit, est au sens profond un chemin de connaissance chrétien, possible seulement depuis le Mystère du Golgotha.

BIBLIOGRAPHIE

De Rudolf Steiner :

THÉOSOPHIE : (GA 9) Éditions Anthroposophiques Romandes, Novalis, Triades.

LA SCIENCE DE L'OCULTE : (GA 13) Éditions Anthroposophiques Romandes, Novalis, Triades.

RÉINCARNATION ET KARMA : 5 conférences, Berlin, Stuttgart 1912, (GA 135) Éditions Anthroposophiques Romandes.

LA VIE ENTRE LA MORT ET UNE NOUVELLE NAISSANCE : 10 conférences, Berlin 1912-1913, (GA 141), Éditions Anthroposophiques Romandes.

EXPÉRIENCE VÉCUE PAR LES MORTS : 10 conférences, villes différentes, 1912 (GA 140 I), Éditions Anthroposophiques Romandes.

LES RAPPORTS AVEC LES MORTS, 10 conférences, villes différentes, 1913 (GA 140 II), Éditions Anthroposophiques Romandes.

L'HOMME SUPRASENSIBLE : parcours initiatique de l'homme dans le cosmos, 7 conférences, La Haye, du 13 au 18 novembre 1923 (GA 231), Éditions Anthroposophiques Romandes.

VIE INTÉRIEURE, MORT ET IMMORTALITÉ : l'être intérieur de l'homme et la vie entre la mort et une nouvelle naissance, 8 conférences, Vienne, avril 1914 (GA 153), Triades.

LA MORT ET AU-DELÀ : (GA 174b – 168 – 226 – 261 – 182), Triades poche.

De Otto Julius Hartmann :

APPROCHE DE L'ANTHROPOSOPHIE : Triades, 2000.